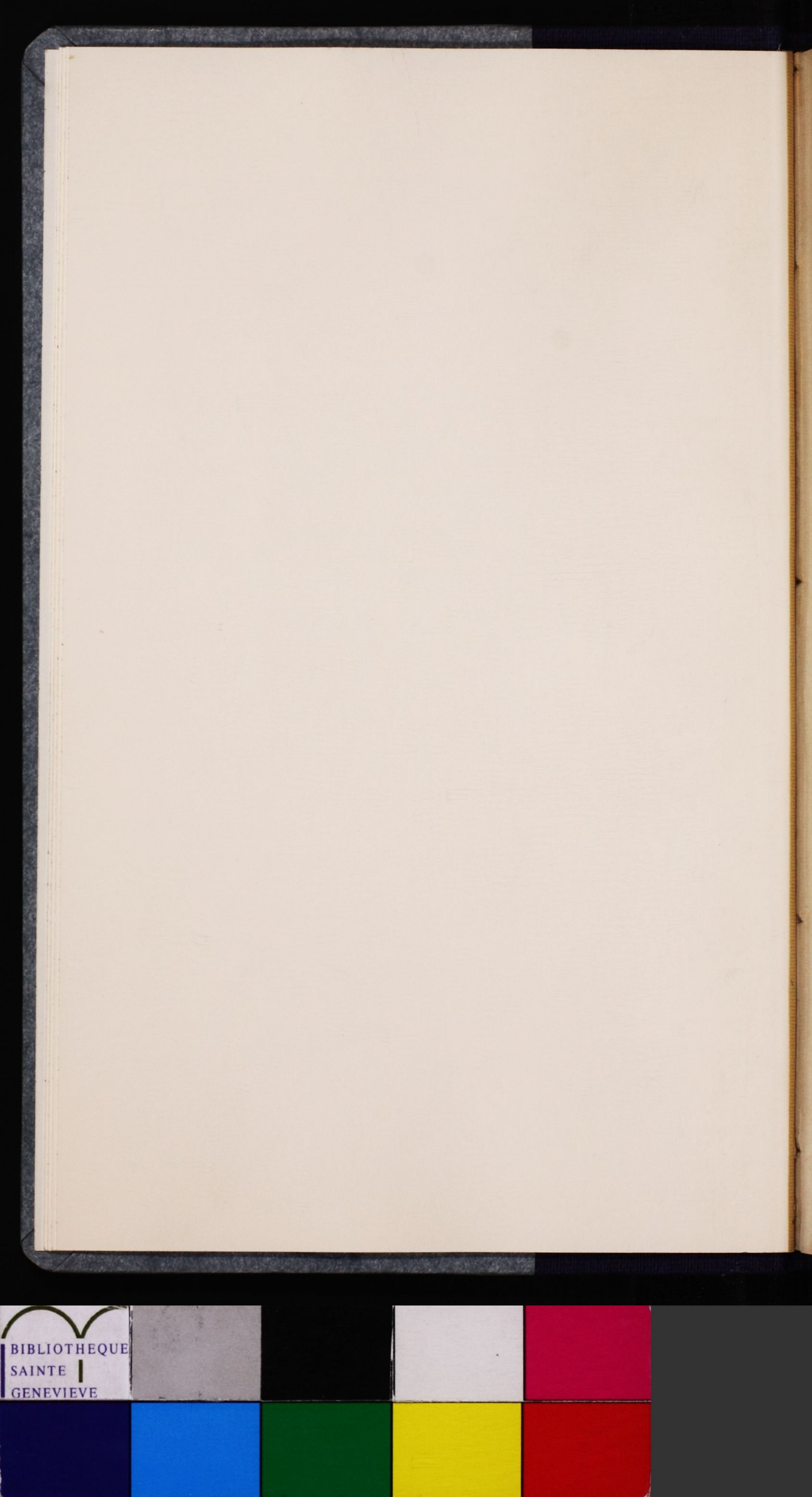
QUINZE JOURS EN HOLLANDE



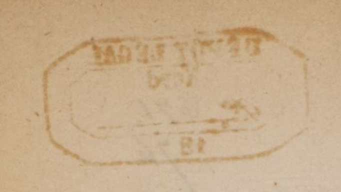




BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE
D
910 937941 1


BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

QUINZE JOURS EN HOLLANDE

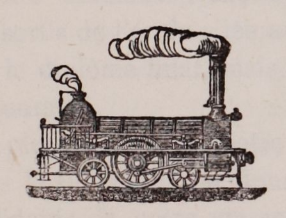


QUINZE JOURS
EN HOLLANDE

PAR L'UN DES HUIT



« Il faut voyager en pays étranger
» pour frotter et limer notre cervelle
» contre celle d'autrui. »
MONTAIGNE.



DOUAI
IMPRIMERIE L. DECHRISTÉ, RUE JEAN-DE-BOLOGNE.
—
1876

QUINZE JOURS

EN HOLLANDE

Rotterdam, 10 août 1876.

Ceci vous représente un journal pur de toute politique devant paraître tous les jours : les fondateurs sont des étudiants français ; trois dans le nombre sont sortis de l'école : les autres soupirent encore après le diplôme final, mais ils ne soupireront pas toujours.

Peindre la physionomie de notre excursion rapide à travers la Hollande, en donnant une large place aux incidents de notre vie commune : voilà mon but. Ceux qui, désireux de s'instruire, voudraient connaître en détail les merveilles de ce pays curieux, feront bien de consulter Joanne et Baedeker ; ils feront mieux encore de l'aller visiter. Ils ne regretteront ni leur temps ni leur argent, et s'ils se décident un jour à suivre mon conseil, je leur souhaite dès maintenant bon voyage.

Quant au titre de notre journal, il fait pour le

moment défaut, bien que chacun ait proposé le sien : *L'enseignement supérieur en vacances ; la Hollande à pied, en bateau et en chemin de fer, sous la conduite d'un docteur de la Faculté de Paris ; le Droit et la Médecine réunis*, etc., etc. Pas un n'a été accepté. A quoi cela tient-il ? Je suis complétement ignorant à cet égard, et en cela je ressemble à beaucoup de journalistes.

Quant à moi, voici mon titre :

« Le Moniteur officieux des aventures petites et
» grandes, non pas d'un nouveau Télémaque à la
» recherche d'un nouvel Ulysse, mais de huit jeu-
» nes gens à la recherche de la distraction. »

Ils la trouveront !!!....

Ici notre odyssée commence :

A la gare de Douai (petite ville de France, communément appelée l'*Athènes du Nord)*, l'an 1876, le 10 août, à sept heures vingt-trois minutes du matin, au milieu de voyageurs soucieux et empressés qui remplissent la gare, l'on aperçoit un groupe de personnes à figures (j'allais dire : fraîches), — il s'en trouve pourtant dans le nombre, — de personnages à figures réjouies : ce sont Messieurs A. J***, de G***, P. G*** et V. T***. Les pères du premier et du troisième accompagnent leurs fils. Grrrand départ pour la Hollande !!!

Depuis un mois le voyage se prépare, les différents projets s'élaborent dans des conseils privés. Les adhérents n'ont pas été difficiles à recruter dans ce cercle d'amis toujours heureux de se rencontrer et se faisant d'avance une joie de mener

ensemble pendant quinze jours la vie de touristes, c'est-à-dire une vie toute d'entrain et de franche gaîté.

Le train siffle et notre chef n'est pas là : l'on se consulte, l'on interroge l'horizon. Notre voyage va-t-il débuter par une déconvenue ?

Rassurons-nous. Bientôt le petit poney corse répondant au doux nom de *Bijou*, lancé au grand trot, nous amène juste à temps R. L*** accompagné de nos excellents amis F. et R. de B*** ; mais R. L*** a un compagnon de plus : celui-là le suivra dans son voyage. Ah ! si les deux autres en faisaient autant, ils apporteraient un important appoint à notre provision de gaîté : mais quel est donc ce troisième compagnon ? C'est son colis qui mérite une distinction particulière, vu son ampleur : dressé, il peut servir de table, et dans la main trop aimable de son maître il sert de réceptacle au trop plein de nos valises.

Bref, nous partons après avoir fait nos adieux à Messieurs A. J*** et P. G*** qui nous souhaitent bon voyage : ce souhait nous l'acceptons de grand cœur, car il nous portera bonheur.

Esquissons à la hâte le portrait de nos cinq voyageurs en partance pour Quiévrain. (Les billets ne nous donnent droit qu'à ce parcours jusqu'à la frontière belge.)

Le premier, menton rond, nez ordinaire, yeux noirs, etc., etc., tête en brosse, vu la saison ; inutile je crois de le nommer : c'est le propriétaire de la valise. Il est de plus propriétaire de notre affec-

tion et de notre reconnaissance. C'est lui qui a organisé le voyage, c'est lui qui baragouinera pour nous dans toutes les circonstances, en un mot, c'est notre plénipotentiaire.

A Amsterdam, son père, consul général de France, nous offre gracieusement l'hospitalité. R. L*** a l'habitude des voyages : il n'oublie rien de ce qui est utile au touriste ; les boutons de culotte figurent avec honneur dans son attirail : nous verrons que l'un d'entre nous, et le plus respectable, a eu recours dès le soir même à ses officieux services, afin de soustraire l'un de ses vêtements les plus indispensables à cette terrible loi de la pesanteur qui attire tout vers la terre. Quand on n'est pas sans-culotte en France, on ne doit pas l'être et on ne le sera jamais en Hollande.

« *Maxima debetur Bataviæ reverentia.* »

Le second est armé d'une canne et d'un parapluie formidables : c'est l'entrepreneur de notre défense si nous sommes attaqués. Il est vrai que ses poings eussent suffi. Son costume est des plus simples : il consiste en une vaste redingote à sous-pieds à laquelle il a fallu consacrer quelques aunes de drap gris. A. J*** la mettrait au besoin à la disposition de celui qui parmi nous, pressé plus que de coutume, devrait la nuit parcourir à la hâte les longs corridors sombres de l'hôtel. De G*** n'a rien de l'étudiant allemand : ni perruque désordonnée, ni barbe épaisse, rousse et inculte. Sa petite moustache blonde indique qu'il est l'un des plus jeunes de la

bande. Sa conversation vous indiquerait qu'il n'en est pas le moins gai.

Le quatrième voyageur, P. G***, n'est guère plus âgé : son pain fourré qu'il avait eu la précaution de prendre nous fait tous venir l'eau à la bouche. Heureusement P. G*** possède une boîte de bonbons anglais au citron : ces bonbons nous aident à attendre jusqu'à midi le déjeûner que Bruxelles nous réserve.

Le cinquième est votre serviteur : il sera heureux de causer quelques heures avec vous, si vous lui faites l'honneur de le lire.

Il vous dit avec le bon La Fontaine :

Si de vous agréer je n'emporte le prix ,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

A Quiévrain , visite de la douane. Nous prenons tous des mines de circonstance, sourire sur les lèvres, air affecté de bonhomie, paroles gracieuses à l'égard des employés ; moyennant ces conditions , le coup de craie ne se fait pas longtemps attendre ; les employés charmés vont même jusqu'à témoigner de la prévenance et de l'amabilité à l'égard de R. L*** ; ils veulent entamer la conversation et lui disent tout crûment qu'il fait chaud. R. L*** ne peut que répondre : oui. — Hélas ! ce n'est que trop vrai, il fait chaud et même trop chaud !

Nous reprenons le train jusqu'à Mons. La gare magnifique de cette ville est encore embellie par la présence d'un jeune touriste pourvu de deux valises, un parapluie, deux cannes , dont l'une à épée.

J. L*** depuis quelque temps est en Belgique, où il fait cinq repas en vingt-quatre heures : son teint frais nous indique du reste que notre nouveau compagnon ne se nourrit pas parcimonieusement de la nourriture grossière du prolétaire. Son appétit est féroce et ses joues rebondies recevront tous les soirs nos accolades fraternelles. Six sur huit, nous formons boule de neige. A Anvers, avec l'adjonction du docteur R. F*** et de l'aimable C. B***, cette boule sera arrivée à son maximum de volume : nous roulerons alors dans les plaines basses et unies de la Néderland. . . . .
. . . .

Soudain l'archange saint Michel se détache avec ses aîles d'or sur un fond d'azur : nous arrivons à la capitale que les Belges n'échangeraient pas contre notre Paris. Silence et admiration !!!

A la gare du Sud, nos colis sont chargés sur une petite voiture poussée par un *facquino* bruxellois. La traversée de la ville est quelque peu poudreuse. Nous admirons en passant les jolies toilettes blanches des jeunes filles qui vont d'un pas léger à la moisson des prix après les travaux pénibles du labourage de leurs intelligences pendant l'année qui vient de s'écouler. Rien qu'au point de vue caniculaire, cet uniforme est intelligemment imposé pour la circonstance, et du reste quoi de plus beau qu'une blanche parure répondant à une âme plus blanche encore !

A la gare du Nord, ou d'Anvers, nous nous livrons à l'opération de la consigne des bagages,

après quoi nous allons déjeûner au restaurant de *Köln* (Cologne).

Nous étions bien quelque peu tournés au nègre par suite de la combinaison chimique de la fumée du train avec la sueur qui nous inondait. La pompe de l'établissement ne tarda pas à nous rendre notre nationalité. C'est alors que nous fîmes connaissance avec les bocks bavarois, jus béni, inventé par Gambrinus, nouveau charme de notre existence de touristes à qui l'on ne doit pas trop reprocher d'être pour un moment épicuriens.

Mais l'heure s'avance, il faut s'arracher aux doux enchantements de la table bruxelloise et retirer nos bagages de la consigne, puis de là prendre nos coupons à destination hollandaise, je me trompe, Anversoise : car entr'autres mérites, soit dit sans nous flatter, nous avons celui de l'économie. Pour éviter la deuxième classe de Bruxelles à Rotterdam, prenons une troisième jusqu'à Anvers ; là, les douze minutes d'arrêt nous permettront de reprendre un nouveau billet sur Rotterdam en deuxième classe, puisqu'il n'y en a pas d'autre, au moins dans le train de l'après-midi. Avant le départ du train, vingt minutes nous restent : l'on examine les salles d'attente, la salle des bagages, etc.; tout est parfaitement conditionné sous tous les rapports. Joignez à cela la politesse la plus exquise de la part des employés, voire même des autres Bruxellois. En voici la preuve, R. L*** est le héros de l'incident : Ce dernier s'était égaré dans un réduit situé non loin du restaurant et qui est son corollaire néces-

saire ; là point de luxe, point de garçons empressés, point de siéges pompeusement décorés, tout est simple, tout est naturel et personne n'a jamais songé à s'en plaindre ; donc, R. L*** armé d'un journal, non pour usage politique, s'avançait lentement mais sûrement vers la terre de la délivrance, quand soudain, un soldat apparaît à sa vue ; ce soldat qui n'était pas au port d'armes, oublie de suite les difficultés de sa situation. Un bon militaire est habitué à rendre les honneurs à ses visiteurs : un gentleman se présente, vite le salut militaire ! Ce qui prouve qu'en temps de paix comme à la guerre la discipline est toujours la gloire de la troupe.

Adieu, Bruxelles, ou plutôt au revoir et sous peu de jours, si Dieu nous prête vie et si Mercure déguisé sous la figure glaciale d'un hôtelier avide ne dégonfle pas trop nos goussets. . . . . . .

. . . .

Ouf ! quelle chaleur dans ce wagon, ouvrez donc, ouvrez donc les fenêtres. J. L*** n'hésite pas à le faire, en dépit des protestations désespérées d'un quidam dont la nationalité est inconnue : sa grossièreté le ferait passer pour un Prussien, mais il parle anglais. Premier tableau. — Le conducteur du train prend parti pour lui et la fenêtre se ferme. — Deuxième tableau. — La chaleur redouble, les voisins du mécontent s'en plaignent, et après quelques explications assez vives auxquelles R. L*** ne reste pas étranger, vu sa connaissance de la langue anglaise, l'on prie poliment mais énergiquement

mon individu de changer de place, et la fenêtre se rouvre pour ne plus se refermer.

Ah ! mon joli monsieur le délicat, en vous quittant, je vous souhaite un parfait rhume de cerveau avec complication d'éternuements. Que vos narines s'enflent en manière du tubercule inventé par Parmentier au siècle passé, que votre blanchisseuse pâlisse en lavant vos montagnes de mouchoirs salis... Puisque les courants d'air chaud vous dérangent, surtout n'entrez jamais dans celui de la politique.

Adieu, voilà les souhaits et les conseils que nous vous adressons. Au plaisir de ne pas vous revoir !!

Voici les formidables fortifications d'Anvers qui nous avertissent de notre réunion prochaine avec notre avant-garde, R. F*** et C. B***. A l'horizon se dresse la magnifique tour de Notre-Dame, haute de 123 mètres, si ouvragée, si élégante et si légère qu'au dire de Charles-Quint elle mériterait un écrin.

En arrivant dans l'enceinte de la ville, nous apercevons sous un immense toit la carcasse d'une baleine dont l'huile est sans doute à l'heure qu'il est consommée et a présidé aux veilles fumeuses des Groënlandais. A peine débarqués, notre docteur nous aperçoit; nous échangeons avec lui et son compagnon un de ces coups-d'œil qui disent tout, nous nous serrons vigoureusement la main comme des gens qui vont affronter les mêmes périls et goûter le même bonheur. Notre docteur a sur nous tous, indépendamment de l'ascendant de l'âge, l'ascendant du caractère et du mérite, il porte

la barbe à la hollandaise et pourrait lutter de calme et de réflexion avec le meilleur Hollandais. Si quelqu'un d'entre nous a besoin de ses services, il sait qu'il peut compter sur lui ; il est prêt à nous :

« *Seignare, purgare et clysterium donare.* »

Mais je le dis tout bas....

Enfin le huitième voyageur, C. B***, qui a su trouver le gué dans le torrent du baccalauréat, vient se reposer avec nous de ses fatigues et reprendre de nouvelles forces pour entamer les études médicales auxquelles il va se livrer. C'est aussi à Anvers que nous reconnaissons Emile et Ulric D*** accompagnés de leurs sœurs, en partance pour Schevening. Anvers même n'est pas digne de notre colère : nous sommes comme le rat de La Fontaine, nous voulons nous retirer de suite non dans un fromage, mais du moins dans le pays qui le produit.

Il n'est que 3 heures 41 minutes du soir, et nous serons à Rotterdam à 7 heures 5 minutes ; nous pourrons donc jouir parfaitement du point de vue.

Mon Dieu ! qu'une installation en wagon est chose pénible et difficile : le plus pressé ou le plus obligeant monte d'abord, ses co-voyageurs se rangent en demi-cercle au bas du train, puis les valises ont l'honneur de la préséance : ce n'est qu'après elles que les voyageurs prennent place. Mais aussi que ne doit-on pas aux valises ? Depuis Adam inclusivement le genre humain ne cesse de proférer ce cri unanime : *honneur aux dames !* Pourquoi ne

s'écrierait-on pas aussi, dans ce siècle où l'on voyage tant, en observant toutefois les distances : *honneur aux valises !* Les premières ne seront pas jalouses, puisqu'elles se servent elles aussi des secondes.

Les valises une fois rangées, nous montons à tour de rôle dans le compartiment. Tout le monde rit, donc tout le monde est content de sa place. « *Good ! good !...* »

Bientôt le paysage change, nous arrivons dans des terres incultes où l'herbe et de petits sapins rabougris semblent pousser avec regret : l'on se croirait dans les Landes. Puis viennent des prairies semées çà et là de ces fermes hollandaises à toit de chaume grisâtre, soutenues sur de gros pieux sans adhérer au sol, pour éviter l'humidité de l'hiver.

Encore une douane; il faut aller piteusement mais toujours de bonne grâce exhiber son petit déménagement devant l'autorité douanière de Hollande. Après la visite, nous absorbons sur le comptoir un bock sirupeux de bière de Bavière et nous allons de nouveau nous installer dans notre ancien wagon, après avoir tenté, mais sans insister, de nous emparer de celui occupé par un monsieur qui fait valoir son droit de premier occupant.

L'on aperçoit déjà les changements de costume; il n'est pas jusqu'aux bébés qui ne portent dans leur toilette un signe caractéristique de leur nationalité ; témoin ce petit casque à mèche blanc dont les proportions exigues recouvraient sans aucun pli

la tête ronde d'un jeune blondin au sortir de *Roosendael.*

D'immenses troupeaux de vaches noir et blanc errent dans les prairies, en compagnie des cigognes : celles-ci se promènent sur leurs échasses, et si un voyageur croit en avoir découvert une déployant ses ailes dans les airs, le docteur incrédule branle la tête et soutient que cette cigogne ne peut être qu'une cigogne *morale.*

Il existe en Hollande une culture particulière : indépendamment des autres céréales, les Hollandais récoltent en assez grande abondance une sorte de sarrazin dont la tige n'a pas plus de soixante à soixante-dix centimètres. R. F***, faisant partie de la Société *d'agriculture*, sciences et arts de Douai, c'est le cas de nous instruire. Mais soit préoccupation, soit pour toute autre cause que nous tairons par charité, à chacune de nos questions fréquemment répétées il oppose le silence le plus obstiné. Il en résulte qu'à l'heure qu'il est, nous sommes encore des ignorants accomplis à ce point de vue.

A Dordrecht, nous traversons le *Hollandschdiep*, bras de mer qui s'est formé en novembre 1421, sur un immense pont de tôle boulonnée, qui n'a pas moins d'un kilomètre et demi de longueur. Tous nous mettons à tour de rôle la tête à la portière du wagon; la chose en vaut la peine.

Sur la rive gauche de la Meuse, le train nous dépose sur un quai d'où l'on découvre parfaitement, de l'autre côté de l'estuaire du fleuve, la populeuse ville de Rotterdam : le trajet se fait en bateau à

hélice. Nous débarquons sur un large quai planté de jolis buissons d'arbustes et de plates-blandes toutes fleuries. L'hôtel Weimer nous est connu. C'est là que nous passerons la nuit. R. L*** fait les conditions en charabia germanique avec la collaboration de P. G*** qui commence déjà à prendre des notes. Puis nous prenons possession de nos chambres où nous goûtons les délices d'un débarbouillage voluptueux.

En descendant pour prendre le repas, une inscription française nous frappe : à gauche de l'escalier, sur une petite porte sans prétention, couleur café au lait, se détache en noir le mot suivant : *ICI*. Mais quoi? ici ; le mot est trop général pour soulever dans notre esprit une idée distincte? Nous ouvrons, et à notre grande stupéfaction nous découvrons au premier coup-d'œil qu'*ici* n'est autre chose que *là* : il est bon de le savoir.

Dans la *restauratie,* ou salle à manger, chacun se charge d'absorber un de ces immenses beefteaks qui feraient pâmer d'aise les plus affamés.

Nous voilà dans la première ville hollandaise : allons prendre un avant-goût de sa physionomie ; demain nous l'étudierons à notre aise.

En face de l'hôtel, dans un immense bassin, dorment en paix jusqu'au lendemain matin de longs bateaux plats destinés au commerce intérieur du pays, des bateaux de pêche aux voiles carguées, des paquebots dont les cheminées ne vomissent ni flammes, ni fumée. Nous traversons un pont-levis jeté sur l'étroit chenal qui met en communication

l'ancien bassin avec le nouveau. Au-delà, l'on traverse quelques rues commerçantes pour arriver au *Hoogstraat :* c'est la rue principale, c'est le boulevard des Italiens de Rotterdam. Cette rue, bâtie sur une digue au centre de la ville, offre le soir à l'admiration de ses visiteurs les plus riches bazars d'objets de luxe que l'on puisse imaginer : les marchands de tabac ne sont pas rares ici, leurs magasins se distinguent par la plus exquise propreté et l'élégance de l'étalage ; il y a peut-être un génie incompris parmi ces marchands qui font des merveilles d'architecture avec leurs boîtes carrées capricieusement arc-boutées, et leurs paquets de cigares aux faveurs de soie multicolore qu'ils font monter en colonnes pour soutenir l'édifice chancelant. Auprès de l'hôtel, chez un de ces industrieux commerçants, R. L*** fait ses premiers essais en langue hollandaise : l'épreuve est à son honneur, puisque le marchand comprend et présente immédiatement à son interlocuteur les cigares demandés.

Nous ne voulons pas prolonger davantage notre première excursion à travers Rotterdam, nous revenons à notre point de départ. Là chacun monte dans ses quartiers respectifs ; R. F*** et C. B*** occupent une chambre ; J. L*** et A. J*** idem ; le reste de la bande couche dans le dortoir commun. Raconterai-je les longs préambules de la cérémonie du coucher ? ces embrassades, ces bonsoirs interminables ; le lit de R. L*** jugé trop court par son propriétaire, qui le dépouille de ses accessoires et couche démocratiquement sur le plancher ?

Taisons-nous, l'heure du sommeil est venue ; un dernier bonsoir à P. G***, qui déjà ne répond plus et nous ronflons sans trop dormir. Quelques-uns subissent les assauts d'insectes voraces et nous montrent le lendemain leurs cicatrices sanglantes.

JOURNÉE DU 11

A. J*** et J. L*** s'étaient bien promis la veille d'aller éprouver à l'école de natation les douces sensations que tout bon amphibie doit ressentir en pareille circonstance. Nos interprètes leur serinent quelques mots germano-hollandais, moyennant lesquels ils pourront se faire renseigner, et les voilà partis... Où aller ? Il-y a bien de l'eau partout, mais d'école nulle part. D'un autre côté la ville est grande ; Hollandais sur Hollandais sont accostés par nos personnages aquatiques : ils ne comprennent pas : décidément il faut prendre un parti.... A. J*** le prend. Le seul moyen de salut est de parler le langage *naturel,* selon son expression, et le voilà qui nage dans les airs, sans faire la planche toutefois. A. J*** avait trouvé le bon moyen et nous revenait bientôt satisfait, précédant son compagnon qu'une officine de barbier hollandais avait retenu.

Le déjeûner se compose de saumon fumé, mets

hollandais par excellence : ce poisson, découpé en tranches d'une grande finesse, affecte une couleur rouge très-prononcée ; après le saumon, le fromage (du vrai Hollande !) pour les amateurs, et pour tous le café au lait servi dans de petits pots de terre cuite de couleur noire mat.

Après déjeûner, la troupe se dirige vers la poste aux lettres, vaste établissement carré dont l'aménagement intérieur est confortable : l'on rencontre dans les rues de petites voitures chargées de pots au lait luisants, de concombres verts et jaunes, de poissons, etc.

Que dire de la propreté hollandaise ? elle est proverbiale ; il ne manque pas de maisons qui à onze heures du matin achèvent à peine leur toilette journalière : des servantes proprettes, armées de brosses, de peaux de daim, de houssoirs, trempent continuellement ces différents instruments dans le liquide que la nature a mis si généreusement à la disposition de la Hollande, et pas un coin, pas même un pavé de briques n'est oublié ; car il faut vous dire qu'ici tous les trottoirs sont en briques, en petites briques artistiquement moulées et parfaitement juxtaposées pour la plus grande commodité du piéton qui craint les entorses.

Le *Groote-Markt* ou grand marché, est aujourd'hui fort animé : c'est jour de marché. Les groseilles blanches et rouges y abondent en même temps que les cucurbitacées les plus diverses ; c'est à peine si nous pouvons nous frayer un passage qui permette de voir de plus près le personnage

froid et muet qui du haut de son socle préside plusieurs fois par semaine à la fête de l'horticulture potagère, maraîchère et fruitière des environs. Voilà la statue du célèbre *Erasme,* un enfant de Rotterdam. Ses concitoyens lui ont dédié l'inscription suivante :

Desiderio Erasmo
Magno scientiarum atque
Litteraturæ politioris
Vindici et instauratori.

Les Rotterdammois racontent (mais on n'est pas obligé de les croire) que tous les jours à minuit leur compatriote en bronze tourne un feuillet du livre qu'il tient à la main. Non loin de là, dans une rue étroite et sombre, se trouve la maison décorée d'une petite reproduction de la statue du Groot-Markt avec ces quelques paroles : « *Hæc est parva domus magnus quâ natus est Erasmus.* »

Chemin faisant, nous admirons les maisons à plusieurs étages surmontées d'un pignon, peintes de différentes couleurs, aux vitres d'une transparence irréprochable, derrière lesquelles se drapent des rideaux éblouissants de blancheur. Nous nous sentons en Hollande : ici l'on aime son chez-soi, on orne sa demeure, on rend son intérieur agréable, le confortable y est poussé à ses extrêmes limites : c'est ainsi que le Hollandais se console des rigueurs d'un ciel souvent inclément et rude.

Au détour d'une rue, en présence d'un attroupement de curieux, un homme armé d'une lance

dirige un violent jet d'eau jusque sur le toit d'une maison.

En voilà une de plus que Rotterdam ne désavouera pas dans quelques heures; mais surtout nettoyez-la bien!

La grande église, connue sous le vocable de Saint-Laurent et appartenant aux protestants, possède une grille artistiquement ouvragée en bronze, de superbes mausolées, et chacune de ses dalles recouvre la dépouille mortelle d'un Hollandais. Du haut de la tour, le panorama est immense, la vue sur la ville et sur ses environs très-distincte : la ville affecte la forme d'un triangle dont la base est figurée par la Meuse, et la hauteur par le chemin de fer qui, traversant ce fleuve, passera sous peu, à hauteur du premier étage des maisons, sur un magnifique viaduc soutenu par des colonnes massives.

Nous nous orientons vers le nord : c'est là que nous irons, pendant deux heures, nous distraire avec les bêtes et nous enorgueillir en nous comparant à elles; perroquets à riches plumages, lions rugissants, tigres écumants, chiens de toute nation, de toute taille et de tout poil, rien n'y manque, pas même un orang-outang lourdaud qui a encore beaucoup de perfections à acquérir pour revendiquer notre cousinage, fût-ce au quarante-trois millionième degré. Dans une cage voisine se trouve un tout petit ouïstiti qui l'agace, le tire par la queue et lui fait mille avanies. Bref, c'est un singe plus malin, un singe monté d'un degré dans l'échelle

de la civilisation et du progrès. Ce singe plairait sûrement à Monsieur Littré qui devrait bien peupler sa maison de ces sortes d'animaux, afin d'être perpétuellement en famille ; c'est si doux la vie de famille !!!... Dans le quartier des quadrupèdes herbivores, un jeune et intéressant lama reçoit impoliment les caresses de C. B*** et lui rend le mal pour le bien en lui insufflant de la salive mêlée d'herbe récemment mâchée : heureusement le chapeau du patient est mieux partagé que son visage, et le mal est bientôt réparé. Au milieu du jardin, et non loin d'une vaste serre à coupole en construction, s'élève gracieusement une tour artificielle en rocailles, avec créneaux et mâchicoulis : c'est là que se jouent, dans des réservoirs éclairés par des verres de différentes couleurs, de jolis petits poissons tout frétillants malgré leur captivité.

Après le jardin zoologique, le musée Boymans où nous admirons à la hâte et pour la première fois les productions variées de l'école hollandaise. En sortant du musée, nous avisons un bureau de change : son directeur est juif comme tous les changeurs ; il ne nous vole pourtant pas, et nous donne quarante-sept florins soixante-dix cents pour cent francs.

A l'hôtel, fermeture des valises, car le départ pour La Haye est décidé. Nous sommes vendredi, nous faisons naturellement maigre, mais *grassement* maigre avec du saumon, des harengs salés, des filets de soles, de l'omelette, des choux-fleurs, des haricots verts, des pommes de terre, du plum-pudding et un verre de vin du Rhin.

Le voyage de La Haye n'est pas long : une heure de chemin de fer. Les wagons sont pleins; notre gaîté contraste avec le calme plat de nos compagnons de route. Hier, un monsieur, en Belgique, nous croyait élèves de Cluny, en tournée scientifique. Aujourd'hui, l'on pourrait nous prendre pour des acteurs allant faire apprécier dans les pays lointains les charmes équivoques de *Madame Angot*.

La ville de Schiedam se recommande à notre attention : toutes les cheminées fument. Nous ne nous y arrêterons pourtant pas, mais nous nous promettons de rendre, au cours de notre voyage, un légitime hommage à la liqueur qui la rend illustre entre toutes les villes : c'est au moins le sentiment de tous les buveurs expérimentés. La Mecque est la ville sainte des Mahométans : Schiedam n'est point si exclusive ; toutes les nations s'y donnent rendez-vous dans un perpétuel pèlerinage, et comme les buveurs ne sont pas rares sur cette terre, il s'y fait de fréquentes ablutions, à l'usage interne, bien entendu.

Dix kilomètres plus loin, nous découvrons la ville de Delft, renommée pour ses vieilles faïences : ces curiosités font aussi le tour du monde entier, car dans le monde entier il y a des antiquaires, et si par impossible tout ce qu'il y a d'antique sur terre disparaissait à toujours, il resterait certainement encore des antiquaires.

Delft est une ville à l'aspect ancien ; ses maisons sont entourées de jardins coquets. Nous approchons de la capitale. Le docteur connaît un hôtel à La

Haye : cet hôtel est au centre de la ville, et si nous en croyons R. L***, la ville est petite; pas n'est besoin de prendre l'omnibus. Nous faisons donc à pied, et escortés d'une foule d'importuns (pour dix *cents !* — 20 centimes), notre entrée à La Haye, et quelle entrée ! Les valises trop lourdes pour les bras sont hissées sur les épaules, la sueur ruisselle des fronts, les habitants nous admirent sans doute, un agent de police à casque de policeman est interrogé, puis un indigène, et l'hôtel ne se trouvait pas....

Oh ! si nous n'avions pas dédaigneusement rejeté les offres des portefaix !... Courage, amis, courage : ici, les trottoirs sont encore en briques ; que dis-je ? les rues même en sont pavées, nous n'avons pas à craindre les faux pas... marchons !... Au bout d'une place spacieuse, sur la droite, voyez ce grand bâtiment carré nouvellement peint en blanc : voilà notre refuge. Un domestique en habit noir, sachant parler français, nous reçoit et va s'assurer s'il peut nous loger tous.

Pendant ce temps, P. G*** prenait des notes devant un souverain hollandais... en bronze.

Quant à nous, nous jetons nos valises sur les dalles du vestibule mal éclairé ; quelqu'un se jette dessus, nous jetons des cris, croyant que A. J*** ou tout autre s'est blessé ; il n'en est rien : c'est un étranger qui s'enfuit en se frappant énergiquement l'articulation du genou avec la paume de sa main.... Encore un partisan du système économique qu'on appelle l'homœopathie !!

La Haye, le soir, est fort animé. L'on se sent dans une capitale, mais dans une capitale où tout se passe avec calme. Dans les magasins et les cafés, la langue française est parlée avec assez de facilité. Après avoir tari un seul bock et fumé un cigare hollandais, pour finir la journée, nous allons nous pénétrer, au jardin zoologique, des mélodieux accords d'une musique militaire, exécutant au milieu d'une population sans tapage et partageant son attention entre le thé et l'orchestre.

Cette nuit, nous sommes un peu disséminés dans l'hôtel. Demain matin, rendez-vous à six heures à la porte de l'établissement. Nous voulons cette fois renouveler en troupe les aventures de A. J*** et de J. L***, mais en mer, à Schevening.... Bonsoir... bonsoir....

JOURNÉE DU 12

L'aurore en jupons blancs était à peine sortie de l'alcove de l'Orient, que déjà la troupe joyeuse, brûlant du désir d'aller s'ébattre dans la mer du Nord, prenait le tramway qui de La Haye aboutit à Schevening, en traversant un boulevard bordé de chaque côté de maisons magnifiques devant lesquelles s'étalent gracieusement de riches parterres, légitime orgueil des Hollandais. Ces derniers ne

sont point ennemis de l'architecture grecque, à en juger par leurs demeures ornées de colonnes à chapiteaux d'ordres divers.

Petit à petit, les maisons disparaissent : nous sommes dans la forêt plantée d'arbres séculaires, toute fière de présenter à l'admiration de ses visiteurs ses vieux troncs moussus, ses bruyères épaisses, témoins non équivoques de son antique noblesse. Voilà bien le paradis terrestre des habitants de La Haye : c'est dans cette solitude que l'homme de la capitale, que le diplomate vient oublier momentanément les soucis du jour, et puiser dans les brises fraîches et embaumées qu'on y respire une nouvelle sève et une nouvelle vigueur.

Voilà les beautés de la terre : Schevening va nous offrir celles de la mer ; nous arrivons sur la place formée par les différents hôtels qui se disputent, pendant la saison des bains, les nombreux visiteurs de la plage la plus fréquentée de Hollande.

A ce moment, P. G*** s'arrache quelques cheveux en signe de désespoir, et crie à tous les échos qui ne lui répondent même pas qu'il a oublié, à l'hôtel, le vêtement dont ne peut se passer tout baigneur décent ; nous le consolons en lui disant que nous sommes dans le même cas, et que moyennant quelques centimes la difficulté sera aisément levée.,..
— Que la plage est donc belle, et qu'il nous tarde de nous y élancer une fois dépouillés de l'attirail compliqué des nombreux vêtements que la civilisation nous impose, pour nous différencier des indigènes de Zanzibar.... La température de l'eau, en

ce mois d'août, est véritablement tiède : nous pénétrons dans la mer avec un accès unanime et subit de « *furia francese.* » Bientôt l'enthousiasme nous gagne ; nous allons vers l'immensité. P. G*** forme la tête de colonne ; il nage droit vers l'Amérique. L'exposition de Philadelphie le tenterait-elle ? Va-t-il, pour aller la visiter, renouveler dans de vastes proportions l'expérience du capitaine *Boyton?* Cependant nous nous sommes retournés vers le rivage, aux cris d'un baigneur effaré qui veut que nous n'allions pas plus loin ; nous transmettons, non sans peine, au trop hardi navigateur cette recommandation, et le bain s'achève sans autre incident. Cependant l'appétit nous avait successivement gagnés, et comme il était peu probable, vu notre itinéraire, que nous pussions nous restaurer avant six ou sept heures du soir, nous ajoutons à notre modeste café au lait de l'excellent fromage de Hollande et de la viande froide découpée en tranches si fines qu'il en faut quinze à R. L*** pour contenter son estomac. Oh ! si J. D*** (encore un de ceux qui devaient nous accompagner) était ici... R. L*** n'eût pas si facilement gagné le prix de l'appétit !... La lutte à notre table aurait été plus sérieuse, au grand détriment de l'hôtelier qui a eu l'imprudence de nous fixer d'avance ses prix.

Au sortir de l'hôtel, dans une cour de prison, une dalle de pierre rappelle le souvenir des malheureux frères *de Witt,* massacrés en cet endroit par les bourgeois de La Haye : ceci se passait en 1672.

Après avoir accompagné au télégraphe R. L***, qui avertit ses parents de notre arrivée prochaine, nous longeons le *Binnenhof,* assemblage irrégulier de constructions anciennes et modernes. C'est là que se tiennent les Etats généraux du pays. Puis nous nous installons pour quelques heures dans le Musée national où nous courons de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre : notons en passant la célèbre leçon d'anatomie de *Rembrandt*, des *Rubens*, des *Salvator Rosa,* des *G. Dow,* des *Metzu,* des *Terburg,* des *Steen,* des *Ruysdael,* le fameux taureau de *Potter,* etc., etc.

Dans une petite chambre toute humble et toute reculée du musée de peinture se trouve racontée, dans ses moindres détails et dans toutes ses péripéties, l'histoire de quelques buveurs hollandais : grâce aux pastels de *Troost,* nous allons assister à une soirée chez Biberius. Biberius est un bon gros bourgeois qui n'a jamais détesté personne, pas même l'inventeur du jus de la vigne, et pourquoi en serait-il autrement ? Le vin n'est-il pas le consolateur de bien des infortunes en ce bas monde, et peut-on continuer à haïr un ennemi lorsqu'avec lui on a vidé quelques flacons ?

Biberius a sans doute dans ses jeunes années consulté Horace, qui a dit en toutes lettres :

Quid non ebrietas designat ? Operta recludit ;
Spes jubet esse ratas, ad prælia trudit inermem ;
Sollicitis animis onus eximit ; addocet artes ;
Fecundi calices quem non fecêre disertum ?
Contractâ quem non in paupertate solutum ?

Donc, Biberius est en belle humeur; depuis longtemps son vin vieillit dans le cellier : il est temps pour lui de se faire aider par quelques complaisants amis pour le déguster....

Les salons s'illuminent... Les invités arrivent, et comme il n'y a pas de dames, la longue pipe de *Gouda* est bien vite bourrée et des torrents de fumée bleuâtre président à la première entrevue.

Nemo loquebatur.

C'est l'inscription qu'on lit sur le premier tableau : nous verrons que chacun est pourvu de la sienne.

A droite se trouve un gros misanthrope qui, n'aimant pas ses semblables, a été obligé de reporter toutes les tendresses de son cœur sur d'autres objets, sur le tabac et sur le vin. Non loin de lui caquette un jeune galant, tout pincé, tout frisé, tout ciré, tout pommadé; il a beaucoup d'aplomb et peu d'esprit, mais le premier est si développé qu'il fait supposer le second (cela se voit plus souvent qu'on ne pense). Les autres convives sont de bons vivants qui n'en veulent à personne et qui ne s'attaquent jamais qu'à ce qui peut satisfaire leur estomac, la partie la plus importante de tout leur être. Des causeries particulières s'engagent.— Deuxième tableau :

Erat sermo inter fratres.

Au souper, le liquide généreux ne fait pas défaut; les flacons vidés s'empilent piteusement dans un coin de la salle, tandis que la conversation s'anime. — Troisième tableau :

Loquebantur omnes.

Bientôt elle tombe sur le système planétaire ; chacun a sa théorie. — Quatrième tableau :

Rumor erat in casâ.

Le jeune galant et le misanthrope voulant élucider la question, s'emparent de tous les comestibles et vont donner une leçon d'astrologie à leur manière. Un gros fromage de Hollande figure le soleil, la lune est représentée par un gâteau plat dont la crême blafarde a quelque ressemblance, bien qu'éloignée, avec le teint de la reine des nuits. Les plats devenus vides servent de *planètes*... Toute la machine se met en mouvement ; mais le soleil va plus vite que la lune, les planètes ne suivent pas le mouvement. Bref, personne n'est convaincu et les professeurs quelque peu déconfits rejettent l'insuccès de leurs démonstrations sur le défaut de perfectionnement de leurs machines d'enseignement (cela est si commode !!)

Après les vins de France, d'Espagne et d'Italie, la maison Wynand-Focking offre à la soif insatiable des amis de Biberius, l'étonnante et savoureuse variété de ses produits.

Les pipes sont rallumées ; nous sommes à la fin du dîner. Petit à petit, les convives, après avoir donné tout leur feu, commençaient à éprouver de la lourdeur dans la conversation ; les yeux étaient bien enflammés, mais la langue si épaisse que le calme s'était rétabli. Un buveur fatigué et répondant aux invitations séduisantes de son large fauteuil,

Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

Un autre se penche doucement vers la table, quand sa pipe de *Gouda* s'enfonçant vivement dans son gosier, le rappelle aux tristes réalités de la vie.

Pendant ce temps, l'amphytrion, qui a eu soin de se ménager, se frotte les mains de contentement, et sans trop penser à la félicité que pourrait lui réserver la vie fu ure, il est très-satisfait dès maintenant et fait son paradis sur terre.

. . . .

Cependant les deux portes du salon s'ouvrent avec fracas, l'on se lève en trébuchant : ceux qui le peuvent vont s'installer dans les poufs. Et ceux qui ne le pouvaient pas, dit le texte, eh bien, ceux-là... *cadebant*.

Ibant qui poterant, qui non potuere cadebant.

L'on fait une partie de cartes avant de se séparer, puis les voitures arrivent : l'heure de la séparation a sonné.

Accourez, domestiques, votre rôle commence. Le maître de la maison, en gentilhomme, accompagne jusqu'à la porte de la rue ceux qui prennent congé de lui. L'un de ces derniers veut, avant de le quitter, lui exprimer en deux ou trois phrases bien senties la satisfaction qu'il éprouve; mais en ce moment le froid le saisit et il éprouve quelque chose de plus. Il n'a que le temps de faire volte-face, de s'appuyer sur la balustrade du perron et de restituer précipitamment à son hôte, avec l'aide et l'assistance d'un domestique qui le soutient, mais dans un état de transformation qui leur enlève toute valeur, les mets nombreux et délicats dont il

avait fait ses délices il y a quelques heures. Les ténèbres sont bien utiles en pareille circonstance!!

O vous tous, qui, partisans d'une vie mathématiquement ordonnancée, et avertis par l'exemple de Noé, vous proposez d'aborder aux rivages de la mort sans avoir essuyé les tempêtes de l'alcool, n'allez pas chez Biberius, s'il vous invite à sa table. Allez plutôt au musée de La Haye, et après avoir mûrement examiné les conséquences de l'ivresse, placez-vous avec confiance sous la protection d'une pompe ; et quand vous serez malade, absorbez, pour tout remède, un grand verre d'eau claire, et vous guérirez : c'est Molière qui l'a dit.

Parmi les nombreux visiteurs du musée, nous remarquons deux grandes dames dont le chef est enserré dans une sorte de casque d'or ou de vermeil.

Des dentelles adoucissent les reflets brillants du métal précieux, et le tout est recouvert d'un affreux chapeau parisien, mode de l'an passé, campé sur le haut de la tête. Voilà la coiffure nationale et traditionnelle, encore en usage dans certaines familles qui ont su jusqu'à ce jour résister aux appâts séduisants de la mode française. Chez les femmes dont les ressources sont plus modestes, l'argent remplace l'or ; elles se contentent même parfois d'une paire de tire-bouchons en fil d'or dont l'ouverture est largement évasée en forme d'entonnoir et que l'on fixe sur les tempes, la pointe en avant.

Le palais du roi de Hollande est situé à l'extrémité d'une rue fréquentée de La Haye : c'est un

vaste corps de logis flanqué de deux ailes, le tout peint soigneusement à l'huile à chaque renouvellement de saison, peut-être plus souvent, et gardé par un placide factionnaire qui arpente la cour d'honneur dont l'entrée n'est nullement interdite aux chiens errants que n'effraie pas la statue équestre de Guillaume Ier d'Orange. En face, se cachent, dans la verdure des jardins, les constructions du nouveau palais bâti en briques dans le style moyen-âge. L'hôtel de ville mérite une mention spéciale sous le rapport de l'originalité et de l'antiquité : il semble que le magistrat municipal qu'on appelle monsieur le *bourgmestre,* revêtu de toute la dignité dont les siècles l'entourent, ne serait pas à sa place dans nos modernes hôtels de ville en pierre de Creil ou de Senlis. Non loin de la maison de ville, se trouve la grande église protestante de La Haye dont la flèche vient d'être restaurée. J. L*** entre au *Post-kantoor* pour retirer les lettres qui auraient pu arriver à son adresse ; nous entrons à sa suite pour faire provision de cartes postales, et pour éprouver de suite le plaisir peu coûteux de nous en servir, nous en expédions immédiatement une à notre ami commun, Adolphe V***, lui demandant instamment de nous donner à bref délai des nouvelles de sa santé.

Après avoir bu un bock de Bavière dans un estaminet dirigé par un patron joufflu et souriant qui parle bien le français, nous demandons un genièvre qui nous est servi sans tarder, dans un verre dont la capacité est encore inconnue aux gosiers français.

Le schiedam est un des grands produits de la Hollande, l'on veut sans doute nous le faire apprécier judicieusement et en connaissance de cause. Tout en humant, les yeux au ciel, cette liqueur très-hygiénique d'après notre docteur, nous remarquons une sorte d'entonnoir garni à sa partie supérieure d'un tuyau coudé dont l'extrémité aboutit à l'air extérieur : la chaleur du gaz suit, le soir, ce chemin sans incommoder les buveurs. Que les Hollandais sont donc des gens pratiques, et que nous le serions davantage si l'on avait la précaution de diriger sur le point central de la préfecture de police toutes les embouchures des entonnoirs en question. De cette façon, tous les desseins criminels qui prennent naissance dans ces lieux d'abrutissement national seraient infailliblement connus et conjurés par les agents de l'Argus qui veille sur nous.

Pendant que nous allons fermer nos bagages à l'hôtel, R. L*** et A. J*** vont à la hâte se placer sous le rasoir du premier Figaro qui se trouve sur leur passage ; ils nous racontent à leur retour qu'ils ont été savonnés un peu primitivement, sans blaireau ni pinceau, avec le savon même légèrement humecté : c'est plus rapide et moins coûteux. Est-ce plus propre? Certainement, puisque c'est la manière hollandaise !!...

A la gare, les salles d'attente regorgent déjà de voyageurs, parmi lesquels un certain nombre de soldats. Chez eux, point de cette lourdeur qui caractérise une grande partie de l'armée belge : le soldat hollandais est dégagé dans ses allures, son

ceinturon luisant est en lutte perpétuelle avec sa fine taille et maintient à hauteur le sabre que le gouvernement lui a confié le jour de son incorporation. Nous quittons La Haye en emportant de cette ville un sentiment d'admiration et presque de respect : c'est là le centre politique d'un peuple libre et prospère, d'un peuple laborieux et persévérant. On a dit de La Haye qu'elle était une *grande* (petite ville) et d'Amsterdam qu'elle était une *petite* (grande ville).

Ne pourrait-on pas comparer La Haye à Versailles, ce rendez-vous actuel de tous ceux qui mettent plus ou moins la main à la machine politique de la France ? A La Haye, comme à Versailles, à côté des orages de la tribune, se trouvent ces délicieuses solitudes où les esprits reprennent peu à peu leur calme sous la voûte des grands arbres et dans les sentiers solitaires. A La Haye, tout respire l'amour de la patrie, les places publiques, les statues des grands hommes, les monuments, les musées ; et si Versailles, autrefois le siége d'une aussi grande puissance et de tant de splendeurs, est aujourd'hui muet pour beaucoup, il ne l'est pas pour ceux qui s'aident de la mémoire de l'histoire, et qui puisent dans les grands événements du passé de grandes espérances pour l'avenir....

Pendant qu'emportés par la vapeur nous nous livrions à ces réflexions, le conducteur du train venait nous prendre nos *coupons :* nous allions arriver à Leyde.

Ne perdons pas de temps, nous n'avons guère

que cinq quarts d'heure pour parcourir à la hâte cette ville, siége d'une université célèbre, et avant d'en franchir l'enceinte il faut encore parcourir une grande allée plantée d'arbres. Nous passons rapidement vis-à-vis l'hôtel de ville, dont l'entrée est gardée par deux lions à gueule flamboyante fièrement campés sur leur piédestal de pierre. C'est un édifice où le style indien semblerait avoir été pris pour modèle lors de sa construction au XVIe siècle. Nous voilà au centre de la cité. Avant d'aller plus loin, nous voulons apaiser la soif que le soleil et une course rapide à travers la ville ont provoquée: la plupart s'en tiennent au bock habituel, tandis que J. L*** se fait servir une boisson particulière dont j'ai oublié le nom, mais qui sortait bien certainement d'une *bouteille de Leyde* : cela est incontestable. Nous sommes au pied du *Burg*, car il faut vous dire que le Burg est une petite colline plantée de vieux arbres et couronnée d'une sorte de cirque en maçonnerie crénelée, d'où l'on distingue à travers des échappées de verdure la ville et ses monuments.

Nous remarquons particulièrement la grande église avec son portail gothique et ses fenêtres ogivales hardiment élancées vers les nues.

Leyde est essentiellement une ville d'étudiants; aussi ne manque-t-elle de rien de ce qui est indispensable à ce *sexe*. Le propriétaire qui peut et veut disposer de quelques chambres à son profit, va consulter un latiniste très-distingué, et revient tout enchanté placarder sur sa façade ces mots :

Cubicula locanda; l'étudiant, à quelque nationalité qu'il appartienne, peut sans dictionnaire comprendre l'invitation qui lui est faite, et il vient bientôt meubler de son intéressante et bruyante personnalité les chambres devenues désertes et silencieuses pendant les vacances.

Mais Amsterdam va bientôt nous faire oublier *Leyde*, qui cependant n'est pas *laide*. Le pays, toujours d'un beau vert émeraude, est sillonné de canaux. De temps en temps, un sourire de bonheur vient effleurer les lèvres de R. L***, il va revoir son père, sa mère et sa sœur; laissons-le à sa joie, ou plutôt partageons-la avec lui : car, à nous aussi, il va être donné de nous retrouver en France, quoique à cent lieues de notre pays, de jouir pendant plus d'une semaine d'une hospitalité toute française, c'est-à-dire toute cordiale et toute sympathique. Préparons d'avance notre reconnaissance, si nous voulons qu'elle ne soit pas trop en-dessous de celle que nous devrons à nos hôtes.

Nous sommes curieux comme des enfants : c'est à qui distinguera le premier à l'horizon la grande ville dont nous approchons rapidement. Soudain, la coupole blanche du Palais de l'industrie apparaît.... Salut, Amsterdam, ville aux soixante-dix canaux, Venise du Nord ! ce n'est pas sans émotion que nous franchirons ta vieille enceinte, que nous admirerons les merveilles de ton commerce florissant depuis sept siècles et demi ! Encore une fois, salut !!...

A la gare, nous faisons l'assaut d'un omnibus qui

va nous mener au numéro 554 de *Heerengracht* ou canal des Seigneurs. La ville est fort animée. Ici, comme autrefois à Tyr, nul n'est oisif; les magasins, d'une propreté remarquable, étalent au public leurs marchandises de provenance lointaine ; le poivre et la cannelle se prélassent à côté des sphères luisantes et rouges de fromage du pays ; la noix de coco vient faire concurrence à l'amande d'Italie et à la noisette plus humble que l'on cueille dans nos bois. Chinois, Mexicains, et vous aussi, hommes brûlés et noircis par le soleil de l'Equateur, entrez dans ces magasins, choisissez : vous êtes chez vous à Amsterdam, et votre estomac pourrait conserver ici toutes ses habitudes.

Vive Amsterdam ! nous crierons bientôt : Vive la France ! car en cinq minutes nous serons chez son représentant.

Sur la place *Rembrandt*, de nombreux portefaix nous font leurs offres de service ; mais toutes leurs prières sont inutiles, car cette fois nous sommes sûrs de trouver notre hôtel en peu de temps.

Jean, qui avait quitté Douai avant nous, était depuis le matin dans un état d'agitation extraordinaire. Revoir son cher monsieur René, quel bonheur pour lui !...

De temps en temps, la porte de la rue s'ouvrait, et l'on voyait la figure inquiète du bon Jean interroger anxieusement l'horizon....

Soudain, la caravane, au détour d'une rue, se présente dans un beau désordre et va franchir le dernier pont qui la sépare du numéro 554. Les

voilà !... Jean ne se possède plus, ses yeux s'illuminent ; en une seconde il est auprès de nous, il presse vigoureusement la main de son maître, et s'élance sur nos huit valises qu'il prendrait toutes à la fois, si nous le laissions faire. Déjà René est dans les bras de sa sœur qui avait monté la garde avec Jean au seuil de la maison.

Monsieur et Madame L*** se trouvent dans le vestibule pavé de grandes dalles de marbre blanc fort en usage dans ce pays. Ils font le dénombrement de la caravane : Et Monsieur T***, de Paris ? et F. de B*** ? et G. d'H*** ? Hélas ! on comptait sur eux. Pourquoi faut-il qu'ils manquent au rendez-vous !...

Nous sommes invités gracieusement à prendre possession de nos chambres respectives. Les parents de notre ami nous ont aimablement dispensés du port cérémonieux de l'habit à la française ; mais il faut au moins recourir aux éponges et aux brosses avant de nous présenter à leur table.

De nos hôtes, je ne dirai qu'un mot, et encore sans leur demander permission, car leur modestie me la refuserait. Voulez-vous connaître le type de l'homme réfléchi et sérieux, du diplomate qui a beaucoup vu et beaucoup retenu, qui sait allier dans les rapports diplomatiques la fermeté à la plus exquise courtoisie, et qui, par cela qu'il sait respecter les droits des autres nations, saura toujours faire respecter ceux de son pays ? Voilà ce qu'est le père de notre ami.—Voulez-vous maintenant connaître Madame L*** ? Vous pouvez encore

nous interroger, nous sommes à même de vous répondre, car il ne nous a pas fallu beaucoup de temps pour apprécier son caractère aimable, goûter les charmes de sa conversation et admirer l'aisance avec laquelle elle a organisé l'installation de sept étrangers chez elle.

Quant à Mademoiselle Marguerite, elle n'a point encore subi et elle ne subira jamais la contagion de la tristesse que l'on remarque souvent sur les figures hollandaises : elle est la joie de la maison et paraît bien heureuse de posséder son frère pendant quelques jours.

Au dessert, René se lève et nous comble littéralement de ses amabilités ; il fait l'éloge de notre chère ville de Douai et va jusqu'à nous demander de lui continuer l'affection que nous lui avons vouée dès les premiers moments de son arrivée dans notre cité.

P. G*** se lève à son tour et répond à l'orateur qui l'a précédé qu'il n'a pas besoin de nous demander notre affection ; qu'elle lui a été acquise dès nos premières entrevues, car il est de ceux qui se font vite apprécier et qui commandent l'affection.

René s'excuse alors de prendre un moment congé de nous : il veut, dès son arrivée, aller saluer Monsieur Philbert, vice-consul, gérant la chancellerie du consulat-général de France, dont nous aurons l'honneur demain de faire la connaissance.

Après le dîner, J. L*** et P. G*** touchent à tour de rôle le piano et reçoivent des applaudissements mérités. Le premier fait courir au hasard ses doigts



sur le clavier qui répond instantanément par un assortiment de valses : J. L*** n'a pas de maître, mais il a l'instinct musical et affronte résolument les hasards parfois redoutés du tabouret; il ne se présente pas comme artiste, mais comme amateur.

P. G***, lui, travaille la musique comme il travaille tout ce qu'il entreprend, sérieusement et avec succès. Il nous fait assister à la scène dramatique de *Roland à Roncevaux*, et sous son jeu méthodique et varié le piano tressaille d'effroi et pleure la défaite du guerrier.

Après le thé, nous souhaitons le bonsoir à Monsieur et à Madame L***. Il est vraiment temps de se retirer, car minuit va sonner aux différents beffrois d'Amsterdam.

Malheureusement la fête de Gayant ne s'est point encore échappée de notre mémoire de Douaisiens, et, en dépit de la fatigue, quelques artistes improvisés nous font assister à une séance imitée du cirque Plège : clowns, athlètes, pierrots, rien n'y manque que l'orchestre; mais nous nous en consolons facilement, car le sommeil nous fait un devoir de ne pas prolonger davantage la *great exhibition* de nos talents variés.

Bonsoir... que les doux pavots appesantissent vos paupières, que les légers songes viennent charmer votre sommeil, et qu'oublieux des soucis et des vicissitudes du voyage, vous ne ressentiez plus que le bonheur d'être reçu chez votre ami.



JOURNÉE DU 13

Nous sommes dimanche, et heureusement pour nous; les églises catholiques ne sont pas rares à Amsterdam. La plus rapprochée de la maison du consul, connue sous le vocable de Moïse et Aaron, est celle que nous choisissons.

Nous remarquons en nous y acheminant la physionomie générale de la ville. Les maisons, très-élevées, sont toutes à pignon muni d'une poulie fort utile en cas de déménagement. Le *Heerengracht* ou canal des Seigneurs est planté de vieux ormes dont l'épaisse verdure récrée la vue. A l'église, on est frappé du grand nombre d'hommes que l'Office a attirés; l'on n'admire pas moins le recueillement des fidèles, recueillement toujours plus accentué dans les pays où les catholiques sont en lutte de croyances avec leurs concitoyens : ici point de ces sortes d'hermaphrodites religieux qui savent merveilleusement se plier, sans examen, aux différentes manières de voir et de penser de leur entourage. En Hollande, les convictions sont fortement trempées, et les siècles ont amené entre les membres des différentes religions une tolérance réciproque qui exerce la plus heureuse influence sur l'état politique de la nation.

Au moment de la quête, quelques fidèles, armés d'une longue perche au bout de laquelle est fixé

un petit sac et au-dessous de celui-ci une sonnette, parcourent les rangs des assistants.

Voilà comment l'on quête en Hollande. Avouons que pour être original le système n'en est pas moins bon et qu'il remplacerait, ce me semble, avantageusement le nôtre, si l'empire de la coutume n'était pas une de ces forces invincibles contre lesquelles se brisent inévitablement les efforts les plus persévérants de toute bonne volonté.

Avant déjeûner, le docteur, accompagné de R. L***, va rendre une visite à Monsieur Philbert. En revenant, ils passent vis-à-vis une église catholique appelée l'église du *Pigeon*. Voici l'origine et l'explication de cette bizarre dénomination : Au temps où le catholicisme persécuté ne pouvait plus professer son culte dans des cérémonies publiques, les prêtres célébraient clandestinement le saint sacrifice dans des arrière-boutiques ou dans des magasins isolés ; les fidèles s'indiquaient mutuellement ces lieux de saint rendez-vous ; on se répétait tout bas l'enseigne de la maison où l'on s'introduisait un à un pour ne point donner l'éveil aux persécuteurs. Or, il arriva que les catholiques se réunirent maintes fois dans une maison à l'enseigne du *Pigeon*. Quand la liberté leur fut rendue, une église s'éleva sur l'emplacement même de cette maison, et on l'appela l'église du *Pigeon* en souvenir des temps de persécution. Un pigeon est représenté dans un médaillon sculpté au frontispice du monument. L'église du Pigeon n'est pas la seule, paraît-il, à Amsterdam qui doive son nom aux mêmes circonstances.

Après déjeûner, nous nous mettons en route pour lier une plus intime connaissance avec Amsterdam ; nous allons droit au *Botanicus-Garden* où se trouve, dans une vaste serre chaude perpétuellement chauffée à la température de 42° centigrades, et dans un réservoir, la plante qu'on appelle la *Victoria Regia*, sorte de nénuphar gigantesque dont les feuilles mesurent 1^{m}20 à 1^{m}70 de diamètre et peuvent supporter, sans être immergées, un poids de 60 kilos réparti également sur leur surface ; la fleur, la plus grande qui existe au monde, a la même structure que celle de notre nénuphar blanc, avec cette différence qu'elle peut avoir 0,30 centimètres de hauteur sur 0,25 de largeur.

Le Jardin Botanique possède les plantes exotiques les plus variées, telles que le laurier-camphrier, le quinquina, le théier, le caféier, le bananier, la fougère arborescente, le sang-dragon , le dattier. — Après le Jardin Botanique, il faut aller voir le Jardin Zoologique qui mérite une mention toute spéciale. Ce jardin, dont la création est due à l'initiative d'une société particulière, est immense et possède une des plus riches collections d'animaux du monde entier : mentionnons la galerie des serpents, celle des singes, de beaucoup mieux assortie que celle de Rotterdam, celle des oiseaux , celle de la pisciculture , celle des tigres aux rugissements affreux, deux éléphants qui ne semblent pas trop regretter leur ancienne indépendance, un charmant petit poney tout éveillé, et enfin un ménage d'hippopotames qui ne serait pas

de nature à inspirer l'artiste désireux de reproduire sur la toile les merveilles gracieuses de la création. Quelle lourdeur dans ces mouvements ! quel défaut de formes dans leur manière de se présenter au public ! L'hippopotame est aux autres animaux ce que le nègre le plus arriéré est à l'homme civilisé, et ce n'est pas peu dire. Le Jardin Zoologique, indépendamment de ses animaux, possède une riche collection provenant de la Chine, du Japon, de Java et de certaines peuplades de l'Amérique. Nous admirons à la hâte toutes ces belles choses ; car le dîner va être servi, et deux d'entre nous, de G*** et J. L***, nous ont précédés

C'est alors que nous faisons la connaissance du vice-consul, gérant la chancellerie du consulat-général de France à Amsterdam : Monsieur Philbert est un ancien élève de Fribourg ; aussi a-t-il gardé un profond et reconnaissant souvenir à la Suisse qui a été le berceau de son éducation, sous la sage et savante direction des Jésuites. A cette époque, il accompagnait quelquefois à la cathédrale le maître qui touchait alors les orgues de Fribourg ; il y puisa un grand amour pour la musique et une profonde admiration pour cet instrument dont le son si varié et si suave semble être, pour ainsi dire, un résumé harmonieux de tous les autres instruments. Le palais de l'Industrie, d'Amsterdam, possède maintenant des orgues qu'on peut hardiment comparer à celles de Haarlem ; Monsieur Philbert est un de ceux qui ont procuré cette nouvelle merveille à la ville d'Amsterdam : aussi Amsterdam lui doit-elle beaucoup de reconnaissance.

Depuis, le chancelier a composé sur les orgues un ouvrage justement apprécié et que l'on peut consulter avec fruit, car il est le produit d'une expérience consommée unie à la science de l'observateur. Physique, chimie, linguistique, botanique, rien n'est étranger à Monsieur Philbert; et n'allez pas croire qu'il étudie ces sciences au détriment des autres : interrogez-le sur le système politique, administratif et judiciaire de Hollande, et vous pourrez vous assurer qu'il cultive toutes ces sciences avec un égal succès. Aussi dirige-t-il l'éducation de ses enfants qui commencent à grandir. Voilà l'homme qui, loin de sa patrie, ne cesse de lui faire honneur : car tous l'estiment à Amsterdam, et admirent, en même temps que la grande variété de ses connaissances, la modestie qui cherche si peu à les faire valoir que ce n'est, pour ainsi dire, que par surprise et dans le courant de la conversation qu'elle se trahit au grand profit des auditeurs. Voilà le philosophe qui se fait une nouvelle patrie de ses livres, de sa famille si gaie et si joyeuse, et qui ne cesse de rendre des services à sa véritable patrie dans les travaux journaliers de la chancellerie.

Après le dîner et le cigare, Mademoiselle L*** nous prouve que son professeur, M. Verheijen, un excellent musicien du reste, ne conserve pas pour lui seul son talent d'artiste, et peut compter, de la part de son élève, sur une ample et prochaine moisson d'excellents morceaux.

Ah! quel bonheur d'aller au lit! La journée a été d'une chaleur étouffante : une bonne nuit nous

rendra toute notre vigueur, et nous en avons besoin pour visiter les nombreuses curiosités qu'Amsterdam offre aux voyageurs. Pendant la nuit, par intervalles, un Hollandais muni d'une crécelle parcourt les rues en jouant de son instrument à voix stridente et fausse, et en avertissant les voleurs d'avoir à se dissimuler bien vite, s'ils ne veulent pas avoir de compte à régler avec le fusil dont ils sont armés. Bienheureux le dormeur qui ne s'éveillerait pas à ses cris, invariablement les mêmes : « *Dormez bien.... Il est telle heure.... Il fait beau*, ou *il ne fait pas beau* » (suivant l'état de l'atmosphère). Il semble que nous soyions transportés en plein moyen-âge.

Cette nuit, R. L*** porte ses pénates (j'entends son lit) ailleurs ; il veut essayer de toutes les chambres de la maison : il n'est pas impossible que par la suite il ne choisisse le salon comme lieu de son repos.

JOURNÉE DU 14

Nous visiterons aujourd'hui les musées particuliers ; ce matin, la galerie appartenant à la famille Six, 511, Heerengracht. On y remarque le portrait du bourgmestre Six et de sa femme, par *Rembrandt*

(1643) ; une laitière répandant son lait au soleil, de *Van der Meer ;* la jeune fille, de *G. Dow,* etc.

Après déjeûner , nous rendons une courte visite au Muséum *Fodor,* galerie toute moderne où l'on voit les Grecs bannis, d'*Ary Scheffer,* une belle vue du lac des Quatre-Cantons, de *Lindlar,* une école turque de *Decamps,* avec une reproduction saisissante d'un effet de lumière sur le mur du fond, et, pour terminer, une série de mauvais tableaux de Gudin. Les gardiens du Musée sont tous des gens comme il faut, dans une perpétuelle agitation (hollandaise toutefois) et toujours prêts à faire exécuter le réglement qui est affiché dans le vestibule d'entrée. J'extrais de ce réglement un article au hasard que je transcris littéralement : « Les gardiens sont » tenus de maintenir l'ordre dans les salles du » Musée, de rappeler au public les *clausules* (sic) » du réglement en cas de besoin, et d'éloigner les » personnes qui par leur conduite seraient *à charge* » aux autres visiteurs. »

Voilà qui est net et clair. Ne perdez donc jamais de vue ces importantes *clausules*, et avant tout efforcez-vous de n'être jamais *à charge* au public qui vous entoure... sinon... vous savez quoi : vous serez congédiés ignominieusement et sans rémission.

Au sortir du Muséum et après quelques instants de marche, se présente une petite échoppe fort sombre d'où s'exhalent les parfums les plus séduisants : la rue est bien étroite et les abords peu engageants... qu'importe!... Nous sommes chez

Wynand Focking, le fournisseur du monde entier.

Depuis deux siècles, tout bon habitant d'Amsterdam vient, après les émotions de la Bourse, se lubrifier le larynx sur l'humble comptoir de zinc où préside une détaillante infatigable qui, moyennant *dix cents*, vous sert à première réquisition les liqueurs les plus variées.

Il faut cependant jeter un coup-d'œil sur le port d'Amsterdam, port si fameux il y a quelques siècles et auquel la prospérité de celui de Rotterdam a fait perdre une partie de son ancienne importance.

Nous prenons une barque dont le rameur est un vieillard à bonne figure, pourvu d'une paire de bras encore vigoureux. Nous laissons derrière notre sillage deux grands navires de guerre transformés en écoles de mousses; l'un d'entre eux ne contient pas moins de quatre cents élèves.

Après une demi-heure de navigation dans des canaux fangeux, nous abordons au Heerengracht, au grand ébahissement des habitants qui, jusqu'à ce moment, se sont abstenus de respirer en barque les miasmes qui s'échappent de leurs canaux : nous ferons comme eux désormais, mais avant ne fallait-il pas apprendre un peu à nos dépens?

Demain, nous célébrons la fête de l'Assomption : nous célébrerons aujourd'hui celle de l'aimable dame qui nous reçoit si bien. J. L*** avait eu soin de faire l'acquisition d'un bouquet, car nous aimons à croire qu'en Hollande comme en France, les fleurs sont l'accessoire indispensable de tout souhait de bonne fête. Au reste, dans la maison du

consul-général, nous sommes toujours en France. L'un d'entre nous s'avance au nom de tous, et dit à Madame L*** combien nous avons hâte de profiter de la coïncidence heureuse qui nous permet de lui témoigner une fois de plus, à l'occasion de la Sainte-Marie, les sentiments de reconnaissance et de respectueuse affection dont nous sommes tous pénétrés à son égard. Nous savons que toute mère aime son fils, et qu'à ce titre Madame L*** sera toujours heureuse de posséder René dans sa maison d'Amsterdam; mais nous aussi nous l'aimons, et s'il nous était permis de faire valoir les droits de l'amitié, nous oserions souhaiter que Douai possède bien longtemps encore notre ami.

Cette fois encore, nous aurons l'honneur de dîner avec le chancelier qui vient d'être père de son sixième enfant, une petite fille qu'on appellera Ursule. Nous célébrons cette naissance qui donne un enfant de plus à la France, et le père, tout heureux, répond par des paroles charmantes à l'adresse du consul-général de France et des jeunes voyageurs qui l'entourent.

On allait passer au salon, quand soudain les portes de la salle à manger s'ouvrent et livrent passage à un monsieur à grande barbe noire, de taille moyenne, aux allures franches et martiales. — Est-ce un Français? Les quelques paroles gracieuses qu'il adresse tout d'abord à la maîtresse de la maison le feraient aisément supposer, tellement il possède bien notre langue; cependant son teint brun et ses yeux noirs lui donnent quelque ressemblance

avec un Espagnol.... Ecoutez-le et riez avec lui, car on ne l'a jamais vu pleurer.... Décidément, c'est un Français.... Eh bien ! oui, il est Français, il est même Espagnol, puisque sa mère était une Française fille d'un Espagnol, ce qui ne l'empêche pas, lui, d'être Russe et vice-consul impérial de Russie à Amsterdam. Il avait d'abord débuté par la carrière des armes, et ce n'est qu'à la suite d'une blessure reçue au service qu'il a dû abandonner cette carrière pour embrasser celle de la diplomatie. Monsieur Dmitri de B*** a vingt-deux ans, et a épousé une Pétersbourgeoise à qui nous aurons l'honneur d'être présentés demain. Il est l'auteur d'un ouvrage écrit en français et intitulé : « *La » Russie et la Turquie, depuis l'origine de leurs » rapports politiques jusqu'à nos jours,* » ouvrage qui figure à l'étalage des principaux libraires d'Amsterdam et dont l'importance ne saurait échapper à personne, en ce moment où la question d'Orient passionne toute l'Europe.

Les toasts recommencent, et le czar n'est point oublié. On cause, on rit, et finalement l'on va se coucher. C'est toujours par là qu'il faut finir : la nature a des droits que nous saurons respecter.

JOURNÉE DU 15

Ce n'est pas tout d'être compagnons de route pendant quelques semaines, il faut garder le souvenir du voyage. Pour cela, armés d'une partie de notre matériel de touristes, nous nous dirigeons vers la demeure de Monsieur *Offenberg*, l'un des meilleurs photographes d'Amsterdam : nous formerons groupe, et dans quarante ans, peut-être dans moins d'années, nos enfants chercheront à reconnaître leur père sur cette carte que nous avons l'intention de garder bien précieusement. A la première épreuve, le docteur bouge un peu ; à la seconde, P. G*** ne peut retenir un léger mouvement. Nous recommençons, et cette fois avec plus de succès : dès demain, l'obligeant artiste nous enverra des épreuves.

Avant le déjeûner, il faut aller voir le jardin de deux mille trois cents hectares de superficie qu'on appelle *Vondelsparck,* à cause de la statue du grand poète hollandais qui y a été érigée en 1867.

Ce jardin a été pourvu par le génie essentiellement pratique des Hollandais d'un café et d'une laiterie : ce qui fait qu'en Hollande on n'a jamais vu personne mourir de soif ; au moins l'histoire de ce pays ne nous en fournit aucun exemple.

Nous consacrons les quelques heures qui nous

séparent du dîner au parcours rapide des galeries du Musée *Van der Hoop,* légué à la ville par le banquier de ce nom. On y admire comme partout des Ruysdael, des J. Steen, des Vandevelde, des G. Dow, des Rembrandt, des Wouwermans, etc.

Tous les tableaux de cette galerie ont été déplacés au profit d'une exposition historique où figurent les objets les plus précieux et les plus variés, prêtés pour la circonstance par les différents amateurs et collectionneurs de la ville. Tapisseries à dessins capricieux, meubles antiques, vaisselles, ornements de cultes divers, tableaux, ameublements complets du moyen-âge, rien ne manque à cette remarquable exposition de tout ce que chaque citoyen a pu sauver de l'oubli du temps, et soustraire à l'avidité insatiable et toujours prodigue des riches étrangers.

Le soir, au dessert, Monsieur de B*** arrive avec sa femme dont les traits sont empreints de ce caractère si profondément reconnaissable qu'affecte toute figure russe, et dont l'aisance et la distinction rappellent l'habitante de Saint-Pétersbourg. Madame de B*** parle très-bien le français, ce qui nous procure l'avantage de jouir de sa conversation ; car il faut l'avouer à notre honte : si les Russes ont le courage d'affronter, et d'affronter avec succès, les difficultés de notre langue, nous ne pouvons pas nous vanter de les suivre même de loin sur ce terrain. Un troisième visiteur vient augmenter les charmes de notre compagnie : c'est Monsieur le chevalier Cz***, vice-consul d'Autriche à

Amsterdam ; sa peau blanche, sa barbe blonde, ses grands yeux bleus nous font facilement reconnaître sa nationalité. On nous avait dit que ses manières de gentilhomme et l'aménité de son caractère le faisaient justement apprécier dans les salons de La Haye où son ministre réside ; mais comme les qualités sont l'ornement inséparable de celui qui a le bonheur de les posséder, ce qu'est Monsieur Cz*** à La Haye, il le fut à Amsterdam, dès notre première entrevue : c'est dire que notre sympathie lui fut immédiatement acquise.

J. L*** se met au piano, et après avoir exécuté quelques valses et prêté le concours de son talent au vice-consul d'Autriche et à Madame de B***, on le prie de passer à la mazurka.

Transportons-nous en Russie, car deux Russes vont nous faire admirer cette danse originale et gracieuse qui vient du Nord, et qui ne s'exécute jamais mieux que chez les Russes et par eux.

Le couple se tient par la main ; le plancher résonne sous le pas bruyant et cadencé du danseur, pendant que la femme s'avance hardiment sans se laisser distancer. Quel feu dans le regard !... Quelle fierté dans l'allure !... Les bras s'entre-croisent, les danseurs tournent sur eux-mêmes, puis se reprennent par la main. A chaque note répond un nouveau mouvement, car tout est animation, tout est vie dans cette danse des pays septentrionaux qui fait vite oublier les rigueurs d'un ciel dur.... Cependant les membres se fatiguent... le piano lui-même chante plus doucement.... La danse va finir....

Il y a comme un redoublement dans la cadence, et, à la dernière note, le danseur épuisé tombe à genoux aux pieds de sa danseuse....

Oh! restez à ses genoux, car vous êtes fort et elle est faible : montrez-lui par là que vous êtes prêt à la protéger et à la défendre, car depuis dix-huit siècles la femme n'est plus une esclave; qu'en Russie comme en France, elle inspire toujours les nobles dévouements.... Souvenons-nous du rôle des chevaliers antiques, et si nous voulons les suivre de loin dans leur gloire, imitons leurs vertus et professons le culte des dames....

Pendant ce temps, R. L*** s'était esquivé sans bruit et nous revenait bientôt chargé de cet attirail si complet, de valises, de sacs de nuit, de pardessus de toutes les saisons, de télescopes et surtout de victuailles, qui accompagne toujours tout bon Anglais en voyage.... L*** revient de Paris — *oh! yes*...— et il y a éprouvé tous les déboires imaginables, aussi jure-t-il, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus. Il s'est avisé d'aller au grand Opéra. Là, il s'adresse au guichet, et ne voulant pas transformer sa soirée en une corvée artistique, il demande à la buraliste de lui délivrer une excellente place. Celle-ci propose une baignoire : « Com-
» ment, madame, une baignoire! cela est tout-à-
» fait choquant, entendez-vous? Je ne viens pas ici
» pour prendre un bain. » Et il se fâche tout rouge comme un Anglais sait se fâcher. — La guichetière surprise croit l'apaiser en lui offrant un parterre. Nenni!... « Moâ souis fatigué, savez-vous, mon-

» dame? Je ne voulais pas du tout asseoir moâ par » terre. » Et il brandit déjà sa canne. — Monsieur alors désire sans doute un paradis? « Un paradis!... » un paradis!... Quoi vous disez à moâ?... Un pa- » radis!... J'ai beaucoup d'agrémentation dans ma » existence sur terre, je ne veux pas aller en pa- » radis. » A ce moment sa colère augmente, ceux qui font queue s'impatientent, et un agent de police, le saisissant par le bras, l'entraîne de force et le dépose furieux au milieu de la rue. « Ah! c'est » comme ça, dit-il, que vous recevez les étrangers » qui vous font l'honneur de vous rendre une petite » visitation!... »

Il court à l'hôtel, rassemble tous ses colis, paie sa note :

« Ingrate Paris, tu n'auras pas mes schellings! » Et le voilà à Calais, prêt à prendre le paquebot de Douvres.

Bravo, Réné, bravo!... tu as su nous plaire aux dépens de la gent britannique, qui ne t'en voudra pas, j'en suis sûr, pour un si maigre motif, car à elle aussi il est permis de saisir nos travers et de les faire ressortir avec sa froide mimique : ce sont de ces petits procédés que l'on tolère entre nations.

. . . .

Demain nous irons à *Haarlem*, puis à *Velsen* visiter les gigantesques travaux de creusement du canal qui doit d'ici un an relier la mer du Nord au port d'Amsterdam. Nous nous promettons le plus grand plaisir, et d'autant plus que M. de B*** veut bien nous accompagner dans notre excursion.

JOURNÉE DU 16

En sa qualité d'ancien militaire, Monsieur de B*** est le plus exact au rendez-vous. A six heures trois quarts il sonnait à la porte du consul-général chez qui ronflaient encore, ou peu s'en faut, deux ou trois d'entre nous. L'on déjeûne à la hâte, car la gare est à l'extrémité de la ville, et c'est à peine si la célérité de l'omnibus que nous rencontrerons sur le *Dam* suffira pour nous permettre de prendre le train à destination de Haarlem.

A l'unanimité, nous nommons Monsieur le vice-consul de Russie à la présidence d'honneur de notre caravane. Tout en marchant, nous rencontrons, tambours et fifres en tête, un peloton de jeunes mousses armés d'un énorme fusil négligemment porté sur l'épaule gauche : le marin a le pas lourd et ne s'habituera jamais à la démarche alerte et vive des troupes de terre.

Ne lui en voulons pas trop : ce qui fait le bon soldat, c'est la discipline, c'est le mépris de la mort, et sous ce rapport nos jeunes mousses n'auront rien à se reprocher plus tard.

Arrivés à Haarlem après une demi-heure de chemin de fer, nous courûmes à la cathédrale dont la flèche hardie nous guidait à travers les rues sans prétention de la cité, qui doit être à coup sûr un

port de mer, si l'on se souvient que Nadar, s'étant un jour abattu avec son *Géant* dans les environs de Haarlem, courut les plus grands dangers pour la descente, puisqu'il manqua de s'y noyer. Ne parlons pas des orgues de Haarlem, elles sont trop connues : je me contenterai de rappeler l'inscription suivante que l'on remarque sur le frontispice de ce vaste édifice de tuyaux de toute grandeur et de toute harmonie, depuis la voix céleste des petits anges qui commencent à bégayer un chant jusqu'au grondement terrible du tonnerre en fureur : *Vicit vim virtus.*

Oui, il est bien vrai, la vertu doit triompher de la force, et combien de cœurs endurcis se sont laissés jadis émouvoir aux sons de cet instrument touché par des mains catholiques !...

Nous sommes dans l'une des rares églises de Hollande que l'amour du badigeon a respectées. Ici encore l'on doit admirer une de ces grilles de chœur en cuivre dont les dessins capricieux et bizarrement contournés attestent le talent et la patience de l'ingénieux artisan qui les a ainsi façonnées à l'aide de son marteau. Qui croirait que les habitants de Haarlem revendiquent eux aussi, pour un de leurs compatriotes, l'honneur d'avoir inventé l'imprimerie ? Strasbourg a élevé une statue à Guttemberg, Haarlem en a élevé une à *Laurent Coster*; vous la voyez en sortant de l'église, sur la place.

En cherchant le bois de Haarlem, nous distinguons au milieu d'une belle prairie une longue perche surmontée d'une masse de branchages et

de paille, affectant la forme d'un vaste champignon : c'est un nid de cigognes, et le propriétaire du pré, qui pense que la présence de ce nid dans son domaine est une bénédiction pour lui, serait bien triste si l'oiseau *porte-bonheur,* devenant infidèle et mécontent de son hospitalité, l'abandonnait un jour.... Le magnifique bois de Haarlem est parsemé de vastes clairières où paissent des troupeaux de chevreuils et de cerfs.

De vieux hêtres servent d'ombrage au voyageur qui s'égare dans ses sentiers. C'est là que nous nous installons, que nous fumons, que nous chantons, que nous gambadons, que nous nous applaudissons, et tout cela ne se faisait pas *moralement,* je vous assure, j'entends dans le sens employé par le docteur.

La chaleur est atroce, c'est le cas de prendre un bock ; nous ne faillirons pas à ce devoir.

Parcourons à la hâte les galeries de tableaux du Pavillon, et puis... en avant pour Velsen!...

Monsieur de B***, qui n'aime pas les mathématiques, nous pose cependant un problème : « Etant donné un *coco* vide, comment faire pour le lester ? » Nous cherchons la solution du problème, ou plutôt un hôtel nous l'offre : le patron est un tout petit homme bossu, à visage souriant d'un air béat, à allures obséquieuses, à voix grêle et placide ; il a les mains perpétuellement dans ses poches, et vous regarde sans sourciller en promettant de n'être pas long dans les préparatifs du repas ; ce qui ne l'empêche pas de donner, sans se presser, des ordres à

une servante nonchalante pour aller chercher, à un kilomètre de distance, la viande que l'on va cuire sur un feu qu'on va allumer.

Pendant ce long préambule, P. G***, qui connaît le proverbe : *le temps c'est de l'argent,* nous quittait furtivement pour aller prendre des notes, et jetait de temps en temps, au moyen de sa lunette d'approche, un regard inquiet sur notre groupe, craignant avec raison qu'en un coup de fourchette tout fût consommé à son grand détriment. Les beefteaks sont énormes, mais la note ne l'est pas moins. Vingt-sept francs de beefteaks !... Cela ferait honte aux anthropophages eux-mêmes !... Car, notez que le pain, la bière et accessoires forment des totaux séparés....

Avant de quitter la table, un grand besoin de toasts se fait sentir, et les orateurs se succèdent dans ce tournoi pacifique des langues à la recherche de l'amabilité.

On aperçoit du perron où nous sommes les gigantesques travaux de creusement du canal. Depuis onze ans, la persévérance d'un ingénieur anglais, Monsieur Huthon, a entamé l'immense langue de sable qui sépare les deux points extrêmes du travail ; on fabrique dans les chantiers de vastes blocs de béton, du poids de 20,000 kilos chacun, servant de fondations aux larges digues qui avancent hardiment leurs longs bras crochus dans la mer du Nord, à un kilomètre et demi du rivage.

Pour être admis à visiter les travaux, il faut y être autorisé par l'ingénieur en chef, qui exige na-

turellement de bonnes références; nous nous dirigeons vers son bureau; il n'est pas là, mais il est remplacé par un monsieur qui, au premier abord, semble peu disposé à accéder à notre demande. Il faut que Monsieur Dmitri de B*** exhibe sa carte et que R. L*** fasse valoir sa qualité de fils du consul-général de France à Amsterdam, pour que la situation change; car aussitôt le monsieur nous met sur la route en nous accompagnant pendant un quart d'heure dans les sables. Nous avons encore trois kilomètres à parcourir, mais quels kilomètres !!... dans des sables brûlants, sous un soleil de plomb qui ne nous fait aucun quartier; la mer est bien à l'horizon, mais il semble qu'elle s'éloigne à mesure que nous nous avançons vers elle.

Nous gagnons péniblement du terrain le long de la voie ferrée qui met en communication les chantiers avec les travaux du port. A droite, la vue se perd dans des dunes mouvantes, que recouvre en certains endroits un léger duvet de maigres ajoncs; à gauche l'œil suit en ligne droite le canal profond dont les pentes largement évasées reposent sur des blocs empilés de basalte de Norwège. Ici, des bateaux à vapeur vomissent la flamme et la fumée en arrachant au lit du canal le limon qui s'y est déjà formé. Là, courent les petits paquebots qui servent au transport des ingénieurs et des ouvriers. Il y a un peuple de travailleurs dans ces lieux qui, hier encore, étaient une solitude; demain nous y verrons un peuple de matelots et de commerçants, et qui sait si bientôt ces digues, devenues de superbes

jetées, ne seront pas le rendez-vous de prédilection de ces élégantes colonies qui viennent chaque année au bord de la mer avec les beaux jours et s'en vont avec eux? Grand Dieu ! nous étouffons....

Deuxième problème, toujours proposé par Monsieur de B*** : « Etant donné un soleil bien chaud, comment faire pour s'en garantir, lorsqu'on n'a pas d'ombrelle? » Ce problème, après mûre réflexion des mathématiciens de la bande joyeuse, est à l'unanimité déclaré insoluble ; il faut donc se résigner à souffrir :

Il n'est point ici-bas de moisson sans culture,
Tout veut des soins sans doute et veut être acheté.

Sur la route nous rencontrons une grande locomotive : l'ingénieur retourne à son bureau, mais nous ne le connaissons pas, et du reste il ne serait pas poli d'arrêter une locomotive lancée à toute vapeur. Donc, dans l'espoir douteux de le rencontrer à la mer où on nous a dit qu'il doit se trouver jusqu'au soir, nous continuons toujours chaudement notre excursion....

Enfin nous arrivons épuisés dans la maison d'un des ingénieurs de l'entreprise. Une servante se présente, nous lui demandons de l'eau et, en dépit des observations du docteur, nous nous aspergeons intérieurement par de trop fréquentes libations. Le propriétaire de la maison y revenait précisément. Après nous être présentés à lui, il nous fait accepter un verre de sherry que nous avalons avec reconnaissance, puis il nous fait accompagner, pour

la visite des travaux, par un de ses surveillants. Nous parcourons dans toute son étendue la digue nord et assistons à la pose d'un de ces énormes blocs de pierre qui affronteront désormais sans trembler les fureurs de la vague.

J. L***, A. J***, P. G*** et C. B*** ne peuvent résister aux charmes d'un *bad-huis* (prononcez bath-euss), et le prennent en toute hâte pendant que nous escaladons le petit phare portatif provisoirement fixé sur la plus haute dune de la rive gauche.

Une sorte de petit tramway traîné par un cheval est gracieusement mis à notre disposition, et nous ramène à Velsen d'où nous reprenons le train jusqu'à Amsterdam.

Troisième et dernier problème : « Etant donné un Hollandais rébarbatif, comment le faire rire ? » Nous entonnons les airs les plus variés de notre répertoire. Petit à petit sa figure s'élargit, ses dents se montrent dans leur blancheur immaculée, son nez participe au mouvement, ses yeux deviennent brillants.... O puissance de la musique ! le problème est résolu... il rit....

Amsterdam tarde bien à se montrer, et pourtant R. L*** nous affirme que nous sommes en express (hollandais).

A Amsterdam, A. J*** se perd dans la gare : quant à nous, perchés sur l'impériale de l'omnibus, nous le réclamions à tous les échos d'alentour ; fort heureusement, en passant vis-à-vis le fronton grec de la station, nous l'aperçûmes qui se disposait déjà, en parlant français, à embaucher un co-

cher hollandais pour la destination de Heerengracht, numéro 554.

Nous recueillîmes cet enfant prodigue dans nos bras, et à dix heures nous nous mettions à table (pour dîner), après avoir salué en passant la statue grimaçante de *Torbèke* qu'on a substituée depuis quelque temps à celle de Rembrandt. Quant à ce dernier, bien qu'il fût et qu'il soit encore en bronze, on raconte qu'à l'aspect de son successeur il fut pris d'un si grand effroi, que, par un vaste effort, il se déplaça, lui et son piédestal de pierre, et alla se fixer, au Bottermarck, au milieu d'un square en cours d'exécution. Cette fois encore, bonsoir, bonsoir... que les cousins, par ces chaleurs torrides, respectent vos peaux fines....

JOURNÉE DU 17

Savez-vous ce que c'est que du diamant ? Le chimiste vous dira avec emphase : C'est du carbone pur. — Et le moraliste : C'est le bonheur du beau sexe et le désespoir des maris. Oh ! si les femmes savaient une fois pour toutes qu'elles n'ont pas besoin de diamants pour plaire ; qu'il suffit pour cela qu'elles soient :

Telles qu'une bergère, au plus beau jour de fête,

De superbes rubis ne pare point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamants,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements.

Mais cela nous priverait aujourd'hui du plaisir de visiter la fameuse taillerie de diamants d'Amsterdam, la plus célèbre du monde entier. Continuez donc, Mesdames, à nous éblouir des feux de vos pierres précieuses, et soyez persuadées que si cette éblouissante exhibition ne peut augmenter notre admiration pour vous, elle ne peut non plus la diminuer.

Monsieur L*** a eu l'obligeance de demander, dès la veille, au directeur de l'établissement, l'autorisation de le visiter en détail. Cette fois nous sommes en nombre : Monsieur le chevalier Cz*** se joint à nous, ainsi que Monsieur Philbert avec sa fille aînée, Adrien et Charles. Nous sommes introduits dans le cabinet de Monsieur Daniels, le fondé de pouvoirs de Monsieur *Coster*, propriétaire de l'usine et consul-général de Hollande à Paris. — L'on nous montre d'abord le diamant brut, tel qu'il vient du Cap et du Brésil. A côté de ces pierres informes et opaques, Monsieur Daniels jette négligemment un paquet contenant une grande quantité de petits diamants à facettes brillantes, qui projettent sous les rayons du soleil mille feux étincelants.

La principale opération à laquelle on soumet le diamant brut est celle du clivage : il s'agit de diviser les plus gros cristaux sans les briser. Pour cela, un ouvrier expérimenté frotte le morceau à diviser

avec un diamant, en observant le sens de la cristallisation, et une fois la raie faite, un simple coup de marteau opère la division. Les morceaux sont ensuite enchâssés dans un ciment qui se durcit presqu'instantanément, et frottés les uns contre les autres afin de les dégrossir. Lorsque les facettes sont ainsi grossièrement indiquées par la nouvelle forme de la pierre, on soumet cette dernière à l'action rapide d'un disque huilé et saupoudré de poussière de diamant. Les pierres les plus imperceptibles sont travaillées par les femmes, qui ont sans doute plus de patience que les hommes.

Du haut de la fabrique, par un œil-de-bœuf percé dans le mur, on distingue une vue de face sur l'Amstel et sur ses ramifications dans la campagne.

Les ateliers sont d'une propreté remarquable : il n'est pas jusqu'aux générateurs et à la machine à vapeur qui ne portent l'empreinte d'un entretien de luxe et d'un frottement perpétuel. Pour éviter les soustractions frauduleuses, la surveillance est exercée avec rigueur sur les ouvriers, tant dans l'intérieur de l'usine qu'à l'extérieur; ils sont mis à la porte impitoyablement au premier motif de mécontentement. De plus, les diamants qui passent par leurs mains sont inscrits sur un livre *ad hoc*, et ils doivent les restituer sous une certaine déduction de poids provenant de la diminution nécessaire qu'entraîne le polissage.

Voilà le centre d'où rayonnent, dans les cinq parties du monde, ces étoiles mobiles qui ornent, à certains jours, les fronts de la plus belle moitié

du genre humain, et dont les feux ne cessent de resplendir dans nos salons, tandis que par l'hiver les nuages sont au ciel et la tempête autour de nos demeures ébranlées.

Nous nous séparons alors, et les Douaisiens vont en hâte au *Treippenhuis :* c'est là que se trouvent la fameuse *Ronde de nuit,* de *Rembrandt,* le *Banquet des arquebusiers,* de *Van der Helst,* l'*Ecole du soir,* de *G. Dow,* et une grande quantité d'autres toiles que nous nous promettons d'aller revoir ; car le départ pour *Zaandam* est décidé, et pour ne pas manquer le bateau il faut de suite aller déjeûner.

Le docteur a bien voulu me suppléer pendant cette excursion ; c'est ce qui va vous procurer l'avantage de l'entendre :

« Après le déjeûner, nous partons pour le port » où nous trouverons près du dock de l'Ouest un » bateau à vapeur qui nous conduira en trois quarts » d'heure à Zaandam, le Saardam des Français ; de » là, nous irons peut-être à Broek, le village clas- » sique de la propreté. Monsieur Philbert et ses » enfants ont bien voulu nous accompagner. Nous » traversons sur le pont du Stoombout *« le Prince » d'Orange numéro* 2 » le golfe de l'Y, nous sortons » du port, et nous remarquons à gauche d'immen- » ses terres récemment desséchées et protégées » contre la mer par des digues puissantes. Les » Hollandais ont su reprendre à la mer une partie » des terres que celle-ci leur avait enlevées ; il y a » deux ans à peine que le travail a été commencé, » et déjà une végétation luxuriante recouvre les

» nouveaux polders. Nous passons devant les éclu-
» ses qui ferment le canal de Nord-Hollande, qui
» se termine au Helder, à 93 kilomètres de là.

» A ce moment le vapeur prend le large, et R.
» L*** ne dissimule pas la crainte qu'il a du mal
» de mer. Une longue dissertation s'engage sur ce
» sujet. J. L*** prétend qu'en ayant la précaution
» de s'abstenir de tout aliment, on ne serait pas
» sujet à ce mal terrible. Le docteur n'est point de
» cet avis, et Monsieur Philbert tranche la question
» en disant qu'un individu qui aurait pris cette
» précaution serait dans le cas d'un *débiteur insol-*
» *vable,* situation toujours très-embarrassante. Bien-
» tôt nous voyons devant nous les innombrables
» moulins de Zaandam et la ville elle-même, co-
» quette petite ville de 13,000 habitants, bâtie en
» amphithéâtre sur les bords du golfe de l'Y. Nous
» débarquons et nous dirigeons avec toute la célé-
» rité possible (pour nous dérober aux obsessions
» des guides, plus importuns encore ici que dans
» les autres villes), nos pas vers la célèbre cabane
» où Pierre-le-Grand, qui voulait tout connaître par
» lui-même, apprit l'état de charpentier : nous ar-
» rivons devant un hangar en bois vitré qui recou-
» vre la cabane dont la solidité est fortement com-
» promise. La cabane, toute en bois, se compose
» de deux pièces : l'une est la salle de travail ; l'au-
» tre, la chambre à coucher ; dans celle-ci, nous
» remarquons une large cheminée surmontée d'une
» pierre qu'une inscription nous dit avoir été posée
» par le czar Alexandre Ier ; nous y voyons encore

» une vieille table et de vieilles chaises, mais où
» donc est le lit? Là, dans un coin ; on ouvre une
» armoire, et on voit dans un renfoncement le lit
» le plus modeste qu'il soit possible d'imaginer,
» lit hollandais, beaucoup trop court pour celui qui
» l'a habité, si nous en jugeons par le portrait du
» czar qui orne le mur de la salle voisine. Sur la
» table se trouve un registre volumineux rempli
» des noms des visiteurs ; mais il paraît que ce re-
» gistre ne suffit pas, car les murs de la cabane et
» du hangar sont couverts d'innombrables échan-
» tillons de sculpture en creux rappelant les noms
» des admirateurs de Pierre-le-Grand, et nous re-
» marquons avec bonheur qu'au moins un quart de
» ceux-ci sont des habitants de Roubaix.

» Voici, entr'autres, une inscription qui mérite
» d'être reproduite :

» Sur cette humble demeure
» Planent les anges saints.
» Israéwitch, incline-toi !
» Ici est le berceau de ton empire,
» Ici est née la grandeur de la Russie!
» (Alexandre II.) — Traduit du russe.

» Nous sortons de la cabane pour visiter un peu
» la ville, et certes celle-ci mérite bien d'arrêter
» les regards. Aux vitrines des marchands de jouets
» d'enfants s'étalent de gracieux petits moulins qui
» attendent les acheteurs : les moulins sont la ri-
» chesse du pays, aussi faut-il que les enfants fas-
» sent de bonne heure leur connaissance,... Nous
» errons pendant deux heures, sans nous fatiguer,

» dans les rues droites, bien disposées, larges, pavées en briques, d'une propreté remarquable, bordées de jolies maisonnettes en bois peint vert et rouge, entourées de coquets jardinets. Evidemment, Zaandam est une ville peuplée de paisibles rentiers, et on a peine à croire qu'elle soit l'entrepôt des bois de Norwège dont la Hollande tout entière fait une si grande consommation; nous admirons en passant la belle rivière de *Zaan,* aux bords boisés, à l'eau calme et limpide, dont les affluents viennent baigner les caves des maisons. Nous sommes si heureux de notre promenade à Zaandam que nous déclarons à l'unanimité *Broek* indigne de notre visite; ajoutons qu'il faudrait deux heures de voiture pour nous y rendre et que cette localité ne saurait être plus propre que Zaandam. Nous ne nous laissons pas effrayer par le cortège peu respectueux des gamins qui nous font la conduite dans les rues, comme si jamais un étranger n'avait mis le pied à Zaandam. Mais voici 7 heures, la cloche sonne, le bateau part, nous retournons à Amsterdam. »

Merci, docteur, merci et bonsoir....

JOURNÉE DU 18

Jusqu'ici, nous n'avons vu la campagne hollandaise qu'en passant la tête par les portières d'un wagon ; il faut pourtant parcourir lentement ces plaines vertes qui réservent à leurs visiteurs des admirations inattendues. Hier, on a traversé en vapeur un des bras du Zuyderzée; aujourd'hui, nous nous laisserons glisser tout modestement sur l'Amstel et nous y déploierons nos talents de rameurs. Et d'abord, qu'est-ce que l'*Amstel ?* L'Amstel est un fleuve inconnu prenant sa source non loin d'Amsterdam ; c'est à peine si les cartes géographiques daignent le mentionner. Mais considérez-le à Amsterdam : là, il est plus large que la Seine à Paris ; ses eaux, d'un vert sombre, sont couvertes d'embarcations de toute grandeur qui les sillonnent perpétuellement pour les besoins d'un commerce actif ; l'Amstel est digne d'Amsterdam : c'est un fleuve et un beau fleuve.

Cette fois nous formons une troupe complète, car Madame L*** s'est jointe à nous, ainsi que sa fille et trois enfants de Monsieur Philbert. Deux barques sont louées ; les rameurs se répartissent dans ces deux barques qui vont lutter de vitesse, sans toutefois chavirer, car Madame L*** ne nous le permet pas, et nous serons heureux de lui obéir.

Après avoir longtemps battu l'onde et nous être préparé pour le soir une charmante collection de ces clochettes qu'on appelle des *gales*, afin d'éviter le mot singulier de même consonnance qui correspond à une maladie d'un autre genre, nous mettons à bord Madame L*** qui nous suit sur le chemin longeant le fleuve, et nous fait bientôt aborder à notre tour pour la visite d'une ferme hollandaise. La ferme ne comporte qu'un vaste appartement, dont l'aménagement intérieur est formé par des cloisons : d'un côté les vaches, de l'autre les chevaux ; ici, l'animal qui se nourrit de glands, là, la volaille. Les échelles sont suspendues horizontalement le long des murs ; les ustensiles reluisants se prélassent dans un coin tout propret. Le fermier domine en maître sous ce toit où d'un seul coup-d'œil il voit tout, tandis que la fermière empressée vaque aux soins du ménage en jetant de temps en temps un regard de complaisance sur les mille petits objets de fantaisie qui ornent ses vitrines fraîchement nettoyées, objets dont la multiplicité atteste l'ancienne et toujours modeste aisance de la famille. En ce moment la fermière est malade, le docteur ne pourrait-il pas lui porter secours ?... Après avoir examiné cette question, il est décidé que le cas n'étant pas pressant, et R. F*** n'ayant guère qualité pour exercer en Hollande la médecine sur une personne dont il ne peut du reste comprendre le langage, les rameurs vont reprendre leur poste et redoubler d'efforts et de vitesse pour ne pas faire attendre Madame L*** qui a l'extrême

obligeance de nous devancer, afin d'aller commander le repas champêtre.

Nous sommes vendredi, et nous sommes à la campagne!... que mangerons-nous? Grave question. Si nous mangeons bien, tant mieux, sinon, nous ferons justement carême en expiation des très-nombreux péchés de gourmandise que nous avons commis les jours précédents chez nos hôtes. Une seule chose nous rassure, c'est que ces derniers partagent notre responsabilité, puisque par l'excellente cuisine qui nous est servie chez eux, ils sont les auteurs des tentations auxquelles nous avons tous succombé. Chemin faisant, nous entonnons les chants du doux pays de France : *Malborough... Le petit navire... Vers les rives de France...* etc., etc..., et si quelque note discordante vient à se glisser dans cette symphonie bruyante, nous rejetons ce défaut d'harmonie sur les clapotements incessants du fleuve, qu'un vent violent soulève et précipite en vagues écumeuses contre les flancs sonores de nos frêles esquifs.

Tout-à-coup un chanteur jette les jambes en l'air et fait presqu'un tour sur lui-même en arrière ; il se relève armé d'un gros bâton : c'est le bout de la rame qui vient de se casser sous ses efforts vigoureux. Adrien se fait déposer sur le rivage et disparaît immédiatement : quand il revient, il traîne avec lui une paire de nouvelles rames qui ne se casseront plus, car celles-là sont lourdes et faites d'un bois sans défaut : la situation est sauvée.... Merci, Adrien, merci...

Pendant ce temps, la seconde barque poussait une reconnaissance vers le lieu de l'accident et repêchait non sans peine l'autre partie de la rame entraînée par le courant.

Sur la rive droite du fleuve, que nous remontons, et en dessous de son niveau, maintenu par une large digue plantée d'arbres, se dresse entre une petite ferme et un jardin garni de tables et de chaises d'une simplicité rustique, une auberge fréquentée les jours de fête par les groupes joyeux des environs.

Si la gaîté y est parfois triviale et même grossière, si les visiteurs y sont toujours de bon aloi, c'est ce que je ne saurais vous dire ; mais ce que je puis vous affirmer, c'est qu'aujourd'hui l'auberge de l'Amstel est un *rendez-vous de noble compagnie*. Nous y abordons avec un appétit qui n'a d'égale que notre bonne humeur. Là, pas de joueurs de flûte pour charmer notre repas ; pas de nymphes pour nous présenter dans des corbeilles tressées avec les joncs du fleuve les doux présents de l'automne. Nous plaçons deux tables à côté l'une de l'autre, nous entourons de chaises cet assemblage improvisé et nous garnissons les chaises de nos agréables personnes. Voilà les dîneurs.

Voici le dîner :

MENU DU 18 AOUT 1876.

Entrée :

Fromage, beurre et pain de sarrazin.

Légumes :

Pommes de terre.

Rôti :

Œufs à la coque.

Vins :

La boisson est toujours la bière du pays, lourde, sirupeuse et amère.

Dessert :

Vaste salmis de bons mots, de quolibets, de réparties humoristiques de notre composition.

Puis, pour faire la digestion, nous allons à nos rames. Il faut vous dire qu'avant de retourner à l'Amstel, quelqu'un d'entre nous, ou plutôt quelqu'une d'entre nous, avait failli être victime d'un évènement tragique. Le domaine du propriétaire de l'auberge est borné du côté de la ville par un ancien fossé desséché qui le sépare d'une vaste prairie toute verdoyante. Hélas ! faut-il que les apparences soient si souvent trompeuses ! Mademoiselle Marguerite espérant le traverser à pied sec, s'engage dans le lit du fossé ; tout-à-coup on la voit s'enfoncer.... Grand Dieu ! ce lit qu'on croyait ferme et résistant n'est formé que de limon fangeux. Mais à peine a-t-on pu songer à lui porter secours, que d'un vigoureux effort elle est sur l'autre rive. Une large planche devant servir de pont est jetée à la hâte sur l'abîme et elle nous revient triomphante, n'ayant pour tout dommage que des chaussures souillées auxquelles quelques poignées d'herbe ont bientôt rendu tout leur lustre : une brosse eût mieux fait l'affaire ; nous en avions bien une à notre

disposition, mais un sentiment de compassion nous empêcha d'en faire usage, car c'était la tête en houssoir de René.

Nous remontons tous à bord, et après nous être égarés une heure dans les vastes sinuosités du fleuve, nous prenons à l'auberge une pinte de lait à laquelle A. J*** fait le plus grand honneur. En revenant vers le point de départ que nous avions quitté le matin, nous rencontrons de temps en temps des bateaux traînés par un cheval lancé au petit trot et surmonté de son conducteur : voilà ce que l'on appelle ici des *trekschuiten* (mot composé de *trekken*, tirer, et *schuit*, bateau). Chemin faisant, nous étions de temps en temps harcelés par deux jeunes rustres hollandais conduisant une petite barque à voiles et désireux sans doute de nous faire admirer de près leurs talents nautiques. Ces différentes évolutions déplaisaient fort à Madame L*** qui nous accompagnait, et il fallut que A. J*** leur montrât son visage courroucé et ses poings menaçants pour les écarter de notre bord et les tenir désormais à distance respectueuse.

La journée est finie : c'en est encore une que nous ne regretterons pas, car nous l'avons bien employée, nous avons bien dilaté nos joues et nos poumons. C'est à peine si, à l'heure qu'il est, nos joyeux refrains ne sont plus répétés par les échos de l'Amstel....

Nous regagnons en toute hâte la maison du consul-général où nous attend comme toujours un excellent dîner. La glace n'y est pas épargnée, car la

température ne cesse pas d'être torride : l'on se croirait à l'Equateur, mais à quel Equateur !... Un Equateur perfectionné où l'on trouve des maisons confortables, de la police, de la propreté, — de la civilisation en un mot, — et où les bêtes féroces ne sont visibles qu'à travers les rassurants barreaux de fer du Jardin Zoologique. Pendant que nous mangeons avec un appétit qui n'a d'égales que la variété et la qualité des différents mets qui nous sont servis, Monsieur L*** nous annonce pour le lendemain à neuf heures un grand concert d'orgues au palais de l'Industrie : cet instrument sera touché par Monsieur *Verheijen* dont nous avons déjà entendu parler avec éloges. Nous nous promettons donc une charmante matinée. Mais avant elle, R. L*** nous prépare une charmante soirée....

Il n'existe point quant à présent, dans la création, d'homme à ressorts, et pourtant que d'avantages ce nouveau perfectionnement ne procurerait-il pas au genre humain ? — Ne désespérons point, car la transformation du singe en ce que nous sommes (grâces à Dieu), est bien une autre merveille, et pourtant nous l'avons accomplie sans efforts et sans nous en apercevoir....

En attendant, quelqu'un se charge de nous démontrer dès ce soir même quels seraient les avantages de ce perfectionnement, notamment en ce qui concerne les amateurs de tableaux : nous sommes en Hollande, pays où ces derniers pullulent.

Une masse informe rase lentement le sol et se glisse le long du mur. Avec un peu d'attention l'on

voit qu'il y a quelque chose d'humain dans cette masse qui s'agite. La partie supérieure est couronnée d'un feutre. Attention... sous ce chapeau se trouve une tête d'homme; la face est quelque peu blême et fait ressortir le noir jais des moustaches. Quelle physionomie sans expression et sans vie! Est-ce bien là l'amateur de tableaux, cet être neutre qui tient de l'homme par sa conformité de structure avec l'espèce humaine, et du tableau par son immobilité lorsqu'il contemple en extase les différentes toiles d'un musée? Etre enthousiaste pourtant et dont la figure trahit les différents sentiments d'admiration qui l'animent.

Le monstre, je me trompe, l'amateur de tableaux, se dresse, se dresse toujours. Depuis les miniatures qui touchent presque le parquet de la salle jusqu'aux grands cadres qui voudraient s'enchâsser dans le plafond, rien n'a échappé à sa vue, et quand il est fatigué de voir et d'admirer, en un clin-d'œil il se réduit à ses dimensions premières et disparaît en rampant à nos yeux étonnés....

Oh! dites-moi donc quel est cet être fantastique, et par quelle secrète machination il revêt ainsi toutes les formes, tantôt affectant celles d'un géant, tantôt se réduisant aux proportions exigues d'un nain? Vous voulez que je tue la poule aux œufs d'or?... Je la tuerai. Voici en un mot le procédé employé par l'artiste : il fixe au bout d'un long bâton une boule recouverte d'étoffe blanche, sur cette étoffe il dessine tant bien que mal des yeux, un nez, une bouche, et coiffe le tout d'un chapeau;

cela posé, il se munit d'un vaste châle dont il s'enveloppe, en ayant soin de l'attacher par une extrémité au sommet du bâton qu'il soulève alors plus ou moins, selon qu'il veut paraître plus ou moins grand, voilà la théorie ; quant à la pratique, elle dépend complètement du talent de l'opérateur, et c'est pourquoi nous applaudissons R. L*** qui s'apprête déjà à passer à d'autres exercices.

Une inspection d'école primaire a bien son charme, pour quiconque aime à étudier les caractères des différents personnages de cette scène, à en saisir les côtés ridicules, s'il y en a, et à en rire une bonne fois, de peur de *« mourir sans avoir jamais ri, »* comme disait La Bruyère.

Le premier tableau représente un vieil instituteur empressé, soucieux et inquiet, qui sent la visite de son inspecteur depuis quinze jours : c'est vous dire que les quinze nuits qui y correspondent ont été sans sommeil. Qu'importe ! il oublie ses fatigues, car il ne veut pas qu'on puisse adresser à ses chers élèves des reproches dont l'affront remonterait directement jusqu'à lui. Une dernière recommandation à ces jeunes disciples qui vont être jugés : — Voyons, Mathieu, toi qui formes à toi seul l'élite de la classe, répète-moi la fable du *Loup et de l'Agneau*. L'élève interpellé se lève sans rougir, se campe après avoir fait les trois saluts réglementaires, en se tournant du côté où l'on présume que Monsieur l'inspecteur s'asseiera, et commence un récitatif où la mémoire brille de tout son éclat. A peine avait-il achevé qu'un grand fracas se fait entendre —

Monsieur l'inspecteur est dans la cour — il se précipite sur son banc.

Deuxième tableau. Monsieur l'inspecteur entre : il y a donc décor nouveau. L'instituteur courbe respectueusement son échine autant qu'il la peut courber, en débitant dans cette position un petit speech fort long que l'émotion l'empêche d'achever. Monsieur l'inspecteur préfère rester debout, et va se placer à l'opposé du fauteuil d'honneur qu'on lui avait préparé. « Voyons, dit-il, monsieur l'ins-
» tituteur, vous le savez, mes moments sont pré-
» cieusement comptés, et tandis que je me livrerai
» à la constatation scrupuleuse des progrès réalisés
» par vos jeunes élèves depuis un an, d'autres ins-
» tituteurs, vos collègues, attendront impatiem-
» ment ma venue qui doit être pour toutes les
» écoles primaires de ma circonscription un hon-
» neur et un bonheur. Commençons.... »

— L'instituteur, d'un air obséquieux et embarrassé. — Monsieur l'inspecteur, je vais choisir au hasard un élève, si vous le permettez, monsieur l'inspecteur, et toujours au hasard, monsieur l'inspecteur, je lui indiquerai une fable qu'il devra vous réciter.

— M. l'inspecteur. — A merveille, à merveille... j'aime les fables, j'en fais journellement la pâture de mes rares loisirs. Commençons, commençons.

— M. l'instituteur, simulant de l'hésitation. — Hem... petit Mathieu, par exemple... hem... si tu nous récitais... voyons... au hasard... *le Loup et l'Agneau.*

Petit Mathieu, tout fier de la distinction dont on l'honore, se précipite hors des bancs avec tant d'ardeur, qu'il donne du sabot dans le nez de son voisin qui va piteusement et sans permission saigner à la pompe. Petit Mathieu, qui ne s'en est même pas aperçu, exécutant de point en point la leçon, se pose à trois pas vis-à-vis le fauteuil vide, fait trois saluts et commence immédiatement :

Un agneau se désaltérait
Dans le.....

— M. l'inspecteur, riant.—Allons, jeune homme, retournez-vous, que je vous voie au moins.

Petit Mathieu s'aperçoit alors de la méprise; il rougit, il palit, et...

« *Vox faucibus hæret.* »

— M. l'instituteur.—Monsieur l'inspecteur pardonnera... sans doute... l'honneur... la timidité.... (A part.) Je suis perdu!...

— M. l'inspecteur.— Eh bien! que faisons-nous?

— M. l'instituteur consterné et les yeux baissés vers la terre. — Mathurin!...

A ces mots, trois jeunes gamins répondant à ce nom, se présentent docilement, car ils viennent d'être désignés par la voix de leur maître; Monsieur l'inspecteur fait avancer le premier : « J'écoute. »

Oh! celui-là n'est pas timide : il joint les talons sur la même ligne, les pieds un peu moins ouverts que l'équerre, le corps légèrement appuyé sur les hanches, les mains sur la couture du pantalon

(c'est son pantalon du dimanche, celui-là a encore ses coutures ; l'autre... hélas !... n'est plus ce qu'il était ; au reste, nous sommes au mois d'août, il n'y a pas de rhume à craindre). Courage, Mathurin, si tu continues, tu feras un bon soldat.

Le jeune virtuose braque les yeux sur l'auguste visiteur, et débite sans broncher, et en moins de 60 secondes, le morceau de littérature dont il s'agit.

« C'est bien, dit Monsieur l'inspecteur, mais il faudrait des gestes. »

Oh ! pour des gestes, cela ne m'embarrasse pas, s'écrie (tout bas et en lui-même) l'instituteur, et il appelle Sosthènes.

Sosthènes, qui n'a que les os et la peau, gambade à tout moment et ne peut guères marcher sans sautiller. Les gens du pays croient qu'il est atteint d'une maladie de nerfs. — Sosthènes sourit agréablement et commence sans se faire prier ; d'abord les gestes sont sobres, mais au 4me vers, ses yeux s'animent, ses bras s'entr'ouvrent, il s'élance sur l'inspecteur avec des regards courroucés :

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

— Doucement, doucement, calmez-vous, jeune élève, et pour vous donner un exemple de l'art si difficile de la déclamation, écoutez-moi et faites comme moi :

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure....

Les bras indiquent mollement le sens du courant ;

tous les élèves l'imitent, les uns à gauche, les autres à droite, il s'ensuit que les courants s'entrechoquent et que Monsieur l'inspecteur est obligé de revenir sur ses instructions premières. La plupart des élèves attendris restent suspendus à ses lèvres, sans partager les ronflements qui vibrent déjà sourdement dans les coins. Monsieur l'inspecteur poursuit sa démonstration, et gronde et bêle tour-à-tour avec le loup et l'agneau.

Pour s'assurer de suite du résultat de sa leçon, il avise parmi les jeunes représentantes du beau sexe une petite rousse qui a nom Madelon. Madelon aime assez à se produire et ne craint nullement les écueils du petit monde dont elle est la reine au moins jusqu'à ce jour : car en ces matières délicates, l'on ne doit pas se flatter d'un lendemain. Trop de reines de ce genre finissent, elles aussi, sur un échafaud, celui de l'oubli et du dépit.

Pour le moment, Madelon est la pimbêche, coquette, freluquette, mijaurée du village ; comment va-t-elle se tirer de ce pas si difficile et si pénible pour le maintien intégral de sa réputation? Ma foi ! le mieux du monde ; jugez-en plutôt. Elle babille agréablement sa fable, et assaisonne de temps en temps son débit de ces petits gestes pointus et saccadés qui feraient croire qu'elle est de la famille des automates à voix humaine. Bravo, bravo, tout va bien qui finit bien ; Monsieur l'inspecteur est à moitié satisfait, c'est beaucoup, car il était venu dans l'intention de gronder (cela fait bon effet) et il ne gronde pas.

« Mes enfants, dit-il en les quittant, les devoirs
» professionnels dont je suis le sujet actif, me
» mettent dans la nécessité d'imposer des limites à
» mes désirs qui, si je les écoutais, me feraient
» vous consacrer plus de temps ; je vous dis adieu
» jusqu'à l'année prochaine. Imitez le laboureur
» qui travaille son champ pendant l'hiver, le sème
» au printemps et le récolte à l'automne. Monsieur
» l'instituteur est la charrue qui creusera des sil-
» lons dans vos intelligences ; il est aussi l'homme
» qui y déposera les semences des connaissances
» utiles. Soyez comme la terre l'est au laboureur,
» soyez dociles à ses soins, et plus tard vous récol-
» terez en abondance les gerbes du savoir que vous
» empilerez avec soin dans les greniers de votre
» avenir ; je m'en vais, adieu. »

A ces mots, Monsieur l'inspecteur tend la main à Monsieur l'instituteur ; celui-ci, émerveillé de cette marque de considération inattendue, hésite d'abord, puis bientôt se décide à saisir cette main qu'il étreint avec tant de reconnaissance que la victime pousse un cri et se dégage avec peine.

Monsieur l'inspecteur est déjà bien loin quand l'instituteur, revenant de toutes ses émotions et désireux d'un repos qu'il a justement mérité, licencie son jeune troupeau au risque de s'attirer toutes les malédictions des parents qu'il ne craint pas d'affronter aujourd'hui, espérant bien, le jour des prix, regagner leurs sympathies en distribuant à leur progéniture force prix d'encouragements.

Voilà comment se passe dans une école primaire

la grave, la terrible, la redoutée cérémonie de l'inspection annuelle, ou plutôt, pour être plus exact, voilà comment s'est passée notre soirée dn vendredi 18 août 1876.

Et maintenant, si vous me demandez qui donc a bien pu remplir les rôles si variés de Monsieur l'inspecteur, Monsieur l'instituteur, Mathieu, les trois Mathurins, Sosthènes, Madelon, je vous le dirai, mais à une condition, il faut me croire : c'est R. L***. Si vous avez quelque doute, je vous permets de l'interroger et même de pousser l'indiscrétion jusqu'à solliciter de lui l'honneur d'une représentation spéciale; il est trop aimable pour vous bailler un refus en réponse.

Bonsoir; dieu de l'Amstel, vous à qui nous avons rendu nos hommages pendant tout ce jour, envoyez-nous des pavots pour la nuit.

JOURNÉE DU 19

Nous n'avons pas de peine à nous lever, car aujourd'hui c'est le jour de l'harmonie et nous ne voulons pas perdre une seule note pendant cette heure que nous passerons au palais de l'Industrie.

Les Hollandais raffolent de tableaux, leurs peintres nombreux et éminents les leur font aimer, mais

ils n'aiment pas autant la musique. Il ne faut pas les imiter en cela, aussi sommes-nous au grand complet : nos hôtes d'abord, puis les personnes dont nous avons fait la connaissance chez eux les jours précédents.

Celui qui va nous charmer par ses accords est déjà arrivé ; il a rédigé des programmes qu'il nous fait distribuer.

Monsieur *Verheijen*, professeur de musique à Amsterdam, a reçu de la nature ce que tant d'autres ne parviennent pas à acquérir après une vie d'études. *Nascuntur poetæ*, a dit un ancien ; ne pourrait-on pas appliquer à la lettre ces paroles aux musiciens, ces poètes eux aussi, qui savent si merveilleusement s'emparer de leurs auditeurs pour les élever avec eux dans les sphères idéales où leur génie les transporte ?

Monsieur *Verheijen* est né musicien, et il a suffi d'une année passée au Conservatoire de musique d'Amsterdam pour en faire ce qu'il est, un grand musicien, égaré au milieu d'un peuple de concitoyens qui ne savent pas l'apprécier parce qu'ils ne le connaissent pas.

Le vaste palais de l'Industrie affecte la forme d'une croix. A une extrémité se dresse un joli théâtre où la voix des acteurs est quelquefois couverte par le cliquetis des bocks et les conversations des spectateurs. L'habitant d'Amsterdam vient le soir au palais de l'Industrie autant pour prendre des consommations que pour applaudir aux talents parfois équivoques des différents artistes qui solli-

citent son enthousiasme difficile à provoquer. En face et à l'autre extrémité, s'élance, jusqu'au faîte de l'édifice, le gracieux buffet d'orgues de la facture de la maison Cavaillé-Coll, de Paris : ces orgues n'ont pas coûté moins de 100,000 florins, c'est-à-dire plus de 200,000 francs.

Pourquoi sont-elles si souvent muettes sous cette immense coupole où pas un son n'est perdu, depuis le grondement saccadé du tonnerre en fureur jusqu'au murmure harmonieux du petit chérubin qui s'éveille ; depuis les lamentations sourdes et étouffées du damné devenu pour l'éternité l'habitant désolé de ce lieu terrible au seuil duquel il faut « *laisser toute espérance,* » comme disait le Dante, jusqu'à l'hosannah triomphant de l'élu qui entre dans la splendeur des gloires éternelles ?...

Taisons-nous, le concert commence.... C'est le chant après le combat, c'est le cri d'allégresse. On croit voir une armée victorieuse oublier un instant les fatigues de la lutte, et rassembler toutes ses forces pour envoyer jusqu'aux derniers échos de la patrie inquiète la nouvelle éclatante du triomphe et lui faire partager son enthousiasme guerrier. Voilà la *marche triomphale de Lemmens :* voilà les débuts de l'artiste.

Bientôt sous son jeu savamment calculé, les tuyaux apaisés chantent doucement une mélodie de Guilmant. Nous écoutons, toujours remplis d'admiration, la *Fuga G. Mol* de *Bach,* la sonate nº 1 de *Mendelssohn,* une fanfare de Lemmens ; et enfin, pour nous faire apprécier les étonnantes ressources

de cet instrument qui vaut à lui seul tous les autres instruments, l'artiste rejette loin de lui toute espèce de partition : il va être lui-même, il va se livrer à une improvisation ; l'improvisation, cette gloire de l'artiste consommé, ce nuage où il aime à s'abriter pour en faire jaillir par intervalles et au gré de l'inspiration des éclairs de génie. O vous qui n'avez ni cœur, ni imagination, ni sentiments puissants au fond de l'âme, ne tentez pas les écueils de l'improvisation : vous n'avez pas pour vous guider dans les ténèbres d'où vous voudriez sortir, les lumières de l'inspiration, vous vous briserez inévitablement. L'improvisation est le domaine de l'homme favorisé du Ciel qui sent au-dedans de lui une puissance invincible, et qui pour cela a confiance en ses propres forces. Chaque fois que ce pouvoir créateur dont il est l'interprète heureux l'anime et le transporte, écoutez-le et n'hésitez pas à vous asseoir à ce banquet du génie auquel l'artiste, en hôte généreux et bienfaisant, convie sans distinction tous ses auditeurs.

Quelle hardiesse de conception et aussi quelle sûreté dans l'exécution ! quelle variété de sons ! quelle diversité dans les différentes expressions !... Ecoutez... écoutez.... Le vent gémit et siffle à travers les grands arbres ; la grêle crépite sur les vitraux retentissants : on entend les voix de la nature étouffées et tremblantes, murmurer confusément dans ce terrible cataclysme.... Des échos lointains résonnent sourdement des éclats de la foudre qui tombe....

Peu à peu tout rentre dans le calme, les éléments fatigués se taisent, l'on voit poindre à l'horizon l'aurore d'un beau jour : l'oiseau siffle joyeusement dans les bois sa chanson printanière ; des groupes d'hommes entonnent des chants de fête, tandis qu'au sein des nues des légions d'anges célèbrent les louanges du Seigneur.... Voilà où l'artiste guidait notre imagination émerveillée ; puis, pour la ramener à la réalité, il tirait de son instrument les sons si purs que l'enfant produit en frappant de son léger marteau de minces lames de cristal.

Que des orgues sont donc belles lorsqu'on sait les faire parler !... C'était notre cri à tous lorsque Monsieur *Verheijen,* qui venait ainsi de nous ravir pendant une heure, rejetait avec modestie les éloges mérités que nous lui adressions.... Après le concert, Monsieur Philbert nous fait visiter les orgues en détail et répond à toutes les questions. Puis, nous parcourons à la hâte le palais de l'Industrie. Dans l'une des salles de côté on fait des préparatifs de noces ; le palais de l'Industrie est la maison de tous moyennant finances. Dans le jardin vacillent sous une légère brise des milliers de prismes de cristal qui décomposent les rayons du soleil et nous envoient les couleurs fugitives de l'arc-en-ciel. Courons vite, avant déjeûner, au Trippenhuis, compléter notre première visite qui a été fort courte. Les tableaux sont magnifiques, mais l'édifice qui les contient n'en est pas digne ; c'est une maison un peu plus ornée que les autres, avec colonnades grecques.

Nous avons encore à voir le palais du roi, situé sur le Dam, où les malins prétendent qu'il existe *une maison sans porte* (le palais), *une porte sans maison* (la Bourse) et *une fontaine sans eau;* nous verrons ensuite l'hôtel de ville d'Amsterdam ; ce sera notre tâche pour l'après-midi.

Le voyage touche à sa fin, jouissons des derniers moments, car nous allons bientôt nous disperser et rompre cette association cimentée par l'amitié, qui avait pour but l'amusement en commun. Après déjeûner, J. L***, qui doit rejoindre ses parents à Ostende, prend congé de Monsieur et de Madame L*** et se dirige vers la gare de Rotterdam ; nous lui souhaitons bon voyage et il nous répond par le même souhait : ce souhait est accepté volontiers par tous, car nous avons encore bien des choses à voir.

Le palais du Dam est une vaste construction carrée avec cour intérieure, sans perron ni porte d'honneur. Il faut presque se baisser pour y pénétrer. Tout est mort dans ce palais où la majesté royale n'habite guère que quatre jours par an. Ce palais, qui était jadis l'hôtel de ville d'Amsterdam, a été habité au commencement de ce siècle par Louis Bonaparte, frère de Napoléon Ier, ce géant qui brisait les trônes, puis les relevait pour y asseoir sa famille.

Une grande partie de l'ameublement de cette époque garnit encore les différentes salles du palais ; nous admirons les longues galeries toutes tapissées de plaques de marbre blanc où le ciseau du

sculpteur a taillé une foule de figures, les célèbres grisailles qu'on confondrait avec de la sculpture, les immenses tapis de Deventer, de famille orientale, aux grands dessins, aux riches couleurs, aux poils longs et redressés, si doux aux pieds qu'à chaque pas l'on croit s'y enfoncer, et enfin la grande salle des fêtes, l'une des plus belles sans contredit de l'Europe. Puis nous nous rendons sur les toits plats de l'édifice où, lorsque l'ouragan ne trouble pas l'atmosphère, l'on peut se promener en toute sécurité comme dans les allées sablées d'un jardin retiré ; enfin voici la coupole soutenue par des colonnes isolées qui ne mettent aucun obstacle aux sons joyeux du carillon municipal. De cette coupole la vue s'étend sur toute la ville ; elle embrasse même le golfe de l'Y avec tous ses endiguements, ses travaux, ses navires et son animation, la mer de Haarlem transformée en polders, et enfin les tours d'*Utrecht,* d'*Haarlem* et d'*Ameersfoort.*

L'hôtel de ville n'aurait rien de bien remarquable s'il ne possédait ses célèbres *banquets de corporation* de *Franz Halls* et de *Van der Helst ;* c'est ce qui fait que tout le monde y va, au risque d'être rançonné par des concierges insatiables.

Avant de quitter Amsterdam, quelques-uns d'entre nous veulent en emporter un souvenir ; il y a tant de belles choses à Amsterdam, tant de riches bazars d'antiquités. Madame L*** les connaît tous, et s'offre gracieusement à nous accompagner dans ces différents magasins d'où A. J*** veut rapporter

du *vieux,* de G*** du *gracieux,* R. F*** du *sérieux.* Aussi fait-il l'acquisition de deux plats à barbe japonais qui peuvent encore servir; de G*** achète des petites potiches de même provenance, dont l'une à couvercle d'argent ciselé, et un monumental verre à pied de Bohême, dont les pans taillés représentent en médaillon des villes allemandes : ce verre a dû figurer à la table de Gargantua ; nous sommes convaincus que son heureux possesseur ne le transformera jamais en verre à liqueur. Enfin A. J*** se laisse tenter par un sabre fabriqué en lointain pays : tout fier de son achat et fort de ses dix ans de salle, il nous provoque déjà en duel, quand le vendeur prudent s'écrie : « Prenez garde, monsieur, cette arme est empoisonnée. » Aussitôt l'enthousiasme de l'acheteur pour son arme diminue sensiblement ; il la contemple avec effroi et veut l'échanger immédiatement contre une autre de même valeur. Le marchand lui présente une sorte de latte très-massive et très-courte, et lorsque R. L*** lui fait observer que cette latte ressemble furieusement à un vaste couteau de boucher, l'autre se récrie en disant « que ce couteau n'est nul- » lement de *boucher,* mais bien de *Bornéo* (prove- » nance authentique). » Nous sortons du magasin tout fiers de nos achats et ruminant en nous-mêmes les différentes combinaisons à l'aide desquelles nous les traînerons à notre suite pendant le reste du voyage.

La dernière boutique qui a l'honneur de notre visite est en plein quartier juif. L'on voit dans les

rues des figures brunes, à l'œil vif et intelligent, au nez aquilin, aux dents blanches, aux lèvres gracieusement épaisses, s'épanouir joyeusement au soleil, puis à côté l'on est surpris d'en rencontrer d'autres d'une laideur repoussante et dont les traits dans leur ensemble conservent néanmoins une grande analogie avec les traits des premières ; les Juifs vieillissent vite, et ils expient dans l'humiliation d'une caducité précoce le triomphe passager de leur beauté d'un jour.

Pendant que, à proximité du Heerengracht, nous examinions curieusement l'étalage d'un bijoutier, soudain le pavé tremble au loin sous le galop des chevaux et le roulement des voitures. Nous nous tournons instinctivement du côté d'où tout ce bruit nous arrive : ce sont les pompiers courant, à toute vitesse, à un incendie réel ou supposé ; car ici les pompiers sont embrigadés au nombre de 600 ; ils forment un corps régulier soldé par la ville d'Amsterdam à qui il rend les plus grands services. Qu'il s'agisse d'un incendie véritable ou purement d'une alerte, ils doivent être toujours prêts à partir ; une machine à vapeur mettant en mouvement une pompe puissante à seize lances est constamment chauffée à toute éventualité. Si vous examinez avec attention les réverbères de la ville, vous remarquerez sur tous un chiffre indiquant le n° de la maison qui, dans chaque rue, correspond télégraphiquement avec le poste central des pompiers. Un incendie éclate-t-il ? ces derniers immédiatement informés ne se font pas attendre. Si les bâti-

ments incendiés se trouvent sur les bords d'un canal, un bateau à vapeur spécial mène à toute vitesse pompe et pompiers sur le lieu du sinistre ; si au contraire l'incendie se déclare dans un quartier éloigné de tout canal, le bateau à vapeur est remplacé par des chevaux vigoureux à qui l'on n'épargne pas le fouet en pareille circonstance. Grâce à cette intelligente organisation, les incendies n'ont pas à Amsterdam les suites terribles que l'on pourrait craindre, si l'on considère qu'en raison de l'inconsistance du sol on a dû, dans la construction des maisons, se retrancher sur la maçonnerie et la remplacer par des charpentes considérables.

Après dîner, nous tentons, mais sans succès, une descente chez un bouquiniste voisin, car il ne possède rien de curieux et ses prix sont inabordables. En revenant, nous saluons poliment M. Thorbèke, en lui souhaitant le bonsoir ; il nous répond par sa grimace habituelle : ce qui ne nous empêche pas de bien dormir.

JOURNÉE DU DIMANCHE 20

Nous allons commencer notre voyage vers le pôle Nord ; mais, pour éviter les frimas, nous nous arrêterons au 53ᵉ parallèle, à la station du *Helder*.

Dépêchons-nous, car la gare est loin et la messe sera peut-être plus longue qu'on ne le prévoit. — En suivant la rive gauche du Heerengracht, dans la direction de la gare de Haarlem, l'on aperçoit, après deux kilomètres de marche environ, une petite église desservie par des Pères Jésuites dont le supérieur actuel est le R. P. de Witt : c'est l'église de Saint-Ignatius. Nous y entrons, et ce n'est pas sans peine que nous trouvons place dans les bancs de chêne déjà garnis de nombreux fidèles. L'église de Saint-Ignace est coquette, d'une décoration riche et parfaitement conçue : c'est une église de Jésuites.

Le sermon donné en hollandais ne peut guère nous toucher. Sa longueur seule nous touche pour le moment, car les aiguilles de nos montres vont bientôt se rencontrer sur le cadran avec l'heure du départ du train. Une fois le dernier Evangile entendu, nous sortons des premiers et courons d'un pas inégal vers l'embarcadère : sauve-qui-peut général !... En Hollande, où le pas gymnastique doit être inconnu, cet exercice nouveau excite en notre faveur l'attention générale. On nous prend peut-être pour des voleurs qui se sauvent après avoir dévalisé Saint-Ignatius. Qu'importe ! il ne sera pas dit qu'au cours de notre voyage nous aurons fait piteuse mine en présence d'un train manqué.

Ouf ! nous y voilà, les billets sont pris en toute hâte et nous nous précipitons sur les wagons comme des conquérants furieux ; un monsieur calme notre émotion en nous assurant que la locomotive ne partira que dans 5 minutes. Effective-

ment, nous avons le temps de nous installer aussi confortablement qu'on peut l'être en 3e classe; mais pourquoi avoir tant couru pour arriver trop tôt ? Je ne sais pas si nous nous en consolerons jamais... La sueur nous inonde.... Des précautions... des précautions, amis, car la fluxion de poitrine, la hideuse fluxion de poitrine est à vos portes, et vous délibéreriez encore !...

A Haarlem, changement de train. Si vous connaissez l'opéra charmant qu'on appelle *Mignon,* je vous demanderai, en prenant la liberté de vous tutoyer pour ne pas altérer le texte :

Connais-tu le pays ou fleurit l'oranger?
Où.....

Quoi? j'ai oublié le reste. Eh bien, je vous annonce que nous nous en éloignons à toute vitesse.

Chaque instant de la marche est un pas vers le Nord.

Le wagon est vide, si j'en excepte un employé du chemin de fer et une jeune indigène de 20 ans qui ne doivent pas causer politique : ils sont trop joyeux pour cela. N'entrons pas dans leurs secrets, ce sont peut-être des secrets du cœur....

Quant à nous, nous voguons en chantant :

Pour nous les vents sont si doux !

Le paysage perd ses riches teintes d'un si beau vert; nous entrons dans cette langue de sable que la mer du Nord baigne d'un côté et le Zuyderzée de l'autre. Çà et là quelques champs de pommes de

terre et de sarrazin, et toujours des vaches dans les prairies. Si je n'étais l'ami intime du fromage de Hollande, je le calomnierais en proposant le paradoxe suivant : La Hollande produit comparativement plus de fromage que les autres pays : sa réputation, à ce point de vue, ne doit-elle pas être attribuée autant à ce fait qu'à la supériorité réelle de ce produit sur les produits similaires des autres nations? Mais je ne veux pas me brouiller avec le fromage de Hollande; je me tais, car nous entrons dans la gare d'*Alkmaar,* le pays du fromage par excellence.

Arrivée au Helder vers midi ou une heure. Minuit est l'heure classique des crimes, et midi celle des repas dévorants, l'état de notre *petit coco* nous l'indique bien. Si vous me demandez ce que peut bien être un *petit coco,* je vous répondrai : Avez-vous un estomac? Oui. Eh bien, vous avez un petit coco pour lequel je vous recommande d'avoir toujours des soins paternels; il vous en récompensera du reste par une bonne santé, laquelle vous procurera la gaîté, laquelle charmera toute votre existence.

Pour ne pas sacrifier le dîner du soir, nous nous contentons de pains fourrés et de bière, et nous nous levons de table pour aller présenter nos civilités à Monsieur *Hughenholst,* Hollandais de naissance, agent consulaire de France au Helder; ce monsieur nous fait accepter un verre de sherry, nous offre des cigares et veut nous guider lui-même à travers les curiosités de la ville qu'il ha-

bite. Cette offre, nous l'acceptons de grand cœur, car l'agent consulaire est plus à même que tout autre de nous renseigner utilement sur l'importance de ce port du *Nieuwe-Diep* qui commande l'entrée de la Hollande et qui, pour cette raison, a été pourvu d'un formidable système de défense et d'une garnison nombreuse. C'est sous l'inspiration de Napoléon 1er que le Helder a été ainsi transformé en port militaire de premier ordre; sa position stratégique n'avait pas échappé au coup-d'œil clairvoyant de l'empereur qui voulait en faire, comme il le disait lui-même, un second Gibraltar.

En ce moment, le *Stad Amsterdam,* vaste paquebot faisant le service des Indes, est mouillé dans le port; nous y abordons avec notre guide et nous admirons les immenses proportions de ce géant des mers mû par une machine puissante, bâtiment dont l'aménagement intérieur est parfaitement confortable, où l'on voit dans de luxueux salons des fauteuils en velours rouge soigneusement rembourrés, qui amortissent le roulis et le tangage du navire; une salle à manger qui rendrait à coup sùr l'appétit à l'individu le plus violemment attaqué du mal de mer; les différents dortoirs où les dormeurs sont empilés à la manière des premiers chrétiens dans les catacombes de Rome; ce gouvernail pour le fonctionnement duquel on a installé à la poupe une machine à vapeur abritée sous un chassis vitré; ces ancres formidables, vastes symboles d'une espérance plus vaste encore; ces cuivres reluisants au soleil; ces nombreux appareils de marine qui

portent l'empreinte des derniers perfectionnements auxquels le génie de l'homme soit arrivé. Tout cela est beau, tout cela est grand, tout cela est admirable ! Voguez, voguez à travers l'Océan, luttez contre les vents, vous avez la vapeur; luttez contre les ténèbres, vous avez la boussole ; luttez contre les difficultés les plus terribles, vous avez la volonté, et c'est avec la volonté ferme et persévérante que l'on fait des merveilles.

Une fois sortis du paquebot, Monsieur l'agent consulaire nous trace un itinéraire qui facilitera la visite de la ville et nous prenons congé de lui après l'avoir remercié de son extrême obligeance. Les quais qui courent le long du port sont tranquilles aujourd'hui ; on y rencontre beaucoup de soldats de terre et de mer. A gauche se dressent d'immenses constructions : ce sont les chantiers, les arsenaux et les casernes. Droit devant nous s'allonge dans la mer une courte jetée qui forme la pointe septentrionale de la Hollande ; c'est de là que la vue s'égare dans les vastes horizons de la mer du Nord et distingue avec peine à travers les vapeurs du jour les rivages bas du Texel. Mer du Nord, nous te saluons ! car de tes flots expirants tu baignes aussi nos rivages de France, en ces lieux témoins de tes fréquents combats contre le vieil Océan, dans l'étroite passe où les phares de Douvres et de Calais se lancent par la nuit des regards flamboyants !...

Vers le sud-est et à peu près à la même distance, l'on voit sortir des flots la petite île de *Wieringen*.

En revenant vers l'hôtel de Bellevue, situé près de la gare, nous remarquons sur notre droite une longue rangée de canons de fort calibre dormant tranquillement sur leurs affûts, derrière des parapets. Ce sont ces canons qui couleraient inévitablement à fond la flotte imprudente qui s'exposerait à leurs feux entre le Helder et le Texel. Puis vient cette digue longue de huit kilomètres, haute de 240 pieds, dont 200 submergés par la mer. C'est encore la Norwége qui a fourni tous les blocs de granit dont elle est formée, ouvrage colossal qui suffit à peine à rassurer les habitants de la *Nord-Holland* lorsque les tempêtes, se brisant perpétuellement contre elle, viennent à l'ébranler.

A la table d'hôte nous sommes huit; c'est dire que s'il existe aujourd'hui une table d'hôte à l'hôtel Bellevue, c'est grâce à nous. Notre unique commensal est un Hollandais sachant parler le français et le comprenant mieux encore : notre gaîté le dilate à tel point qu'au dessert, dans un accès d'hilarité, il renverse son vin et fait sur la nappe une de ces taches qui font pâmer les maîtresses de maison. A l'hôtel elles sont pour l'hôtelier une heureuse occasion d'enfler la note. Le malheur voulut que ce fut son dernier verre; il en fit tant bien que mal le sacrifice et se consola avec de l'eau pure, ce liquide bienfaisant et inoffensif qui ne joue jamais de mauvais tours à ses trop rares consommateurs : aussi les journaux n'ont garde d'en recommander l'usage au public.

Si nous buvions un genièvre ou, pour mieux

dire, un schiedam : le docteur, qui joint à ce titre celui de caissier, consulte sa bourse, car notre numéraire hollandais devient rare, et les louis français ne seraient pas acceptés au Helder. Victoire! l'état de notre budget nous permet cette consommation de luxe. C'est alors que A. J***, repassant dans sa mémoire tout ce qu'il a vu depuis son départ, ne peut retenir ce cri qui part du cœur et qu'il accompagne d'un geste majestueux : « *C'est inoui, on n'a pas d'idée de cela en province !...* »

Une fois enwagonnés, le docteur s'aperçoit tout-à-coup qu'il a oublié à l'hôtel son pardessus, et le train va partir.... Quelle situation!... Heureusement pour lui, C. B*** a rempli à son égard l'office d'ange gardien; il a remarqué à l'hôtel cet oubli et il est porteur du vêtement qu'il restitue à son légitime propriétaire. Que ceci nous serve de leçon ! On est si oublieux en voyage!!... Il en est qui vont jusqu'à oublier de s'amuser, mais nous n'en sommes pas. Le retour à Amsterdam s'accomplit sans autre incident. Tous comptes faits, il ne nous reste que quelques cents, juste de quoi payer l'omnibus de trois voyageurs jusqu'au Dam. R. F***, R. L***, C. B*** et P. G*** veulent absolument user de leurs jambes (c'est leur droit) et prétendent qu'ils arriveront avant les autres. Le pari est engagé, et tandis que nos hardis marcheurs, accélérant l'allure, se glissent comme des ombres le long des canaux odorants d'Amsterdam, nous nous hissons sur l'impériale de l'omnibus qui se dirige vers le centre de la ville et nous arrivons les premiers, sans nous

enorgueillir outre mesure de ce succès qui est dû exclusivement à la rapidité des vigoureux quadrupèdes attelés à notre char.... de *triomphe,* puisque nous *triomphons*.

Au nº 554 du Heerengracht, indépendamment du plat de *bonne mine* qui nous est servi chaque jour pendant toute la durée du repas, nous attend une table abondamment servie qui neus fait regretter d'avoir assouvi notre faim au Helder. Il est dix heures et demie du soir, nous n'avons plus d'appétit et il faut seulement commencer à dîner : grave problème que savent seuls résoudre les chameaux et aussi..... les militaires. Nous faisons de notre mieux; une chose nous retient à table, c'est la présence de nos hôtes que nous quitterons demain matin : nous tenons à goûter le plus longtemps possible les fruits de leur aimable compagnie.

La journée a été rude; si j'oublie de vous souhaiter le bonsoir, cela ne vous empêchera pas de bien dormir. Que la grave préoccupation de la fermeture de vos valises ne trouble pas votre repos.

JOURNÉE DU 21

J'ai à vous signaler un phénomène qui se produit souvent en voyage. Avant le départ, les vêtements

ballottent dans les valises, et quand l'heure du retour a sonné, ou bien la valise a diminué de capacité, ou bien les vêtements ont subi une certaine dilatation ; toujours est-il que l'emballage devient presqu'impossible. Réfléchissez bien. Voici, quant à moi, l'explication que je crois avoir trouvée : ou bien la valise a été préparée par des mains étrangères et plus habiles que les vôtres, ou bien vous avez ajouté par vos achats des objets nouveaux à ceux que vous aviez primitivement emportés ; voilà tout le secret de l'énigme.

On eût pu constater chez nous ce phénomène entre 8 et 9 heures du matin. Heureusement, nous étions dans une maison amie où l'hospitalité était offerte à l'excédant de nos bagages jusqu'au prochain voyage de Jean à Douai ; quelques-uns d'entre nous profitent de cette heureuse circonstance pour alléger leurs valises de tout ce qu'ils ne peuvent y faire entrer.

A. J*** ne reconnaît pas son droit de propriété snr deux faux-cols bien blancs que V T*** est tout heureux de s'approprier pour en jouir jusqu'à la fin du voyage, et les restituer ensuite à qui de droit, s'il se présente. Tout va pour le mieux ; le sabre de Bornéo fait la connaissance du parapluie et de la canne de son maître avec lesquels il restera uni dans un perpétuel embrassement, à moins que les événements ne forcent A. J*** à en faire usage pour la défense de la troupe.

Pendant ce temps, de G***, avec l'aide et l'assistance de Madame L***, va compléter ses achats,

quand tout-à-coup les aiguilles de nos montres marquent onze heures. C'est l'heure du dernier repas fait en commun, c'est l'heure de la reconnaissance. Avant de quitter ce toit où nous avons passé dix jours que nous aimerons à nous rappeler, il est de notre devoir de remercier du fond du cœur les hôtes qui, par leurs attentions, leurs prévenances et leurs aimables procédés, ont fait de ces jours des jours de joie, de bonne humeur, de franche gaîté, des jours pleinement heureux en un mot. Réné, le jour de notre arrivée à Amsterdam, nous remerciait de ce que nous l'avions suivi en Hollande et jusque chez ses parents; il intervertissait les rôles : c'était lui qui devait être l'objet de tous nos remerciements pour nous avoir ménagé, comme couronnement de notre voyage, un séjour aussi agréable chez ses parents ; car, du jour où nous franchissions le seuil de leur maison hospitalière, nous leur devions déjà de la reconnaissance. Nous avons à remercier Monsieur et Madame L*** d'abord des *175 repas* environ qu'ils nous ont généreusement offerts, mais nous les remercierons surtout des jouissances du cœur qu'ils nous ont fait goûter. Chez eux, nous nous sommes retrouvés en France, mais dans une France idéale qui en a toutes les qualités sans en avoir les défauts. Merci donc, et puisqu'il nous est donné de posséder Réné à Douai, nous l'entourerons de toute notre affection; ce sera pour nous le moyen de témoigner notre reconnaissance à ses parents dont il est séparé. Monsieur et Madame L*** répondent par des paroles

que je ne répèterai pas, car elles sont trop flatteuses pour nous, et tous, sans exception, se lèvent pour se diriger vers le *Rijn-Spoorweg,* ou station du chemin de fer rhénan. En passant sur le pont de l'Amstel, nous jetons un dernier coup-d'œil sur cette grande ville qui laissera dans nos cœurs de profonds souvenirs : d'un seul regard nous embrassons le vaste panorama qui se déroule devant nous.... Adieu, palais de l'Industrie dont la blanche coupole s'élance vers la nue, palais carré du Dam, joyeux carillon, rues animées et flamboyantes le soir, canaux où glissent dans la brume du matin des barques effilées, chargées des produits de la culture maraîchère ; adieu, musées ; adieu, oiseaux aux riches couleurs, bêtes fauves du *Zoologic Garden*, nous ne vous oublierons pas, mais nous oublierons moins encore le Heerengracht, n° 554 !...

A la gare, Monsieur Philbert nous rejoint : nous sommes tous sensibles à cette dernière marque d'amitié qu'il nous témoigne avant le départ.... Les billets sont pris, nous nous installons sur nos banquettes, la vapeur siffle.... Adieu... adieu.... Nous sommes en route pour Utrecht, et Monsieur de B*** nous accompagne.

Le train est à peine lancé qu'il s'arrête à une petite station sans importance : aucun voyageur ne monte. Il paraît que lors de la création de la voie ferrée, un riche propriétaire des environs offrit à la compagnie concessionnaire un vaste terrain, stipulant en échange la création d'une gare où chaque

train devrait s'arrêter ; la compagnie s'y engagea formellement, mais elle n'a pas tardé à se fatiguer de cette servitude, et tout dernièrement elle offrait de la racheter moyennant une somme de 200,000 francs ; mais le propriétaire a tenu bon.

A la gare d'Utrecht, nous constatons une fois de plus que les gamins en Hollande ne sont pas moins insupportables que partout ailleurs ; ils éprouvent grandement notre patience, et nous pourrons le soir inscrire sur le livre d'or de la journée une action méritoire de plus, celle de leur avoir épargné une énergique correction. Mais avant d'aller plus loin, il faut goûter le schiedam d'Utrecht, cela fait partie de notre plan de voyage ; du reste, la Faculté de Paris, en la personne de son digne représentant, n'y mettra point d'obstacle, car elle n'est point ennemie de cette liqueur salutaire. Puis nous nous dirigeons au hasard, en ayant soin de nous éloigner en droite ligne de la gare. La haute tour nous servira de point de repère.

En ce siècle d'expositions, quelle ville n'est heureuse et fière d'offrir à ses visiteurs la satisfaction de parcourir de longues galeries, de vastes salles toutes remplies des produits de l'industrie internationale ? Utrecht a voulu cette année jouer à la grande ville et détourner à son profit une partie de l'attention et, s'il y a lieu, des éloges de ceux qui font actuellement le voyage de Philadelphie en passant par Utrecht. Examinons si elle a bien fait les choses.

Nous franchissons le perron d'un grand édifice

carré dont l'accès ne tente guère les gamins qui nous suivent, il faudrait débourser un demi-florin.... Et vous direz, philosophes, que l'argent doit être l'objet de tous nos dédains !!... nous ne vous croyons plus, car moyennant un demi-florin chacun, nous venons de nous débarrasser d'une espèce fort peu intéressante du genre humain. Une heure est plus que suffisante pour la visite de l'exposition. Peu d'articles français, davantage de russes, beaucoup de prussiens : voilà le commencement de l'envahissement que redoute la Hollande ; Berlin y envoie des photographies et des pianos, souhaitons qu'elle n'y envoie pas sous peu des canons et, qui pis est, des canonniers !...

En résumé, on peut visiter sans enthousiasme cette exposition ; elle ne vient pas à sa place, c'est par elle qu'aurait dû commencer la série des exhibitions de même nature dont l'Europe est le théâtre depuis un demi-siècle.

A la sortie de l'exposition, nous nous dirigeons vers la tour dont le colosse carré domine la ville :

« *Quantum lenta solent inter viburna cupressi.* »

Un bras du Rhin arrose la ville d'Utrecht ; avant de franchir le dernier pont qui nous sépare de la cathédrale, nous sommes frappés d'une particularité que l'on ne remarque pas ailleurs : les eaux coulent dans un lit dont le niveau est fort inférieur à celui des rues ; de chaque côté de ce lit profondément encaissé courent des quais étroits bordés d'humbles maisons de blanchisseuses et de mari-

niers, il s'ensuit que ces maisons sont creusées sous les rues parallèles aux canaux. Pauvres gens, surtout s'ils habitaient Paris où les roulements des voitures ébranleraient leurs demeures jusqu'à une heure avancée de la nuit ! Mais nous sommes en Hollande, dans le pays calme et tranquille par excellence, nos dormeurs peuvent reposer en paix une fois la nuit tombée.

Nous voilà sous le porche du *dom*, haut de 11 mètres : au-dessus de nos têtes s'élèvent 92 mètres de maçonnerie, ce qui porte à 103 mètres l'élévation totale de cette tour actuellement isolée du chœur et du transept par suite de l'écroulement de la nef, provoqué par une violente tempête le 1er août 1674. L'espace devenu vide après l'enlèvement des décombres a été scrupuleusement pavé de briques, comme c'est la coutume en Hollande, et converti en place publique. C'est de cette place qu'il faut admirer les gigantesques proportions de cet édifice carré à 3 étages dont le plus élevé est coupé à 8 pans et travaillé à jour.

Oh ! si le temps nous permettait d'en faire l'ascension, ou plutôt si l'imposant total de 453 marches à gravir n'effrayait pas nos jambes fatiguées ! de quel immense panorama nous pourrions jouir !... Nous embrasserions dans un vaste coup-d'œil presque toute la Hollande, une partie de la Gueldre et du Brabant septentrional.

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

Cela est vrai, mais il est aussi vrai de dire :

« *Qui ne sut se priver ne sut jamais voyager.* »

Nous nous privâmes donc et frappâmes sans tarder à la porte du gardien de la cathédrale qui habite sans doute les anciennes sacristies transformées en logis de concierge. De la cathédrale, actuellement aux mains des protestants comme la presque totalité des monuments des pays où la réforme a triomphé, il ne subsiste plus que le transept et le chœur, restes vénérables et magnifiques d'un monument qui ne devait pas, au temps de sa splendeur, avoir son pareil en Hollande.

On regrette que le transept soit littéralement encombré de gradins circulaires que le culte protestant y a établis, sans prendre garde que cette installation religieuse en bois jaune, rappelant la forme d'un cirque, avait aussi un faux air de chambre de députés. Le sacristain, qui n'est pas dépourvu de goûts artistiques, partage pleinement notre manière de voir et blâme ouvertement ses coreligionnaires d'avoir consenti à introduire dans le lieu saint cette œuvre sans mérite du plus obscur charpentier. Le chœur est désert; ni autels, ni stalles, ni emblèmes sur lesquels les yeux reposent avec foi et amour. La dalle nue et froide recouvre les entrailles des empereurs Conrad III et Henri V : une vieille plaque de bronze à caractères grossiers et à demi effacés en fait foi. Ces empereurs sont seuls dans ces caveaux abandonnés où la prière ne fait plus entendre sa douce voix pleine d'espérance, et quand ils se réveilleront au dernier jour, ils se-

ront tout étonnés de ne plus apercevoir sur ces murs, autrefois catholiques, le signe triomphant de leur rédemption,

Sortez de l'édifice : sur la droite gémit dans un abandon plus complet encore un vieux cloître gothique qui formait, au temps jadis, une dépendance du chapitre de la cathédrale. Les ogives crevassées s'entr'ouvrent; les fleurs sculptées dans la pierre sont depuis longtemps disparues sous le marteau du temps... le préau est hérissé de plantes parasites qui verdissent péniblement entre les pavés disjoints.... Tout porte ici l'empreinte, non de la solitude, mais de la mort et de l'oubli; comparez ce cloître à ceux qui ont germé en si grand nombre sur le sol de France depuis la révolution, et quand vous aurez contemplé chez nous ces moines à figure austère et sereine parcourant en silence ces longues voûtes où le regard n'a d'autre horizon que le ciel, vous vous direz : Ce cloître est une retraite.... A Utrecht, c'est un tombeau....

A gauche, on lit sur une maison de vulgaire apparence l'inscription suivante : *Sol justitiæ illustra nos.* Est-ce le palais de justice ? Est-ce un cercle où se réunissent tous les soirs les disciples de Thémis ? Nul ne le sait. Dans tous les cas, l'invocation est bonne, et il est à souhaiter que partout et en tous temps elle soit prononcée aussi bien par les magistrats que par les gens de loi qui coopèrent à l'œuvre de la justice. Un peu plus loin brille en lettres d'or une nouvelle inscription : « *Placet hic requiescere musis.* » Ici pas de doute, voilà le siége

d'une société littéraire où les jeux de l'esprit sont seuls admis dans un cycle de rares initiés, l'élite de la jeunesse intelligente et studieuse de la ville.

Détrompez-vous, il suffit pour cela de jeter un regard, un seul regard dans l'intérieur de l'établissement dont les fenêtres sont ouvertes : ici l'on vient se délasser avec les Muses ; l'antiquité nous en a fourni neuf, mais les temps modernes en ont sans doute enfanté deux nouvelles : celle du billard et celle du bock, car nous voyons les adeptes armés de queues de billard vider dans les profondeurs d'un estomac insatiable des flots de liqueur blonde ; les étudiants préfèrent, en gens pratiques, la bière aux ondes fraîches et pures de la fontaine Castalie, et l'atmosphère enfumée d'une échoppe à l'air vivifiant que l'on respire sur les sommets du Parnasse.

O tempora!... O mores!...

ut ait Cicero.

Pendant que, livrés à ces réflexions, nous étions sur le point de retourner à la gare en errant à l'aventure, un monsieur, portant à la Robinson une barbe jadis châtain-clair, maintenant parsemée de filets tortueux à reflets d'argent, nous accoste hardiment. Nous sommes Français, il nous a reconnus à notre langage ; lui aussi est Français ; que dis-je, Français ? il est de plus Parisien. Sa conversation va nous le prouver. Ce monsieur,

Qui ne dit point son nom et qu'on n'a pas revu,

représente une maison de bronzes d'art à l'exposi-

tion d'Utrecht; il aime à le dire, afin que nous ne le confondions pas avec un de ces réfugiés politiques, qui.... hem?. . que.... dont.... auxquels.... qui sont de bien braves gens, sans doute? Ou.... ou.... oui, précisément. — C'est son avis; mais comme nous sommes des *ruraux*, nul ne s'étonnera que nous ne le partagions pas.

Ce monsieur s'offre aimablement à nous conduire rapidement à travers la ville, ou plutôt à travers les délicieux jardins créés sur l'emplacement des anciennes fortifications; chemin faisant, il nous raconte qu'étant militaire il a tenu longtemps garnison à Douai, qu'il est actuellement époux et père de famille, que sa chère et tendre, d'origine amiénoise, n'a que 30 ans et lui le double; il veut même nous montrer sa photographie qu'il porte toujours sur son cœur, l'heureux époux; mais il a sans doute changé de redingote par mégarde, et nous sommes autant que lui fâchés de ce contre-temps.... Enfin, que ne nous dit-il pas? C'est un ancien militaire, et de plus c'est un Parisien; sa conversation s'en ressent. Mais laissez-nous au moins jeter un regard émerveillé sur ces jardins élégants dans lesquels Utrecht est pour ainsi dire enchâssée, ces parterres gracieux et richement colorés, ces pelouses d'émeraude se plongeant dans les eaux vives des rivières qui serpentent, ces vieux ombrages capricieusement semés en bouquets dans toute l'étendue du jardin: voilà une des gloires d'Utrecht; ceux qui la connaissent ne peuvent la contester.

Nous voici de nouveau à proximité de la gare;

notre guide improvisé s'était engagé à ne pas nous faire manquer le train ; montre en main, il a tenu sa parole... merci et adieu. Il s'en retourne mélancoliquement, demandant sans doute à Dieu ou au destin, suivant sa religion, de lui procurer plus souvent la satisfaction de rencontrer des compatriotes, car son séjour à Utrecht semble lui peser terriblement.

Il est quatre heures vingt minutes ; dans une heure nous serons à Arnheim où nous prendrons nos quartiers pour une nuit. — En route la chaleur des wagons est intolérable ; le soleil descendant à l'horizon nous envoie obliquement ses dards enflammés. Ah ! si nous avions quelques bocks pour combattre efficacement l'effet de ses rayons brûlants !...

A la station de *Ze'ist-Diebergen*, où l'on peut descendre pour visiter le curieux établissement des frères Moraves, se présente une buffetière toute disposée à nous servir. Faites, mais faites vite, aurions-nous pu lui dire, car la locomotive frémit déjà d'impatience. — Une bouteille est débouchée à la hâte ; Messieurs de B*** et de G*** la boiront, car à tout seigneur, tout honneur. Nos deux buveurs auraient bien voulu savourer à leur aise la liqueur écumeuse, mais le sifflet donne l'alarme, le train se met lentement en mouvement vers Arnheim et la bière rapidement vers leurs gosiers ; il faut payer.

Vite, vite... le train s'élance, la marchande le suit, le docteur fouille ses poches, la marchande s'inquiète, le train marche toujours... Où trouver

de la monnaie? Un cent sort d'une poche, dix cents de l'autre, et le train marche toujours, et la marchande aussi ; bref, le docteur parvient à réunir toutes ses valeurs métalliques et la paie avec tant de précipitation qu'il oublie de lui faire ses adieux. En résumé deux sur huit sont désaltérés, les autres attendront patiemment tout en regrettant de n'être pas conformés physiquement comme les chameaux : il n'y a rien de mieux à faire.

Non loin de nous se trouvent absorbés dans l'étude de leurs livres deux jeunes écoliers venant d'Utrecht ; P. G*** les accapare et entretient avec eux un dialogue scientifico-grammatico-littéraire. Nous préférons, nous, jouir des tableaux variés que nous offre la campagne. Le paysage hollandais avec ses horizons de verdure disparaît pour faire place à un sol ondulé où de belles forêts alternent avec d'immenses bruyères roses épanouies, plantées par intervalles de bouquets de pins rabougris. L'on se croirait transporté dans les plaines sablonneuses qui s'étendent entre Arcachon et Biarritz ; mais la sombre verdure des grands arbres nous rappelle que nous sommes toujours en Hollande et que nous approchons d'Arnheim, la ville jalouse et fière du Rhin qui la baigne et des sites pittoresques dont elle est entourée, capitale de la Gueldre, cette province qu'un dicton populaire représente : « *Haute en courage, petite en biens, une épée à la main.* »

Au moment d'entrer dans la gare, le train s'arrête subitement. Pourquoi s'arrête-t-il ?... Mystère... Les employés sont sans doute fatigués de

la journée ; car en mettant la tête à la portière, nous les voyons mollement étendus sur le talus gazonné du déblai ; ils causent et rient entr'eux sans penser aux impatiences du voyageur qui peste dans son wagon de 3me classe.

« *O fortunatos nimium sua si bona nôrint.....* les employés du Rijn-Spoorweg !... »

Descendrons-nous à l'hôtel *de la Hure* ou à celui *du Pauw*? Nous choisissons à l'aventure ce dernier et nous nous y dirigeons en corps. La maîtresse d'hôtel connaît bien notre langue et nous promet une installation convenable. Quant à son mari, homme de cinq pieds et demi, Monsieur *Jansen*, si j'en crois Baedeker, il ne parle guères, nous ne pouvons l'apprécier *de plano*. Au dîner, nous aurons l'occasion de le revoir et d'analyser péniblement son caractère compliqué. En attendant, A. J*** nous entraîne vers le Rhin avec des intentions hostiles : le prévoyant P. G*** nous suit accompagné de son caleçon.

Le fleuve, d'une grande largeur, roule avec rapidité ses flots d'un vert laiteux ; des bateaux à voiles le sillonnent en tous sens, et ceux qui suivent le courant s'aperçoivent bien vite qu'ils parcourent une de ces *routes qui marchent,* selon l'expression de Colbert. Les deux rives sont réunies par un pont formé de bacs plats et pointus dont quelques-uns peuvent momentanément être déplacés pour livrer passage aux bateaux à vapeur ou à voiles en cours de navigation : c'est sur la rive opposée à la ville que se trouve l'école de natation : A. J*** y entre

hardiment ; nous le suivons, à l'exception du docteur qui préfère prendre un bain d'air pur, — c'est moins froid. — Ici nous devons nous recueillir et apprécier la toute-puissance de l'exemple. Nous ne sommes guères tentés de nous baigner, mais à peine A. J*** s'est-il élancé dans le Rhin en poussant des cris de joie, qu'à l'aspect d'une telle béatitude nous nous laissons tenter et le rejoignons bientôt dans son élément... C'est ainsi qu'on succombe toujours !... Ch. B*** reste pourtant inébranlable et suit du bord les jeux innocents de ses compagnons devenus pour un quart d'heure de parfaits hippopotames.

En revenant vers la ville étagée en amphithéâtre sur la rive droite du fleuve, nous admirons vers l'ouest les teintes empourprées du jour qui disparaît derrière un rideau de sombres forêts. Le Rhin étincelle sous les derniers baisers du soleil et semble s'élancer avec plus d'ardeur et d'amour vers cet astre qu'il ne veut point quitter.

Le bain nous a rendu toute notre vigueur et aussi tout notre appétit... Pendant que nous mangions, buvions, causions, rions, *toastions*, il paraît que nous faisions du bruit. Dans ces circonstances, les coupables, si culpabilité il y a, sont les derniers à s'en apercevoir. — La police qui veille sans cesse s'en émut, et nous ne fûmes pas peu surpris quand au dessert la porte s'ouvrit tout-à-coup et nous laissa entrevoir dans le corridor ténébreux, au premier plan notre hôte toujours calme et s'efforçant, en souriant béatement, de faire comprendre à un in-

dividu, posé au deuxième plan, que nous n'étions ni des voleurs ni des assassins. Dans les hôtels n'est-on pas plus souvent volé que voleur ?

Ces explications n'ayant pas suffi, paraît-il, l'on nous apporta le registre aux noms, prénoms, âge, profession, domicile, destination, et l'incident fut ainsi clos. Pauvre police, tu t'es trompée ! Puisses-tu toujours te tromper ainsi ! Mais alors il n'y aurait plus sur la terre que des honnêtes gens... Quelle utopie !!!...

L'hôtelier revint dans la salle à manger nous rendre compte en termes fort laconiques de ce qui venait de se passer ; il développa, toujours laconiquement, ses théories sur la police et sur l'utilité plus ou moins douteuse du fameux registre, et se campa de toute sa hauteur, droit à une extrémité de la table ; il voulait lier conversation, c'était aussi notre désir. On fit venir les liqueurs, il y en avait une pour lui. Nous bûmes à sa santé, il nous répondit par un de ces sourires qui veulent dire : 1° merci ! 2° je suis charmé d'être avec vous ; 3° je vous estime beaucoup ; 4° je vous aime davantage, et encore d'autres choses non moins aimables qui font de ces sourires, en même temps que l'embellissement passager de la figure de celui qui en est le sujet actif, le charme de l'existence de ceux qui en sont l'objet heureux et toujours reconnaissant.

Donc il ne desserre pas les dents. Notre interlocuteur (*muet*) nous prie de passer au café. Sur la route, Ch. B*** se détache du groupe et nous précède au lit. Nous formons cercle autour d'une table

ronde, dans la partie du café qui a vue sur la rue et qu'un grand rideau vert tombant du plafond, comme dans tous les établissements de ce genre, sépare de la salle commune ; nous sommes chez nous. Bientôt le patron arrive armé de deux pipes de *Gouda* et d'un paquet de cigares ; décidément nos rapports vont tourner au tendre; nous acceptons avec grand merci et commençons à goûter les fruits de l'hospitalité hollandaise, fruits savoureux mais peu hâtifs qui ne peuvent éclore qu'après une longue culture dans la serre chaude d'une amitié qui ne se donne qu'après mûr examen.

Après le schiedam, le curaçao ; après le curaçao l'anisette, et R. F*** et P. G*** vont coucher, ne voulant pas nous suivre plus loin sur le terrain glissant des liqueurs alcooliques....

Il n'est pas mauvais de respirer l'air frais du soir après avoir subi les assauts répétés et ardents de toutes les boissons qui dans nos pays échauffent la fin des joyeux repas. Allons donc visiter la ville à la lueur des étoiles ; les malins diront peut-être à la lueur des *chandelles*... Doucement, vous ne nous connaissez pas ; nous n'en voyons ni une ni mille ; nous sommes gais puisque nous sommes Français, et voilà tout.

Après avoir parcouru les rues tranquilles de la cité qui commence à s'assoupir, nous avisons un café où nous entrons pour prendre un kirsch ; rassurez-vous, c'est notre dernière libation, et puis ne faut-il pas laisser au docteur le temps de s'endormir ? Nous ferons le possible pour ne pas le réveil-

ler, ce qui ne veut pas dire que nous réussirons, car il a eu la malencontreuse idée de prendre un lit dans la chambre commune où la représentation journalière doit avoir lieu. Il ronfle cependant ou fait semblant de ronfler quand nous rentrons sans bruit à l'hôtel ; mais le docteur a le sommeil léger. A peine avons-nous allumé les flambeaux dont la clarté nous est indispensable pour procéder à la cérémonie du petit coucher, que notre dormeur :

Soupire, étend les bras, ouvre l'œil et... s'éveille.

. . . .

Qui vous rend si hardi de troubler mon sommeil ?

dit notre docteur plein de rage. Mais il se rassérène bientôt, en suivant d'un regard plein d'intérêt les cabrioles et les exercices de haute école auxquels Monsieur de B***, A. J***, de G***, R. L*** et V. T*** se livrent pour précipiter leur digestion, avant de subir l'influence du soporifique Morphée.

Après avoir adressé leur dernier sourire de remerciements au spectateur unique reposant tranquillement sur le flanc droit, les différents artistes s'étaient enfin couchés. Tout-à-coup un grand bruit se fait entendre au-dessus de nos têtes ; avec un peu d'attention l'on distingue la voix de plusieurs personnes. De quoi cause-t-on, ou plutôt de qui cause-t-on ? On parle beaucoup des drames sanglants de la Forêt-Noire ! Grand Dieu ! l'hôtel du *Paon* nous en prépare-t-il un pour cette nuit ? Dans ce cas nous regretterions sincèrement d'y être descendus de confiance. Tous nous nous précipitons hors de nos lits :

.... Dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient de ravir au sommeil.

Monsieur de B*** est le premier; A. J***, dans ce costume peu militaire, sépare violemment son *sabre de Bornéo* du faisceau de cannes et de parapluies où il reposait en paix, et s'avance hardiment et sans hésitation au-devant de l'ennemi invisible. Monsieur de B*** l'a déjà devancé... Ils lèvent des yeux menaçants vers le ciel..... plus rien..... Le bruit a cessé, les voix se sont tues.... Qu'importe! nous ne sommes pas sauvés, et si nous voulons éviter des incursions nocturnes, il faut adopter un système de défense. Ni chevaux de frise, ni trous de loup, ni chausse-trappes : nous faisons simplement sous l'ouverture de la cheminée un étalage pompeux de tous les objets casuels que l'on trouve communément dans une chambre à coucher intelligemment préparée : bassins, pots à l'eau, verres, etc., rien, mais rien n'est oublié : bien malin sera celui qui descendra sans faire fricasse, et alors nous nous réveillerons, et alors nous combattrons vaillamment le bon combat de la légitime défense. A. J*** par précaution couchera avec son sabre, et le docteur avec les tristes débris de sa longue pipe de *Gouda* qui a été cassée dans la bagarre.... Le coupable?... on ne le connaîtra jamais.

Pendant ce temps, P. G*** et Ch. B*** goûtent paisiblement les doux charmes du sommeil du juste. Laissons-les dormir et tâchons de les imiter. Minuit va sonner... Demain nous quitterons Arn-

heim vers huit heures, malgré notre vif désir d'y demeurer plus longtemps. Mais deux d'entre nous sont impatiemment attendus à Douai, ils ne pourraient donc nous accompagner. Le sacrifice est bientôt fait, il vaut mieux ne pas se séparer, nous rentrerons tous à Douai le même jour.

JOURNÉE DU 22

Quand le soleil, sorti de sa couche matinale, eut de nouveau doré les régions de l'Orient, quand le nautonnier frais et dispos eut tendu ses voiles brunes au vent du Rhin, quand le pétrisseur de farine eut retiré du four ses petits pains tout croustillants, quand les mille bruits confus du matin eurent rempli toute la ville, quand. . . . .
. . . .
Eh bien?... Nous nous réveillâmes. S'habiller n'était point long; se bichonner, point nécessaire; nous allions faire la traversée d'Arnheim à Rotterdam sur le Rhin et sur le Leck, c'est-à-dire passer toute la journée en bateau à vapeur. Le départ est fixé à 8 heures 30 du matin.

P. G***, qui dès hier soir a été faire la connaissance du directeur de la poste, veut sans doute aller lui faire ses adieux. Comme le temps presse, nous

nous attablons sans lui et buvons à la hâte, mais sans nous brûler, de copieuses tasses de café noir; il faut réagir d'avance contre les brumes du fleuve. La note est acquittée pendant que P. G***, qui nous est revenu sans lettres, s'empresse d'achever sa dernière croûte, et l'on s'en va emportant de l'hôtel du *Paon* le meilleur souvenir, le docteur tout comme les autres, mais il y laissait son pardessus : ce fut pour lui l'occasion d'une abondante suée, car nous étions déjà embarqués quand il s'aperçut de cette lacune dans son existence; il dut courir comme on n'a jamais vu courir en Hollande. Quand il nous apparut tout essoufflé au détour d'une rue, porteur de son bien, la cloche du départ avait déjà sonné; il se jeta épuisé dans nos bras et nous le félicitâmes de l'heureuse issue de son steeple-chase.

Si je me laissais aller aujourd'hui à un petit mouvement de paresse qui profiterait au lecteur?... Pourquoi pas? — Je m'adresse donc à R. L*** dont je connais la complaisance, il ne me refusera pas ce service. Je le prie de me suppléer pendant cette traversée qui devra être semée de tant d'incidents, surchargée de tant de détails intéressants. Je sais que je puis compter sur lui, car il est amateur de photographie : il fera comme son compère le nitrate d'argent, il reproduira fidèlement et exactement la physionomie de la journée. La chose est décidée.... Merci, René, merci. Quelques feuilles volantes de papier et un crayon, voilà tout son matériel de campagne; le mien se réduira donc au-

jourd'hui à une paire de mains..... dans les poches. Ecris, cher ami, écris beaucoup. Nous serons heureux de te lire : . . . .
. . . .

Amsterdam, 23 août 1876.

Comment écrire, et surtout, comment oser faire avaler plusieurs pages d'un style lourd et plus qu'indigeste après les descriptions si pittoresques et les passages si poétiques, mais trop souvent flatteurs, que l'on vient de lire ? On me déclare que si je ne raconte pas cette dernière journée de notre trop courte excursion, personne n'en parlera : *dura lex, sed lex*. Par quelle fatalité ai-je pris tant de notes sur ce malheureux bateau ? C'est l'exemple de ce bon P. G*** qui a fait mon malheur ! — Eh bien, soit, j'écrirai, mais une fois la dose avalée, on verra ce que c'est que de changer le narrateur ; après tout, ce n'est pas à moi qu'il faudra s'en prendre, mais à V. T*** qui essuiera pour sa *pigritie* tous les horions qui devraient m'être destinés. Je ne chercherai même pas à atteindre la hauteur du style de notre cher journaliste (j'en serais incapable), je me contente de copier presque mot pour mot et de rajuster tant bien que mal les notes que j'ai prises hier. Mon cliché n'aura qu'une qualité, ce sera sa trop grande exactitude, aucun fait n'est oublié. Quant aux descriptions, à toi, lecteur, d'y suppléer par ton imagination, car elles brillent par leur absence ; ces préambules une fois posés, me voici disculpé. Commençons, et surtout, cher lecteur : patience et indulgence.

Victor vient de raconter comment le docteur a été obligé de courir après son pardessus oublié à l'hôtel du *Paon* ; je reprends donc au départ du *Arnheim* nº 2 (nom de baptême de notre bateau), c'est-à-dire à 8 h. 40 m. du matin.

Nous sommes installés tant bien que mal à l'avant, les uns sur un banc, les autres sur des pliants ; un coup de sifflet se fait entendre et la vapeur nous entraîne vers Rotterdam.

Le pont de bateaux nous livre passage, nous quittons Arnheim dont nous admirons une dernière fois la coquetterie et la propreté, et le *stoom-boot* glisse comme sur une glace entre les deux rives du Rhin ; à droite, de jolies villas, de belles promenades, des allées plantées d'arbres séculaires, des bois et des collines s'offrent à notre vue, tandis qu'à gauche des prairies d'un vert d'émeraude attirent nos regards ; saluons en passant le *bad-huis*, témoin de nos ébats de la veille.

8 h. 50 m. — Les collines disparaissent et les prairies s'étendent sur les deux rives ; reportant nos regards sur le bateau, nous apercevons des caisses, des tonneaux de harengs salés, etc., etc., qui charment à la fois notre vue et notre odorat ; V. T*** joue de l'épinette pour tromper la longueur de la traversée, et P. G*** commence déjà à tailler son crayon. Le Rhin décrit bientôt plusieurs courbes et nous jouissons du panorama ravissant que nous offrent Arnheim et ses environs.

9 h. — Nous passons devant les constructions d'un grand pont destiné au chemin de fer qui doit

sous peu relier Arnheim à Nimègue. Les collines couvertes de jolies bruyères recommencent bientôt, le paysage devient charmant et nous voyons perchée au haut d'une éminence boisée une grande et pittoresque villa. Pendant que nous admirons la belle nature, Monsieur de B***, pour nous rappeler à la réalité, nous propose un schiedam ; le projet est voté à l'unanimité moins deux voix et doit être mis à exécution tout-à-l'heure. La sonnette du bateau se fait entendre, pour la première fois ; on va s'arrêter à un village caché derrière les arbres et invisible à l'œil nu, nommé *Oosterbeck;* des dames attendent sur un débarcadère primitif composé de deux planches. Le docteur consulte son guide et nous annonce la vue prochaine d'un château du moyen-âge. — Mouvement rétrograde du bateau pendant deux minutes.

Nous absorbons alors notre schiedam ; pendant ce temps, R. F*** nous montre le château que nos yeux écarquillés n'aperçoivent pas ; serait-ce l'effet de la liqueur ?...

9 h. 23 m.— Coup de cloche : une petite barque nous amène quelques voyageurs.

Les collines sont dépassées et nous voguons à travers des prairies qui, à leur tour, sont bientôt remplacées par de nouvelles collines. Jetons maintenant un coup-d'œil sur les voyageurs : notre bande forme la grande majorité des passagers de troisième classe ; viennent ensuite deux Hollandaises dont l'une, coiffée d'un bonnet gigantesque, a dans les cheveux une paire de spirales ou sorte de

tire-bouchons en or ; sa voisine, la tête surmontée d'un bonnet original, cause avec trois femmes qui n'ont rien de bien remarquable. Les voyageurs du sexe fort sont au nombre de six, sans nous compter bien entendu, ajouterait le chevalier de La Palisse, s'il était parmi nous. Le plus curieux de nos vis-à-vis est un brave Hollandais à face réjouie ; sa tête ressemble passablement à un de ces fromages rouges si connus dans le pays ; il est chaussé de sabots badigeonnés en blanc qui forment contraste avec son costume du plus beau noir. Notre homme monte la garde philosophiquement et avec un sérieux magistral devant une brouette immaculée chargée de légumes, de fruits, etc. Quelques autres indigènes sont assis en face de nous avec de gros cigares en bouche ; ils gardent un silence contemplatif. Enfin on voit circuler un petit bonhomme qui paraît fort affairé, ses yeux microscopiques doivent être gris ; il est assez gros et va de droite à gauche, observant tout, causant avec l'un, paraissant donner un ordre à un autre, pérorant devant un troisième ; ce personnage qui attire tous les regards doit être quelqu'autorité du pays : mon Dieu, non, c'est tout prosaïquement un marchand de parapluies, qui baragouine du reste passablement le français. Enfin, trois enfants jouent avec calme, comme de bons petits Hollandais qu'ils sont ; en dernier lieu, signalons les hommes du bord se hâtant lentement dans tout ce qu'ils font.

P. G*** s'imagine parler allemand avec les naturels du bateau ; son crayon court toujours. Nous

stoppons un instant devant *Heteren*, village coquet dont les toits noirs et blancs s'aperçoivent de loin ; sur l'autre rive, des briqueteries composent tout le paysage. Nous assistons au chargement de quelques paniers de fruits, nous les supposons exquis en les mangeant..... moralement. — Départ.

9 h. 50 m. — Troisième coup de cloche. Arrêt à *Ophenden*; le docteur nous lit dans Joanne la description de cet endroit, où les harengs salés sont déchargés ; Ch. B*** nous annonce qu'il n'y a plus que 24 stations : c'est vraiment raisonnable !

10 h. — Prairies et bois. Le Rhin s'élargit, on croirait voir un de ces beaux paysages de Paul Potter; des vaches qui se baignent ajoutent à la poésie du spectacle que nous avons devant les yeux. Pour passer le temps, nous entamons une grande dissertation sur les événements de la nuit dernière; P. G*** soutient avec énergie qu'il aurait fait quelque chose d'original.

10 h. 15. — Collines, tour dans le lointain. Arrêt. Le docteur tourne avec frénésie sa barbiche, en voyant sur la rive une montagne de paniers de fruits destinés à nous tenir compagnie. Voilà quelque chose de récréatif : 150 paniers escortés d'un régiment de guêpes ! Les voyageurs se serrent pour faire place à leurs 150 nouveaux compagnons ; honneur aux prunes ! — Protestations énergiques sur toute la ligne contre l'envahissement des guêpes ; A. J*** affirme qu'on n'a jamais vu cela en province, tout-à-l'heure nous irons à fond de cale : *Asseu, asseu, saveu-vo !!* Si au moins nous pouvions

en goûter ! soupire le herr vice-consul. Les paniers arrivent toujours, nous rétrogradons respectueusement.

10 h. 45.—Tous les fruits ont enfin trouvé place sur le pont. Mais quoi ! ce n'est pas tout ? — Non, non, patience, encore quelques caisses ; bon, des sacs de pommes de terre, et..... les passagers (un de chaque sexe) ! *Denique tandem,* un formidable : *achterhuit* (avancez) se fait entendre, les roues se décident à tourner, nous repartons ! — Agréments de la troisième classe !!!...

Le temps est du reste très-beau et les rayons du soleil sont fort supportables, grâce à la bienfaisante fraîcheur de l'élément qui nous soutient.

Le docteur fait remarquer des chevaux qui paissent sur le rivage ; il admire avec nous les collines boisées et couvertes de bruyères qui reparaissent à notre grande satisfaction, et dont la teinte d'un brun rouge donne un reflet charmant au pays que nous traversons.

Le vapeur passe entre deux beaux voiliers, pendant qu'un indigène fort sérieux, qui vient d'arriver, s'assied au milieu de nous : contraste et tableau.

P. G***, qui en est à son second crayon, reprend des notes et fait tous ses efforts pour découvrir sur sa carte, avec une puissante lunette d'approche, l'endroit où nous sommes.

11 h. — Arrêt pendant cinq minutes à *Rennum ;* jolie petite ville au milieu de laquelle se dresse une fort belle tour du XVI[e] siècle, l'une des plus remar-

quables de la Hollande. — Chargement de quelques nouveaux paniers, caisses, etc.— Un indigène rit. — La chose est si rare qu'elle mérite une mention spéciale.

Monsieur de B***, toujours rempli de sollicitude pour les *cocos* des voyageurs, propose de s'informer où et quand nous mangerons ; la question est remise à tout-à-l'heure.

Des vaches se baignent et une brise agréable vient nous rafraîchir. De nombreux bateaux sillonnent le Rhin.

R. F*** et Ch. B*** se mordent les pouces pour aiguiser leur appétit ; de G*** songe, A J*** sourit, P. G*** regarde l'horizon, Monsieur de B*** fume et met pour la seconde fois sa proposition aux voix ; notre docteur-caissier propose un bock, les deux demandes sont votées avec ensemble.

11 h. 17 m. — Les prairies et les bois reparaissent, les collines ne sont plus visibles qu'à l'horizon ; que le Rhin est beau ! Notre aimable Russe se lève et va parlementer pour le *break-fast* ; il revient peu d'instants après et nous annonce que dans cinq minutes nous serons servis.

Le petit marchand de parapluies, qui s'était jusque-là contenté de nous observer en lançant de loin en loin quelques pointes qu'il supposait aiguisées dans un français qu'il croyait correct, se décide à nous accoster pour de bon ; il vient nous faire les plus belles propositions concernant sa marchandise ; il n'essuie que des refus sur toute la ligne, et se retire avec un sourire de non-satisfaction.

9

11 h. 25 m. — Arrêt ; — hélas, nouveau chargement de paniers de fruits ; un cri unanime : O malheur ! s'échappe de nos poitrines. Nous déménageons alors tous dans la petite cabine de troisième classe

Où malgré les volets , le soleil irrité
Formait un poêle ardent au milieu de l'été.
Le couvert était mis dans ce lieu de plaisance.

Malgré la chaleur , nous mangeons avec un appétit des moins ordinaires notre frugal repas ; nous absorbons chacun pour 40 cents (80 centimes) un pain fourré de viande et une demi-bouteille de bière d'Arnheim, qui a été fraîche ; le tout est assaisonné d'une gaîté toute française. Les consommations sont de fort bonne qualité, *good, good,* nous dirait V. T***, qui peigne amoureusement sa barbe.

11 h. 40 m.—Le *Arnheim* n° 2 reprend sa course. —La cuisinière du bord est épatée à notre demande de cinq nouveaux pains fourrés ; elle s'exécute pourtant de bonne grâce. V. T*** fait remarquer, après une consciencieuse observation, que le docteur a un faux air de Méphistophélès, l'interpellé branle la tête ; P. G*** repu sort alors de la cabine et va tranquillement ruminer à l'extérieur. Les autres voyageurs engloutissent en un clin-d'œil les pains supplémentaires pendant que le marchand de parapluies nous contemple d'un air que l'on pourrait peut-être croire spirituel, mais que nous trouvons surtout affamé.

11 h. 50 m. — Nouvelle station , deux minutes

d'arrêt. — Toasts nombreux et vaste déploiement d'éloquence ; la séance est levée et nous retournons respirer sur nos pliants ; P. G*** marche alors sur mon cor favori, je n'ai qu'à dire *dank u* (merci, en langage du pays).

11 h. 55 m. — Même paysage depuis trois-quarts d'heure. — La compagnie fume la cigarette de l'amitié pendant que les indigènes nous observent, et goûtant les charmes d'une joyeuse conversation, nous ne nous doutons guère du terrible événement qui va dans quelques instants faire cesser pour le reste de la journée cette gaîté dont nous sommes si prodigues.

Midi. — Des cris déchirants sortent tout-à-coup de la chambre aux machines ; tout le monde se précipite de ce côté, ne sachant ce que cela veut dire : les cris redoublent, un frisson involontaire glace nos membres : un homme vient d'être pris dans les engrenages ! Deux mortelles minutes se passent avant qu'on puisse arrêter le bateau qui est dirigé vers la rive ; le malheureux avait déjà fait plusieurs tours dans l'intérieur des machines. Vite, le docteur descend : impossible de se faire comprendre ; monsieur de B*** court l'aider et remonte un instant après à moitié évanoui ; il nous raconte que le malheureux est déjà mort, et qu'il vient de le voir broyé et mutilé. C'est le mécanicien qui, en s'approchant sans doute pour verser de l'huile, a eu le bras pris dans les engrenages ; il est entraîné bientôt tout entier, la tête est prise, il est littéralement scalpé. R. F*** vient nous déclarer que lors-

qu'il est descendu, l'hémorragie avait déjà épuisé tout le sang de la victime; les cuisses sont brisées, la poitrine et les bras écrasés, enfin, c'est un spectacle horrible, navrant, affreux et impossible à décrire; les souffrances endurées ont du être atroces, et cinq minutes ont eu le temps de s'écouler entre le moment où le pauvre homme a été pris dans la machine et celui de sa mort; le docteur a entendu le dernier râle. Je n'essaierai pas de décrire toute cette scène dans ses moindres détails, je laisse au lecteur le soin de se figurer tout ce qui vient de se passer; son imagination lui en dira plus que cette pâle et incomplète narration; j'ajoute en terminant que six enfants et une femme doivent le soir attendre leur père et leur mari à Rotterdam. — Le vapeur était arrêté depuis quelques minutes, quand un monsieur parvient, à force de signes, à faire venir de la rive un paysan avec une barque; après avoir lutté contre le courant qui est ici très-fort, il rejoint la terre ferme pour avertir les autorités du village voisin.

A midi et demi nous levons l'ancre, remplis d'une émotion impossible à décrire, et cinq minutes après le navire aborde devant un petit hameau nommé *Eckenwiel*, où nous devons attendre l'arrivée d'un médecin et d'un bourgmestre; il y a encore loin jusqu'au bourg le plus rapproché, et *Eckenwiel* n'a pas de magistrat municipal. L'équipage tout entier est morne et triste, et livrés à nos douloureuses réflexions, nous regardons avec indifférence les prairies et les bois qui encadrent la

scène où venait de se dérouler le lamentable drame. Quelques voix s'élèvent alors parmi les matelots et nous font comprendre que nous pourrions bien rester ici jusqu'au lendemain ; nous examinons alors attentivement la carte pour savoir quelle distance nous sépare de la station de chemin de fer la plus proche ; nous avons tout le temps de la réflexion ; le capitaine nous annonce *dans tous les cas* plus d'une heure d'arrêt ; « du reste, ajoute-t-il, la cloche du navire vous avertira du départ ; vous pouvez sortir sans crainte. » Profitant du conseil, nous allons faire une petite promenade dans les environs. Après avoir passé devant toute la population du village rassemblée devant le *Arnheim* nº 2, un habitant de la localité nous apprend qu'il faut au moins deux heures de marche pour atteindre la première gare ; nous décidons, après une courte discussion, qu'il vaut encore mieux gagner Rotterdam sur le même véhicule (si le mot pouvait s'appliquer ici), quitte à attendre longtemps, car il est peu probable qu'un train arrive juste à point pour nous recevoir, et il est impossible qu'un second bateau ne vienne pas avant le soir à notre rencontre. Une fois fixés sur notre parti, nous marchons à l'aventure sur une route assez jolie : elle est à six ou sept pieds au-dessus des prairies, et forme avec tous les chemins d'alentour autant de digues pour arrêter les inondations du Rhin. Un poteau indicateur se trouve dans un champ pour montrer la hauteur de l'eau en cas de débordements ; R. F*** nous fait remarquer une grange à

toît mobile, pouvant s'élever ou s'abaisser à volonté suivant la hauteur du tas de foin. Les prairies sont remplies d'arbres fruitiers qui nous font venir l'eau à la bouche : Monsieur de B*** voulant remplacer la fiction par la réalité, s'approche d'une cabane proprette et obtient de la fermière, moyennant cinq *cents*, d'excellentes prunes qui rafraîchissent les gosiers altérés de la caravane.

Nous marchions depuis une vingtaine de minutes, lorsque de gros nuages qui s'étaient amoncelés au-dessus de nos têtes vinrent à crever, et une forte pluie acheva de nous rafraîchir. Nous courons à toutes jambes, et nous allons nous abriter contre le mur d'une chaumière bien blanchie; les habitants pendant ce temps nous regardent par leur porte, ils entament la conversation (eux dedans) et ne nous offrent pas d'entrer. O peuple hospitalier!

Monsieur de B*** recourt à sa provision et offre une cigarette caporal supérieur au propriétaire ébahi de la cabane. — Vains efforts, refus. — Nous voyons alors une enseigne au-dessus de la porte où sont écrits en hollandais les mots : Bière et liqueurs fortes; nous voilà sauvés! demandons à boire et nous serons abrités! Tentative inutile, il n'y a plus rien! A 1 heure 35 minutes le soleil reparaît heureusement, la pluie cesse et nous revenons par un autre sentier dans la direction du bateau. A peine arrivés sur la rive, nous distinguons à l'horizon une voiture traînée lentement au pas par un cheval hollandais; c'est, assure-t-on, le bourgmestre qui se hâte d'accourir pour accomplir son

devoir officiel ; nous nous asseyons mélancoliquement devant le fleuve. Dix minutes après, nous voyons accourir, toujours au pas, un second équipage, ce doit être le médecin ; enfin, un radeau traverse le Rhin et débarque sur la rive opposée un indigène qui se hâte de courir au pas à la recherche d'un second homme de l'art ; pendant ce temps, A. J*** nous montre P. G*** qui désire arrêter le cours du fleuve en y jetant force cailloux ; l'equipage dîne avec des pommes de terre et nous montons à bord mettre nos pliants en sûreté.

A deux heures arrivent sur le bateau le premier médecin et le bourgmestre ; je souhaite au lecteur d'avoir été témoin de toute cette scène qui nous donne une vraie idée du flegme hollandais. Ces messieurs ont d'abord discuté avec force gestes sur le rivage, les voilà dans la cabine, nous allons partir ! bah oui ! Ils entrent avec le capitaine et un troisième personnage qui vient d'arriver (probablement celui qu'on s'est hâté de chercher en radeau) dans de nouvelles discussions, ils se débattent sur la question de compétence et finissent enfin par dresser leur procès-verbal. A deux heures un quart les deux esculapes et le bourgmestre se décident à partir et quittent le bateau avec la même solennité qu'en arrivant. Une chose qui nous a tous frappés, c'est le respect du peuple hollandais pour l'autorité : à l'entrée et avant le départ du magistrat municipal, tous les assistants se sont respectueusement découverts ; quel est en France le maire de village dont la présence inspire autant de respect à

ceux qui lui sont étrangers ? Je crois que sous ce rapport nous aurions peut-être plus d'un exemple à suivre et plus d'un enseignement à tirer, si nous examinions cette partie des mœurs de la Hollande.

Mais, revenons à notre vapeur qui ne part pas encore ; des nuages reparaissent à l'horizon et nous craignons une nouvelle averse ; le temps s'éclaircit heureusement bientôt, et nous pourrons achever sans peine le reste de notre traversée.

Le capitaine vient nous dire que pendant notre promenade on s'est concerté pour voir si quelqu'un parmi les chauffeurs est capable de remplir la besogne du pauvre mécanicien ; « personne, ajoute-» t-il, ne voulant prendre sous sa responsabilité la » direction des machines, on a expédié à la prochaine » station un télégramme pour Rotterdam, afin de » faire venir un nouveau mécanicien. » — Attendons.... Ch. B*** commence à sommeiller, et le reste de la bande se renferme dans un silence prolongé ; à 2 h. 35 m., nous retournons sur la rive et nous nous endormons du sommeil du juste sur un lit moëlleux composé d'un immense tas de gravier.

Une heure après, le docteur vient nous secouer et nous apercevons au loin un steamer ! L'heure de la délivrance a sonné, nous rentrons dans notre embarcation où nous trouvons P. G*** étudiant de l'allemand. Les deux navires ne tardent pas à s'accoster, et le nouveau mécanicien, pâle et tremblant, descend prendre la place de celui qui n'est plus ; chacun veut alors voir la pauvre victime ; quant à

nous, nous nous abstenons de ce triste spectacle.

A 3 h. 45 m., la fumée s'échappe des deux cheminées et chaque vapeur part enfin dans la direction qu'il doit suivre. Mais quoi!... Nous revenons sur nos pas! Irions-nous à Arnheim? Un matelot interrogé nous dit que l'on a fait un détour et que nous gagnons Rotterdam par un autre bras du fleuve. — Problème? — Nous repassons pourtant par les mêmes endroits, puisque voici le lieu du sinistre?

Monsieur de B*** recourt à son moyen habituel pour lier conversation, en offrant une cigarette au capitaine (la source est inépuisable, nous en avons largement usé depuis le départ, et plusieurs paquets restent encore); cette fois la cigarette est acceptée, et le brave Hollandais assure toujours que nous roulons ou voguons (au choix du lecteur) vers Rotterdam : continuation du problème. « Nous arri- » verons du reste aujourd'hui, mais à 9 ou 10 heu- » res du soir au lieu de 4 heures, » continue le capitaine.

A quatre heures le problème commence à s'éclaircir, car le paysage n'est plus le même qu'en venant, seulement nous nous demandons toujours à quel moment nous avons tourné.—Arrêts toutes les dix minutes pendant lesquelles une barquette amène quelques nouveaux passagers.

Adieu maintenant les collines, ce ne sont plus que des plaines sans fin avec force saules et roseaux qui s'offrent à nos regards; nous rencontrons à chaque instant des voiliers à coque carrée

favorisés par un excellent vent : la brise s'élève, et A J*** se décide à endosser son manteau à sous-pieds.

4 h. 40 m. — Arrêt à *Wijk-by-Duinsteed*, jolie petite ville possédant comme Rennum une belle tour gothique. Des montagnes de paniers de fruits s'élèvent sur le débarcadère ; serait-ce encore pour nous ? Hélas ! hélas ! oui ! Le marchand de parapluies que nous avions perdu de vue descend pour ne plus revenir ; adieu pour toujours, meinherr ! Les paniers sont chargés d'abord sur le pont, il n'y a bientôt plus de place, impossible déjà de bouger du petit coin où nous sommes acculés ; aussi, pour ne pas mettre ce qui reste de paniers sur nos dos, il faut les placer à fond de cale ; ils sont plus nombreux encore que les premiers. Monsieur de B*** dérobe une prune et une poire et nous déclare avec une grimace des plus significatives (j'allais dire digne des cousins de M. Littré, mais je me reprends par respect pour la dignité vice-consulaire), que ce n'est rien moins qu'exécrable !

4 h. 35 m. — Toujours les fruits ; les porte-paniers se décident à faire la chaîne. Il est voté à l'unanimité que ce voyage sur le Rhin est très-beau une fois, mais que ce n'est pas à recommencer tous les jours, surtout dans de pareilles circonstances. Un cri du cœur : « Assez ! assez ! savez-vous ! » s'échappe pour la seconde fois de la poitrine de A. J***.

Cette grande quantité de fruits fait l'objet d'un commerce considérable pour toutes les provinces

que nous traversons ; ils sont cueillis avant leur maturité et expédiés chaque jour sur Rotterdam, pour être de là envoyés en Angleterre.

Le capitaine, voyant que nous ne pouvons plus faire un mouvement, vient nous offrir galamment de passer en première classe : moyen pratique et économique de profiter d'un billet de troisième classe. Nous devons, du reste, dire à notre louange que pendant tout ce manége, nous n'avons pas murmuré, et que nous nous sommes contentés de reculer pas à pas à mesure que les paniers arrivaient.

C'est égal, notre capitaine est un brave homme, et malgré son extérieur peu aristocratique et sa rude enveloppe, il a un cœur d'or. Oh! ne croyez pas que cette remarque soit dictée uniquement par notre déménagement en première classe ; non, mais nous avons pu juger l'homme pendant toutes les péripéties de cette longue traversée, et si le souvenir de cet affreux accident ne s'effacera jamais de notre mémoire, il nous sera impossible d'oublier la figure de notre brave capitaine et sa manière d'agir pendant tous les actes de ce lugubre drame.

V. T*** repeigne sa barbe pour se faire beau avant d'entrer en première classe, au confortable de laquelle nous avons peine à nous accoutumer.

4 h. 50 m. — Départ.

A. J***, voyant monter un prêtre catholique accoutré d'une culotte courte et d'une immense redingote et coiffé d'un gibus raplati, demande si les ministres protestants portent des vêtements (*sic*).

Il ajoute de suite : « Je voulais dire un uniforme. »

A cinq heures, nous consultons notre caisse ; nous nous permettrons un bon régal, car le garçon interrogé moitié par signes, moitié par un baragouin franco-anglo-germano-hollandais, veut bien accepter de la monnaie française si les *guldens* ne suffisent pas. Nous sommes servis quelques minutes après, et P. G*** réclame énergiquement une côtelette que nous voulons *examiner* tour à tour ; après ce grave incident, nous jouons tous des mâchoires pendant trois quarts d'heure et nous demandons le dernier schiedam que nous boirons ensemble en Hollande.

Nous passons à 5 h. 40 m. sous le gigantesque pont de *Culembourg :* une seule arche relie les deux rives du Rhin qui en cet endroit est très-large ; le soleil qui se mire dans ses eaux avant sa toilette du soir ajoute à la beauté du paysage. P. G*** se décide à commencer, à cinq heures cinquante-cinq minutes, la laborieuse absorption de son schiedam. Quelques instants après, nous passons rapidement devant un grand fort circulaire construit par Guillaume II pour la défense du pays.

Nous ne sommes plus sur le Rhin, mais sur le Leck, qui malgré sa largeur n'est qu'un bras du fleuve dont nous avons fait connaissance au *badhuis* d'Arnheim. La tour d'Utrecht se dessine à l'horizon et nous admirons les digues, les immenses écluses, travaux incomparables destinés à défendre la Hollande contre l'empiétement du fleuve et de la mer, et au besoin à l'inonder pour la protéger contre

une invasion étrangère. Cette vue me rappelle deux traits peu connus qui ne font pas partie de notre sujet, mais que je me permettrai néanmoins de citer en passant, comme preuve de l'amour des Hollandais pour leur patrie :

Il y a environ trois mois, Guillaume III, souverain actuel du pays, se trouvait à Berlin auprès d'un autre Guillaume que nous ne connaissons que trop, et comme le monarque prussien faisait admirer la taille de ses soldats dont quelques-uns mesuraient six pieds : « Oui, » reprit Guillaume III, « mais mes écluses en ont sept. »

Un des plus grands propriétaires d'Amsterdam, M. A***, avait à sa table le fils aîné de l'empereur d'Allemagne, et après le repas il amena son hôte visiter les écluses, en lui recommandant de ne pas s'y frotter et en assurant que rien ne pourrait empêcher les Hollandais d'inonder le pays tout entier, décidés qu'ils sont à ne reculer devant aucun sacrifice pour conserver leur sol bien-aimé. Je garantis l'authenticité de ces deux faits.

Interrogez en Hollande le premier paysan que vous rencontrerez, et demandez-lui la hauteur qu'atteindrait l'eau à tel ou tel endroit si on inondait le pays ; jamais il ne vous répondra deux ou trois mètres, mais il dira immédiatement : « Ici, oh ! ce n'est qu'un demi-Prussien, là, deux Prussiens, plus loin, un et demi, » et ainsi de suite.

Mais, nous voici bien loin de notre sujet ; j'y reviens, je tenais seulement à citer ici ces traits qui font voir que ce petit peuple s'attend à tout, et nous montrent combien il aime son pays.

On nous annonce encore trois heures de traversée; un peu de patience et admirons le beau panorama qui se présente à nos yeux : le fleuve a tourné et la Hollande nous apparaît dans toute sa poésie : quel charme ! quelle beauté ! Beauté tout originale que vous chercherez vainement ailleurs et qu'il faut avoir vue pour pouvoir la comprendre. Les montagnes et la mer nous présentent des sites grandioses et magnifiques, mais ici c'est tout un autre genre; l'âme est comme agréablement bercée et jouit d'une quiétude ineffable; le soleil descend vers l'horizon et sa lumière est doucement reflétée par les eaux transparentes du Leck, qui ressemble à une immense nappe de cristal, et dont la largeur a bien atteint un kilomètre. Les prairies sont d'une teinte verte que vous ne trouverez nulle part ailleurs et les troupeaux nous paraissent plus beaux que jamais. Que n'ai-je la plume d'un Chateaubriand ou d'un V. T***, ou le pinceau d'un Paul Potter pour exprimer tout ce que nous voyons, et faire sentir la douce rêverie et le charme irrésistible que nous inspire la nature qui nous entoure et qui nous repose si agréablement la vue; c'est avec plaisir que nous repassons dans notre imagination les belles pages de de Maîstre écrites après sa promenade sur la Néva, et que nous comprenons ce qu'il sut si bien exprimer.

Le bateau ne s'arrête plus, mais toutes les dix minutes une petite barque amène et descend des voyageurs.

Le nombre des passagers s'augmente à 6 h. 1/2

de quatre personnages : une dame, une petite fille et deux cartons à chapeau ; cette bonne dame, qui ne comprend pas comment on peut rire et parler en voyage, paraît tomber des nues en nous observant, elle reste à la même place sans changer ne fut-ce qu'un instant l'expression béate de sa calme physionomie, et après trois quarts d'heure de traversée, débarque avec sa petite fille et ses deux cartons ; nous nous demandons auquel des quatre personnages il faut décerner le prix d'immobilité.

P. G***, qui en est à son cinquième crayon, achève son schiedam une heure après l'avoir dégusté. Si j'étais poète, je décrirais deux beaux effets de soleil couchant dont nous sommes témoins à quelques minutes d'intervalle ; comme je n'ai pas cette prétention, je laisse à l'imagination du lecteur le soin de la description.

Nous avons remarqué, pendant toute notre traversée, de petites digues perpendiculaires aux rives du fleuve ; elles deviennent plus nombreuses à mesure que nous approchons de la mer et servent à diminuer la force du courant et à l'arrêter dans les inondations. De temps en temps une cigogne traverse l'eau, des canards sauvages prennent leurs ébats et feraient soupirer notre cher Ferdinand s'il était avec nous ; ces bons canards ne doivent pas souvent être incommodés par les chasseurs, car notre passage ne paraît pas les effrayer, ils continuent avec un grand calme leur course tranquille ; après tout, ce sont des canards hollandais. A mesure que nous avançons, le fleuve s'élargit toujours,

et ses rives sont maintenant consolidées par des blocs de pierres amenés de bien loin dans ce pays conquis sur les eaux.

Dernier effet de soleil à 7 h. 20 m.; l'astre du jour entre dans son lit fangeux et quelques-uns d'entre nous dans la cabine ; la température a bien changé, il fait maintenant presque froid. Un quart d'heure après le jour baisse, et une lanterne rouge est mise à la poupe. Nous distinguons à travers l'ombre un joli château à *Schoonhaven,* mais il ne fait déjà presque plus clair : nos montres marquent 7 h. 55 m.

« *Majoresque cadunt altis de montibus umbræ* »

murmure quelqu'un , oubliant que nous sommes entourés de plaines à perte de vue.

A 8h. 20 m. il fait complètement noir, adieu le paysage; nous allons boire un verre d'excellent cognac et en offrir un au capitaine ; puis, une dernière cigarette est fumée en commun et quelques-uns se laissent aller au sommeil. Monsieur de B*** nous réveille bientôt brusquement et nous apprend qu'on vient d'éviter une collision avec un vapeur dont le pilote n'avait pas aperçu nos feux : nous aurions alors dignement terminé cette journée déjà tellement remplie.

On annonce bientôt le terme de la traversée : tout le monde sur le pont. Nous voyons de loin des myriades de lumières : voilà Rotterdam ! L'on ne distingue d'abord que l'eau du fleuve, et ces mille feux se reflétant dans l'immense miroir nous of-

frent un magnifique spectacle ; peu à peu les quais se dessinent : c'est bien là cette ville qui, la première, nons a offert son hospitalité sur le sol hollandais. Nous reprenons nos valises et nos parapluies, et après une chaleureuse poignée de main au capitaine qui nous quitte avec émotion, nous débarquons du steamer à 9 h. 45 m., heureux plus que jamais de nous retrouver tous sains et saufs sur la terre ferme . . . .
. . . .

Je laisse à notre bon V. T*** le soin de terminer, avec le talent que nous lui connaissons, le récit de nos dernières heures passées en Hollande, et je remercie le lecteur de sa patience, heureux, pour lui faire oublier l'ennui qu'il a dû éprouver en parcourant ma narration, de le laisser terminer la lecture de ce voyage sous l'impression bienfaisante du style de notre historiograghe titulaire.

R. L***.

Après avoir consigné nos valises à l'embarcadère du paquebot qui nous transportera demain sur l'autre rive de la Meuse, pour reprendre en chemin de fer la direction de la France, nous allons discrètement frapper à la porte de l'hôtel Weimer où nous sommes descendus le premier jour de notre voyage. Plus de places, toutes les chambres sont occupées, tous les lits ont des dormeurs. Que faire? Demander l'hospitalité ailleurs? Mais l'hôtesse ne nous donne même pas le temps d'y songer; elle

combine son plan et nous promet de transformer d'ici une heure sa chambre à coucher et son bureau en dortoirs. Il y aura place pour sept; le huitième logera dans les sphères élevées de l'établissement. P. G***, qui est allé promener son inséparable valise à la poste, en quête d'une lettre qui se fait bien désirer, est désigné pour habiter ces régions éthérées.

Pendant qu'un essaim de servantes travaille, sous l'œil de la maîtresse, à l'improvisation des chambres à coucher, nous allons arpenter le *Hoogstraat* que nous connaissons déjà. Rotterdam est plongé dans les délices de sa kermesse.

Malgré l'heure avancée, les rues sont encombrées de groupes joyeux, quoique hollandais. Pour nous soustraire au mouvement de la foule, nous entrons dans une taverne alsacienne. Quelques buveurs fumant la pipe écoutent sans trop rire les billevesées d'un jeune homme de 25 ans environ, à type juif, grand physicien, joueur de cartes, scieur de long, ventriloque ; bref, il exerce tous les métiers, hormis les lucratifs, car son chapeau n'est pas bien lourd quand il s'en va, le pauvre artiste, après avoir sollicité la charité des habitués de céans ; il va recommencer ailleurs sans doute, et ni les railleries ou l'indifférence de ses auditeurs, ni ses maigres recettes, ni le souci de sa propre dignité ne le feront changer de métier. N'est-il pas triste de voir qu'une portion du genre humain sert et servira toujours d'amusement à l'autre ?

Nous rentrons à Weimer : les chambres sont

prêtes à nous recevoir. Ni lits de bois, ni lits de fer; des matelas, je me trompe, des édredons jonchent le sol : l'édredon est virtuellement fort doux, mais quand il remplace le matelas sur un plancher on voudrait lui voir prendre de la consistance. Il faut pourtant essayer de dormir, il est onze heures et nous devons le lendemain à 6 heures prendre le paquebot; la dernière nuit de notre voyage sera courte, plaise au Ciel qu'elle ne soit pas troublée par l'émotion des adieux qui se préparent.

JOURNÉE DU 23

Rotterdam en effet recevra nos adieux : c'est cette ville qui, il y a quinze jours, a été témoin de nos premiers et joyeux ébats de touristes, du bonheur sans mélange qui accompagne partout et toujours une société de vrais amis. Hélas! rien n'est durable ici-bas, le bonheur moins que toute autre chose, car il est trop rare pour qu'on s'en fatigue. Et si nous jetons les regards autour de nous, nous sommes forcés de dire : Heureux sont encore ceux qui, dans le ciel inclément et sombre de leur existence, aperçoivent parfois les éclaircies du bonheur!

R. L*** doit retourner à Amsterdam jusqu'au 1er septembre ; Monsieur de B*** va reprendre ses travaux journaliers, ils voyageront donc ensemble.

Quant à nous, le doux pays de France nous tend les bras, nous allons nous y précipiter....

Il fait encore sombre, froid et humide, lorsque le docteur, empressé et soucieux du départ, va réveiller l'un, secouer l'autre, encourager celui-ci, gourmander celui-là et crier à tous : « L'heure du départ est arrivée. »

Ni entrain, ni animation dans nos chambrées ; je ne sais quelle divinité ennemie a glissé le poison de la lenteur et de l'apathie dans nos membres engourdis. L'on se lave *moralement,* l'on se peigne idem. Nous ne nous reconnaissons plus. En vain tente-t-on de causer, les figures restent allongées, les bouches muettes, ou si elles sont entr'ouvertes, c'est pour murmurer en soupirant ces mots : « Nous allons quitter la Hollande » ; avec 3 points, non pas d'admiration, mais de tristesse !!! nous allons nous quitter, avec 4 points semblables !!!!

Au déjeûner la situation empire : du café *noir* servi dans des tasses *noires*, du pain de sarrazin *noir*, tout cela combiné avec nos idées *noires,* assombrit nos humeurs.

Adieu, Weimer.... Lentement nous nous glissons comme des âmes en peine le long des quais déserts. L'on pourrait nous comparer aux tristes passagers de la barque de Caron....

Voilà le paquebot !...

Si les adieux furent touchants, les poignées de

main cordiales, les regards quelque peu attendris, interrogez les témoins de cette scène ; ils sauront vous le dire. Montons sur le paquebot, il faut y prendre place. Monsieur de B*** et R. L*** restent sur la rive. Nous nous contemplons sans nous parler.....

« *Silent acerbissimi dolores.* »

Nous agitons notre bras droit à la manière des Hollandais lorsqu'ils se quittent. Ce télégraphe sentimental ne suffit pas à nos riverains, ils se précipitent sur le pont. Nouvelle série de poignées de mains, nouveaux regards attendris, nouvelle émotion !... A ce moment le vapeur partage cette émotion, il se met en branle, et nos Amsterdamois n'ont que le temps de faire une retraite habile en traversant à la hâte le pont volant que l'on enlève déjà... Ils ne peuvent quitter la rive ; ils nous suivent des yeux et réciproquement ; le paquebot fait son évolution et commence à tracer son sillage d'écume sur la Meuse ...

Adieu...

Adieu !...

A ce moment M. de B*** ne se possède plus ; ses yeux s'animent, sa longue barbe noire frissonne, ses bras s'élèvent vers le Ciel et d'une voix puissante et inspirée il entonne ce chant que nous avons si souvent répété ensemble :

Vers les rives de France
Voguons en chantant,
Oui, voguons doucement,

Pour nous les vents sont si doux !
Pays notre espérance,
Rivage béni,
Oui vers ton port chéri
Un Dieu d'amour nous conduit ! !

R. L*** transporté mais en retard d'une mesure, par suite de sa surprise, l'accompagne comme dans la chanson de *Frère Jacques*.

Nous agitons une dernière fois nos chapeaux en l'air, et puis les rives de Rotterdam disparaissent à nos yeux dans les brouillards du fleuve !...

Oui ! vers les rives de France, voguons en chantant. Nous poserons le pied sur son sol chéri comme des enfants qui franchissent avec confiance et amour le seuil de la maison paternelle.

Adieu, ou plutôt au revoir ; car, en finissant, les derniers vers d'une de nos chansons favorites me reviennent à l'esprit :

Si cette histoire vous amuse,
Nous pouvons la la la recommencer (*bis*).

Je modifie ces paroles et je dis :

Si les voyages vous amusent,
Nous pouvons les les les recommencer [*bis*).

Il en est qui, à cette époque de l'année, aiment à se dérober pour quelques semaines à l'air enfumé et malsain de leurs villes industrielles, pour aller respirer à pleins poumons l'air pur de la mer. Ils en rapportent une provision de santé.

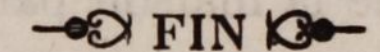
Oh ! tâchons, nous aussi, de faire trêve chaque

année aux soucis de nos études, quittons cette atmosphère où l'on ne peut pas toujours vivre. Foulons ensemble le sol de l'étranger ; nous en rapporterons sûrement une provision de gaîté....

Octobre 1876.

V. T***.




FIN

Douai.— Imprimerie L. Dechristé, rue Jean-de-Bologne.

